

LE RETOUR AU
PAYS

NOUVELLE VAUDOISE

PAR URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

Le retour au pays : nouvelle vaudoise par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1886. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files : We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**

(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**

(John Baillie — What is Christian Civilisation? — 1945)



Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là le tout de l'homme. ECCLÉSIASTIQUE XII, 15

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	1
<i>L'arrivée au village</i>	
Chapitre Premier	2
Chapitre II	8
Chapitre III	13
Chapitre IV	18
Chapitre V	23
Chapitre VI	28
Chapitre VII	34
Chapitre VIII	40
Chapitre IX	46
Chapitre X	52
SECONDE PARTIE	58
<i>Un heureux chez-soi</i>	
Chapitre XI	59
Chapitre XII	66
Chapitre XIII	73
Chapitre XIV	78
Chapitre XV	84
Chapitre XVI	90
Chapitre XVII	96
Chapitre XVIII	102
Chapitre XIX	108
Chapitre XX	114

TROISIÈME PARTIE	121
<i>Le chemin de la vie</i>	
Chapitre XXI	122
Chapitre XXII	129
Chapitre XXIII	135
Chapitre XXIV	141
Chapitre XXV	147
Chapitre XXVI	153
Chapitre XXVII	160
Chapitre XXVIII	167
Chapitre XXIX	173
Chapitre XXX	179
Chapitre XXXI	184

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRIVÉE AU VILLAGE

CHAPITRE PREMIER



'était en 1882, dans la matinée d'un dimanche de mai, peu après neuf heures. Le facteur continuait sa route, après avoir remis au dépôt de la poste le sac des lettres pour le village. Dans le petit bureau du dépositaire, le vieil employé faisait le triage du courrier, peu volumineux ce matin-là.

Une vingtaine de plis cachetés, les journaux et deux petits paquets, c'était tout le contenu du sac, sur lequel on lisait en grosses lettres noires le nom bien connu : *Sarreau*.

Quelques instants après, le dépositaire sortait de chez lui, pour se rendre chez les gens auxquels il avait des plis cachetés ou des journaux à remettre. En ce moment, la cloche invitait les personnes qui se proposaient de se rendre au temple pour le culte public, à en prendre le chemin. Mais sauf les enfants endimanchés, réunis déjà devant la maison d'école, peu d'habitants répondirent à l'appel qui leur était adressé du haut du clocher de leur village. Par-ci, par-là, une femme, la jupe retroussée ; un vieillard s'appuyant sur un bâton ; deux ou trois jeunes filles fort bien mises, c'était tout.

L'homme de la poste rencontra devant le cabaret un grand gaillard d'une cinquantaine d'années, auquel il tendit une lettre et un journal, puis il continua son chemin sans rien dire, pendant que l'autre ouvrait l'enveloppe qu'il venait de recevoir. Cette lettre était datée du Havre, le 9 mai, et contenait ce qui suit :

« Mon cher Georges Calloux, » Nous arriverons, Dieu aidant, samedi prochain 17. Aie l'obligeance de prévenir M^{me} Grint, afin que nos chambres soient prêtes. Merci de ta complaisance, et au plaisir de te revoir après tant d'années d'absence. Ton ancien camarade :

» BENJAMIN DURET. »

Georges Calloux mit la lettre dans une poche de son habit, puis il

entra dans la chambre à boire de l'auberge, pour y lire le journal qu'il tenait encore à la main. Par contenance et pour ne pas avoir l'air d'occuper gratis une place vide, il demanda un déci de vin blanc, qu'on s'empressa de lui servir. Calloux étant seul en ce moment, l'hôte prit un tabouret et s'assit en face de lui, à la même table.

— Qu'est-ce que votre journal dit de bon ce matin, demanda le cabaretier.

Celui-ci n'était pas de Sarreau.

— Je l'ouvre seulement. Rien de nouveau, fit le lecteur, après avoir parcouru du regard les trois premières pages. Les conservateurs continuent leurs attaques contre l'*Association démocratique*, et la vieille *Gazette* ne se lasse pas d'injurier les citoyens qui sont d'un avis contraire au sien. C'est toujours la même histoire. A propos, Benjamin Duret arrive samedi avec sa fille; il faut que j'aie avertir la veuve Grint, chez qui les Duret se logeront en attendant que leur maison soit réparée. Ils vont la trouver en mauvais état, bien qu'elle n'ait pas été mal soignée par les derniers locataires. Mais, depuis six mois, elle est fermée.

— Quelle espèce d'homme est ce Duret? fit de nouveau le maître du local.

— Eh bien! je n'en sais plus rien. Je ne l'ai pas revu depuis l'époque de son mariage, il y a de cela vingt ans. Alors, c'était un bon garçon, vif et dégourdi, sa femme une jolie française du Havre. Elle est morte il y a un an, ne laissant qu'une fille. Le père revient au pays tout de bon.

— A-t-il fait fortune?

— Je n'en sais rien au juste. Il n'écrit jamais plus de quatre lignes et n'entre dans aucun détail sur sa position.

— C'est vous qui avez été son chargé d'affaires?

— Oui. Ma gestion s'est bornée à lui envoyer deux cent cinquante francs chaque année, pour le loyer de sa maison et de ses trois morceaux de terrain. Nous étions assez liés quand il quitta le pays, il y a trente ans. Peut-être est-il devenu un grand monsieur, fier et hautain, comme le sont les aristocrates des grandes villes. On verra de quel bois il se chauffe, quand il sera ici. Pour le quart d'heure, il me faut aller chez la veuve Grint.

Georges Calloux posa une pièce de dix centimes sur la table, dit bonjour à l'hôte et vint à la rue. Par sa position de propriétaire foncier, c'était un des bons paysans de Sarreau. Radical en politique, souteneur du parti dans son village, il ne se gênait pas de le dire, ni de le montrer dans les élections, bien qu'il ne fût revêtu d'aucune fonction salariée par l'État ou la Commune. Les vingt francs par an qu'il rece-

vait en sa qualité de municipal ne pouvaient être considérés comme un traitement, à peine comme une indemnité pour le temps qu'il donnait aux affaires publiques. De taille élevée, blond dans sa jeunesse, Georges Calloux, à cinquante-deux ans, portait encore la tête haute, en homme qui sent son importance et ne doute de rien, surtout pas de l'excellence de ses opinions politiques. Droit de caractère, franc et intègre, il avait géré avec intelligence et fidélité la petite succession de Benjamin Duret, sans vouloir jamais fixer lui-même le chiffre de ses honoraires, en sorte que son mandant le payait peut-être deux fois plus que ce qu'il aurait pu réclamer.

« Ah bah ! écrivait-il à Benjamin, que veux-tu payer pour le peu que je fais : envoie-moi ce que tu voudras, une boîte de sardines. »

Benjamin répondait par l'envoi d'un colis qui valait sans doute le 10 % des fermages reçus et expédiés par son régisseur. Les Calloux étaient bien contents, et Duret charmé de leur faire plaisir de cette manière, puisque son ancien camarade lui rendait service en prenant soin de son petit avoir.

La veuve Grint, femme de cinquante ans, forte et active, cueillait de jeunes laitues dans le jardin attenant à sa maison, lorsque le grand Georges, comme on l'appelait au village, se trouva près d'elle.

— Bonjour, Lisette, dit-il ; vous avez là de jolies laitues. Comment faites-vous pour qu'elles soient si avancées ? Les nôtres n'ont pas la-moitié de la grosseur de celles-ci.

— Je les ai semées de bonne heure, en février, et arrosées dans les jours chauds.

— Vos arbres sont bien fleuris : je ne sais pas ce qui arrive aux nôtres, mais les branches périclent vers le bout.

— Les poiriers, et en général les espaliers dans les jardins, à ce que disait mon mari, n'aiment pas que leurs propriétaires s'occupent beaucoup de politique, parce que ça les fait négliger.

— Voilà bien encore une idée de vieux conservateur.

— C'est possible ; mais mon pauvre Grint tenait à conserver ses arbres fruitiers en bon état. Il les taillait lui-même d'une manière judicieuse, sans les trop charger. Les poiriers, grand Georges, sont comme les peuples : ils n'aiment pas les gros impôts, ni les branches gourmandes.

Ce disant, la mère Grint, qui était baissée sur son carreau de laitues, se releva, montrant de petits yeux scintillant de malice, et quelques poils de barbe grise au menton.

— Vous êtes toujours la même *farceuse*, Lisette. Mais il ne s'agit ni d'impôts pour le moment, ni de branches gourmandes : je viens vous annoncer que Benjamin Duret et sa fille arriveront samedi prochain,

et vous prie de tenir leurs chambres prêtes.

— C'est entendu, répondit la veuve. Je serai bien aise de revoir ce brave Benjamin, avec lequel j'ai été au catéchisme, il y a bientôt quarante ans.

— Je vais donc lui répondre que c'est en règle.

— Parfaitement.

— Au revoir, Lisette.

Restée veuve depuis quelques années, sans enfants, Lisette Grint louait des chambres en été, et donnait la pension à quelques personnes, quand il en venait en séjour chez elle. Sa maison était bien située; elle-même s'entendait à recevoir son monde, et avait son franc parler avec chacun dans le village.

Comme il retournait chez lui, après avoir employé l'heure du culte ainsi que nous venons de le voir, Georges Calloux rencontra dans la rue un homme plus âgé que lui, le dos voûté, la tête couverte d'un chapeau noir à larges bords, sous lequel une forêt de cheveux gris, bouclés, s'échappaient à droite et à gauche, jusque sur le col de son habit.

— Bonjour à l'ami César, lui dit Georges.

— Serviteur, répondit d'une voix creuse le passant. Un drôle d'*ami*, par hasard!

— Eh oui! pourquoi pas, lors même que nous ne sommes pas soldats dans la même compagnie?

— Je ne suis pas l'ami des radicaux, tu le sais bien. Je m'occupe de mes affaires, et vous autres, vous vous mêlez souvent de ce qui ne vous regarde pas.

— Laissons la politique pour aujourd'hui. Je voulais vous prévenir, comme ça très amicalement, du prochain retour de notre ancien camarade Benjamin Duret, dont la maison est proche voisine de la vôtre. Il arrive samedi prochain avec sa fille.

— Ah! fit don César.

Les gens de Sarreau lui donnaient ce *Don* en manière de sobriquet, ce qui ne plaisait guère au vieux paysan.

— Eh bien! reprit-il, si Benjamin revient au pays, on le verra. Il faut espérer qu'il ne s'est pas affilié à cette clique de révolutionnaires, qui sont la terreur des honnêtes gens dans les grandes villes de France et conduiront la République à sa ruine avant qu'il soit longtemps.

— Benjamin, reprit Georges, ne m'écrit jamais que de courtes lettres dans lesquelles il n'est pas question de politique. Je croirais plutôt, à cause de cette abstention, sans doute volontaire et calculée, oui, je croirais plutôt qu'il est devenu aristocrate, comme presque tous les négociants qui font ce qu'on nomme le haut commerce. Ce n'est

pas pour rien que Benjamin est resté trente ans dans la maison Keuline, Marsh et C^e.

— Dit-on qu'il ait su amasser quelques mille francs ? Mais ce n'est guère possible, puisqu'il s'est marié et qu'il a dû entretenir sa famille.

— Je ne connais point sa position de fortune. Vous pourrez le questionner sur ce sujet, si cela vous fait plaisir. Je voulais seulement vous dire qu'il serait convenable d'enlever le bois déposé sur la place qui appartient à Duret, devant sa maison, afin que cet encombrement n'existe plus à la fin de la semaine. Il y a aussi l'égoût de votre fumier, qu'il faudra conduire plus directement dans votre verger.

— Mes deux moules de bois ne gênent personne.

— Pas dans ce moment, c'est vrai. Mais Duret pourrait trouver singulier qu'on occupe son terrain de cette manière.

César Boron grommela quelque chose que Georges Calloux n'entendit pas. Puis il continua dans la direction de sa maison, secouant de temps en temps le grand chapeau qui lui couvrait la tête.

C'était un riche paysan qui, d'un caractère peu agréable, dur et bourru comme son nom de famille, avait en politique des idées absolument opposées à celles de Georges Calloux. Avant tout, don César était conservateur de ses biens. Les idées libérales lui répugnaient presque autant que le radicalisme autoritaire : les libéraux d'avant 1845, disait-il, étaient les pères véritables de la décadence actuelle, les premiers fauteurs de tout le mal qui s'est produit dès lors en politique dans notre pays. N'est-ce pas eux, disait-il qui ont fait la loi sur la vente du vin et des liqueurs ? Et bien d'autres choses tout aussi criantes ? Si cela eût dépendu de lui, César Boron, eût rétabli la monarchie en France, et voté chez nous pour mettre au pouvoir des hommes ayant les mêmes principes de gouvernement que le conseil d'État tombé en 1830. César Boron n'avait qu'un fils, garçon d'un caractère doux et paisible, plus timide qu'il n'aurait fallu l'être dans la famille. En ce moment, son père venait de l'église, sans attendre la bénédiction finale, parce qu'une de ses vaches pouvait avoir eu l'idée de vèler pendant le sermon, lequel avait paru beaucoup trop long à don César.

Bientôt les gens sortirent du temple, chacun rentrant chez soi.

La journée était belle, les arbres partout en fleurs, les bois couverts d'une fraîche verdure. Les oiseaux chantaient le printemps. Et les hirondelles, comme de vrais corsaires, croisaient d'un vol rapide au-dessus des maisons ; puis, quand elles avaient le bec bien garni de moucherons attrapés dans les espaces aériens, elles se précipitaient comme des flèches dans les granges, par le portillon supérieur resté ouvert. La becquée donnée à leurs petits, elles repartaient de

nouveau avec une vélocité sans pareille.

CHAPITRE II



En 1850, il y avait à Sarreau un garçon de vingt ans, qui servait comme domestique de campagne chez le père de César Boron. Benjamin Duret était le seul enfant de parents d'une position très humble. Son père ne possédait qu'une maison et trois petits morceaux de terrain, sur lesquels existait une dette ; en sus de ses propres ouvrages, il travaillait pour les gens qui l'employaient à la journée, comme ouvrier. Sa femme avait été domestique au Havre, dans une famille de négociants. Ceux-ci furent parrain et marraine de leur fils, en souvenir des bons rapports qui avaient existé entre eux et la jeune Vaudoise. Comme ils faisaient un voyage en Suisse, ils vinrent saluer leur ancienne bonne et s'informer du filleul. Après avoir causé un peu avec celui-ci, M. Keuline, — c'était le nom du négociant, — proposa aux Duret d'emmener leur fils, pour lequel il trouverait un emploi quelconque dans ses bureaux. Benjamin avait une belle écriture, une bonne orthographe, de la facilité pour le calcul. À l'école, il avait toujours été le premier de sa classe. Les parents consentirent à le laisser partir, dans l'espoir qu'il ferait un meilleur chemin à l'étranger, qu'en restant domestique de campagne dans notre pays. M. Keuline emmena donc son filleul au Havre. Pour commencer, le garçon fut chargé de balayer les bureaux avant l'arrivée des employés ; puis son protecteur lui trouva d'autres occupations dans la maison. Benjamin mangeait avec les domestiques. Lorsqu'il connut suffisamment la ville, il fut chargé de diverses commissions, d'abord peu importantes, dont il s'acquittait fort bien, sans jamais perdre de temps. Peu à peu, on lui confia de l'argent, soit à remettre, soit à recevoir. Au bout d'une année, grâce à son exactitude et à sa bonne conduite, il reçut l'emploi de garçon de recette de la maison. Toute la journée, il allait et venait, des bureaux en ville, au port, à la Bourse, un portefeuille sous le bras et une sacoche en cuir, suspendue à l'épaule par une solide courroie et

fermant à clef. Ses courses terminées, il faisait sa caisse et rendait compte de sa gestion. Ayant maintenant un traitement fixe, il loua une chambre et prit pension dans une famille honnête et modeste. Au lieu d'aller au théâtre ou au café dans la soirée, il restait chez lui, cherchant à s'instruire par de bonnes lectures et mettant de cette manière ses loisirs à profit. Cela dura huit ans, sans que jamais son travail et sa conduite donnassent lieu à une plainte. Aussi l'avait-on surnommé « le roi des garçons de recette. »

Sur le conseil de M. Keuline, ses premières épargnes furent employées à payer les dettes de son père, en sorte que Benjamin eut la douceur d'avoir pu contribuer, par son travail, à rendre meilleure la position de ses parents. À cet égard, comme à bien d'autres, il ne ressemblait guère aux enfants qui gardent pour eux tout ce qu'ils gagnent, sans s'inquiéter de la situation de ceux qui leur ont donné le jour et les ont élevés.

Malheureusement les Duret ne jouirent pas longtemps de cette aisance relative; ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, quelques années après le dégrèvement de leur petit bien de terre. Benjamin vint régler les affaires, et c'est alors qu'il chargea son ancien condisciple, Georges Calloux, de recevoir le fermage et de louer sa maison, puis de lui expédier l'argent au Havre. Il avait trente ans, et ne songeait point encore à se marier, bien que son traitement lui eût permis d'avoir un très modeste ménage.

À quelque temps de là, le caissier de la maison Keuline, Marsh et C^e tomba malade. Il fallut le remplacer provisoirement. Benjamin Duret fut chargé de cet emploi et s'en tira fort bien. Il avait tout ce qu'il faut pour cela: une grande habitude des chiffres, la main sûre, souple et active, l'entendement prompt. Le caissier mourut. Benjamin Duret lui succéda d'une manière définitive, avec un traitement de 4000 fr., le double de celui de garçon de recette. Dans sa trente-deuxième année, il épousa la fille de sa maîtresse de pension, une aimable Havraise de vingt-huit ans, à laquelle il s'était attaché depuis longtemps et qui l'aimait aussi. Elle était habile couturière; c'était elle qui faisait les robes de M^{me} Keuline et de ses filles. Son père était mort et elle travaillait chez sa mère. Dès lors, Benjamin Duret était fixé, solidement ancré dans ce port du Havre, où sa petite nacelle avait abordé douze ans auparavant. Il pouvait épargner la moitié de son traitement, et savait placer d'une manière judicieuse son avoir disponible à la fin de chaque année. Cette heureuse position était due à sa bonne conduite, à son intelligence, développée par l'étude et le travail, et aussi, tout particulièrement, à la protection efficace de M. Keuline. Son guichet fermé, sa caisse reconnue en règle, il rentrait chez lui,

l'esprit libre, le cœur content. Il soupaît avec sa femme et sa belle-mère, puis, si le temps le permettait, les époux allaient faire une promenade qui les reposait et les rafraîchissait tous les deux. Le dimanche, dans l'après-midi, ils se rendaient aux environs, sur les collines d'Ingouville, et ils rentraient vers le soir. Leur mère ne sortait pas volontiers, préférant garder la maison. Une petite fille vint au monde et doubla le bonheur de ces braves gens. Ils la nommèrent Aline, joli nom facile à prononcer, et qui d'ailleurs était celui de la grand-mère. Plusieurs fois, dans la suite des années et sans en prévenir Duret, M. Keuline l'associa pour une fraction quelconque dans quelque affaire sûre, où le caissier ne courait aucun risque et où, tout compte fait, son patron venait lui annoncer qu'il portait à son crédit, tantôt 1000 francs, tantôt 2000, et une fois 14 000¹. De cette façon, il est aisé de comprendre que Benjamin Duret avait pu réaliser une assez belle fortune, pendant les trente années qu'il avait passées au Havre. Mais, hélas, toute position terrestre a ses revers, quelque heureuse et douce qu'elle ait été pendant longtemps. Sa belle-mère était morte depuis bien des années déjà, lorsque sa chère femme elle-même fut atteinte d'une grave maladie à laquelle elle succomba. Aline avait alors un peu plus de dix-huit ans. C'était une aimable jeune fille, d'un extérieur agréable, et d'un caractère ferme autant que dévoué. Son père lui avait fait donner une instruction solide, poussée jusqu'à l'obtention du diplôme d'institutrice. Le père et la fille restèrent encore une année au Havre, et ils ne l'auraient probablement pas quitté, sans la mort de M. Keuline. La maison de commerce fut liquidée, M. Marsh se retirant en Angleterre avec sa famille. Benjamin Duret reçut un legs de 20 000 francs, comme gratification pour ses longs et excellents services, et aussi en qualité de filleul de M. Keuline.

Ayant ainsi une fortune plus que suffisante pour lui et sa fille, il s'était décidé à revenir dans son village natal. Il avait cinquante-deux ans, Aline dix-neuf. Bien différent de la plupart des hommes dont la position eût ressemblé à la sienne, il ne dit ni n'écrivit jamais un seul mot dans son pays, sur ce qu'il pouvait posséder en fait de fortune mobilière. On pouvait donc, à Sarreau, le supposer beaucoup moins bien partagé de ce côté-là, et voilà pourquoi César Boron demandait à Georges Calloux si l'on savait quelque chose de ce que Benjamin Duret avait pu gagner au Havre. Ce dernier arriverait ainsi chez lui à peu près comme un inconnu.

Ce qui contribuait aussi à la décision de son retour, c'est qu'il se sentait parfois la tête extrêmement fatiguée. A force d'avoir aligné des

1 - Historique. Trait analogue exact, connu de l'auteur.

chiffres et compté de l'argent du matin au soir, il éprouvait des tiraillements nerveux dans le cerveau, de vives douleurs locales. Le bon air de la campagne, de légères occupations bienfaisantes et nullement obligatoires, lui rendraient une bonne santé, car il était encore dans la force de la vie. A cinquante-deux ans, l'homme qui a vécu sagement, sans excès de table et sans vices de mœurs, a conservé généralement une vitalité solide encore. S'il y a déchéance, elle est, en tout cas, peu apparente, légère dans les constitutions normales. Mais c'est peut-être aussi le moment de modérer son activité, de prendre une sorte de repos relatif. Quand les yeux demandent le secours de lunettes d'un numéro faible, le cerveau exige aussi de n'être pas surmené par un travail obligatoire incessant. Pour les bras et les jambes, c'est une autre affaire ; le mouvement ne leur fait que du bien.

Benjamin Duret ne s'était point mêlé de politique au Havre ; au contraire, il s'en tenait soigneusement à l'écart, par goût, d'abord, et comme étranger. Par le journal qu'il recevait, il était au courant des affaires publiques et de la situation des divers partis. Durant les trente-deux années qu'il venait de passer en France, il avait vu la chute de la république de 1848 et l'avènement de l'empire ; puis la catastrophe de 1870 et le retour des institutions républicaines. D'une manière générale, il était au courant des événements survenus en Suisse depuis 1850 ; mais il ne connaissait ni les personnes placées à la tête des Conseils de la Confédération, ni même le nom d'aucun des membres des autorités du canton de Vaud. A ces divers égards, c'était comme un étranger qu'il arriverait dans son pays. Les coutumes, les mœurs, les idées auraient-elles changé ? Il l'ignorait ; mais il se représentait bien que les chemins de fer avaient dû exercer une influence considérable sur le genre de vie des habitants, aussi bien dans les villages que dans les villes. Sur les questions ecclésiastiques et religieuses, il n'était pas non plus renseigné d'une manière suffisante pour bien juger de la situation. Resté protestant national par tradition, il comprenait cependant que de nouveaux besoins eussent fait surgir des associations d'église, en dehors des cultes officiels. Partisan absolu de la liberté de conscience et de la libre manifestation des convictions religieuses, il respectait les opinions des gens qui ne pensaient pas comme lui. Pour lui-même, il s'en tenait à la Bible et aux instructions chrétiennes reçues dans sa jeunesse. Sa vie avait été à part du mouvement profond qui s'est produit dans le domaine religieux depuis trente ans. À cet égard encore, et même sur bien d'autres sujets moins importants, comment retrouverait-il ses anciens condisciples ?

Quant à sa fille, elle ne connaissait la Suisse et le canton de Vaud

que par les récits de son père et les livres qu'elle avait lus. Cela ne pouvait lui en donner qu'une idée approximative, plus géographique et extérieure que pénétrant au fond même de la situation. Aussi se réjouissait-elle vivement de voir de près et d'habiter cette libre nature, et de faire la connaissance de compatriotes au milieu desquels son père avait passé les vingt premières années de sa vie. C'était elle qui, depuis la mort de sa mère, conduisait le ménage. A Sarreau, quand ils seraient établis dans leur maison, elle comptait bien continuer et n'avoir pas de domestique. Ils auraient une vache, du lait et du beurre, du fromage. Son père lui avait expliqué le système, en vigueur de son temps, des laiteries mutuelles, où chaque sociétaire reçoit à son tour le lait de tous les associés, lequel est transformé en produits excellents pour le ménage. Aline voyait en imagination la crème épaisse, de couleur légèrement foncée, qu'on a de la peine à faire couler du pot où on l'a mise provisoirement. Benjamin ignorait que nous avons changé tout cela depuis quelques années ; que chacun vend le lait de ses vaches à un fermier ou acheteur général, et que la crème de l'ancien temps n'est plus qu'un souvenir.

Mais nous voulons laisser arriver le père et la fille.

CHAPITRE III



a petite gare où Benjamin Duret et sa fille descendirent du train, est située en pleine campagne à quelque distance d'un village. La voie ferrée y passe à niveau du sol. Cet emplacement, si animé aujourd'hui par les voyageurs et les dépôts de marchandises, était autrefois presque désert. C'étaient des champs tout plats où l'on cultivait du seigle. Après la moisson des grands épis barbus, on y mettait la charrue, pour y semer des raves. Maintenant il y passe des trains à toutes les heures du jour, et la salle d'attente reçoit les gens qui s'y rendent, venant de la contrée voisine, et même de pentes assez éloignées, sur lesquelles apparaissent des villages montagneux.

En répondant à la lettre de Benjamin, Georges Calloux lui avait écrit qu'il enverrait son fils avec un char à la gare, pour amener à Sarreau les deux voyageurs et leurs malles. Comme tous les bons paysans de nos villages, Georges Calloux avait un joli char à ressorts, avec un ou deux bancs rembourrés. Le confort sur ce point, non plus que sur bien d'autres, n'est pas resté en arrière.

Benjamin et sa fille étaient donc arrivés en Suisse par Vallorbes, Aline admirant les vertes pentes, les ravins rocheux au fond desquels se promène l'Orbe, quand elle ne se précipite pas dans les rainures profondes où elle disparaît pour ressortir plus bas avec une allure lente, calme et paisible. Puis le train de Paris venait s'arrêter à Lausanne avant de reprendre sa course dans la direction de Genève. Les bords gracieux du lac charmaient la jeune havraise; mais ce n'était pas la mer. Enfin, ils descendirent à la gare champêtre dont j'ai parlé, où ils trouvèrent John Calloux, sous la forme d'un grand compagnon de vingt-cinq ans, tête à peu près rasée, moustache rousse bien fournie, longue d'un demi pied et tombant comme deux croissants de lune, disposés à se rejoindre à leurs extrémités. Il s'approcha des voyageurs à leur sortie du quai.

— C'est sans doute M. Duret et sa demoiselle? dit-il, étant son chapeau.

— Oui.

— Je viens vous chercher avec le char. Je suis le fils Calloux.

— Charmé de faire votre connaissance, reprit Duret, et merci d'avoir pris la peine de venir.

— Oh! qu'est-ce que c'est que ça! Vous avez des bagages? Donnez-moi le bulletin.

Benjamin se rendit à l'endroit où les deux malles étaient déposées, s'assura qu'elles n'avaient subi aucune effraction en route, et pria un employé d'aider John à les porter sur le char. Puis il donna quelque monnaie à l'homme de la gare. En arrière du banc sur lequel les trois personnes pouvaient s'asseoir, il y avait place pour les deux colis, peu volumineux du reste. Duret fit asseoir sa fille à gauche du banc; il se plaça au milieu, après quoi le conducteur sauta lestement à côté de lui, et l'équipage se mit en route.

Comme le cheval allait bon train, et que le char roulait sans bruit sur une route unie, Benjamin dit au jeune homme.

— Vous avez un bon cheval; et comme les chemins ont été améliorés depuis mon départ de notre pays!

— Oui; c'est tout plaisir de trotter sur les routes. Il y a des pionniers maintenant partout; les graviers sont mieux triés de sable qu'autrefois. Depuis quelques années on s'est mis aussi à casser les pierres des champs, pour en faire du macadam.

Aline, qui ne parlait pas, admirait la campagne, et s'étonnait de la facilité avec laquelle John Calloux s'exprimait en français. Son père lui avait bien dit que le patois, parlé dans sa jeunesse, était maintenant abandonné presque partout dans le canton de Vaud par les enfants. Les vieillards seuls s'en servaient encore entre eux.

— C'est mon cheval de monture, reprit John, activant encore l'allure de sa bête: je suis dans les dragons. Nous l'avons acheté à Berne, parmi les chevaux de la Confédération, il y a quatre ans, quand j'ai fait mon école militaire.

— Vous avez deux sœurs, continua Duret. Quel âge ont-elles maintenant?

— Eh bien, la cadette, Méry, a vingt ans; l'aînée, Fanny, a trois ans de plus. Celle-ci est une grande perche; Méry *tire* du côté de notre mère; elle est courte et ramassée, mais une bonne fille aussi. Elles se réjouissent de faire connaissance avec M^{lle} Duret, dit-il en se tournant du côté d'Aline.

— J'aurai aussi bien du plaisir à trouver des personnes de mon âge à Sarreau, dit Aline. Votre maison est-elle près de celle de mon père?

— Non ; nous demeurons dans le bas du village. Votre plus proche voisin est don César Boron. Vous l'avez connu autrefois, M. Duret ?

— Oui ; j'étais domestique chez son père, il y a plus de trente ans. Je ne comptais guère alors m'expatrier pour si longtemps. M. César Boron a quelques années de plus que moi. Est-il bien changé ?

— Eh bien, non. C'est toujours le même grognard, qui trouve que tout va de travers dans le pays. On lui a donné le sobriquet de *Don*, parce qu'il est aristocrate.

— Un autre de mes anciens camarades, continua Duret sans s'arrêter à la dernière explication de John, se nommait Jean Rabaut. Qu'est-il devenu ?

— Eh bien, c'est un brave et digne homme en cheveux blancs. Dommage seulement qu'il soit un peu mômier.

— Il porte un nom historique, en tout cas. Le pasteur Paul Rabaut est une des illustrations du protestantisme en France. Vous avez sûrement lu sa biographie ?

— Non. Chez nous, — voyons, presse un peu le pas, Fritz, — chez nous, on ne lit guère que le journal ; et encore, je m'en passe volontiers. La politique *m'embête*. On vous dira que Jean Rabaut est un pilier d'église. Il a cette réputation et la mérite bien.

— Mais non celle d'être un pilier de cabaret, je suppose ?

— Oh ! pour ça, il n'y a rien à craindre. Jean Rabaut n'entre à l'auberge que le jour où l'on y *mise les morcels* de bois. Il n'est, du reste, point mal dans ses affaires, puisqu'il a pu faire étudier son fils pour être ministre. Daniel Rabaut remplace un pasteur en France, dans le département de l'Isère ou de la Drôme. Son père et sa sœur en sont tout glorieux. Mais Daniel est un brave garçon, qui parle bien du haut de la chaire.

Pour peu que Duret eût continué à questionner John Calloux sur les gens de Sarreau, le grand moustachon eût fait défiler devant lui tout un chapelet de noms et de caractères. N'y avait-il pas Babeley, dit le *Roussin*, Jacques la *Bedaine* ; Canet, dit *Gruau* ; la *Feline* à Calaquent ; Normann, la *Truite* ; Quinquelet, dit *Steiger*, et un grand nombre d'autres habitants du village, qui tous étaient gratifiés de sobriquets plus ou moins bien trouvés et par lesquels on les désignait presque toujours ? Benjamin Duret pouvait s'attendre à ce que lui aussi n'échapperait pas à cette coutume, fort peu charitable et souvent malgracieuse.

Peu à peu, à mesure qu'il approchait du lieu de sa naissance, les pensées du père prirent une autre direction. Benjamin Duret arrivait chez lui, après avoir réalisé une honnête fortune à l'étranger. Il avait fait la perte immense de sa fidèle compagne, mais il voyait à son côté

une fille charmante, bien douée, bien élevée, qui était sa joie actuelle et serait le soutien de ses vieux jours. Tant d'autres jeunes hommes ayant quitté comme lui le pays, n'étaient jamais revenus, ou, restés pauvres, étaient morts loin du sol natal. Pourquoi un sort infiniment meilleur lui avait-il été dévolu ? Les autres aussi avaient travaillé ; mais peut-être manquaient-ils de l'intelligence, de la droite raison, du caractère solide et pourtant sans ambition, dont Benjamin Duret avait fait preuve. Il est probable aussi que la protection efficace de son parrain avait manqué aux autres, et que nombre d'entre eux avaient succombé aux tentations, aux entraînements de la jeunesse. Benjamin était donc reconnaissant envers la Providence et se trouvait un des mieux partagés dans la vie, malgré son veuvage prématuré.

Aline, de son côté, pensait à sa mère, qui eût été si heureuse de venir habiter avec eux la maison où son mari était né, d'y vivre en famille dans l'aisance, loin du bruit d'une grande ville et des misères sans nombre qu'il est impossible de n'y pas rencontrer. Sans doute, la jeune fille se sentait pleine de courage moral, et aussi de bonheur, avec ce père qu'elle chérissait et dont elle serait la joie ; mais pourtant elle était seule ; il se pouvait qu'elle restât seule toujours, dans un village qu'elle ne connaissait absolument pas, au milieu de gens dont l'échantillon qu'elle avait sous les yeux ne lui paraissait pas d'une distinction remarquable, bien que John Calloux s'exprimât dans un langage très supérieur à celui des paysans voisins du Havre.

Depuis un moment, John avait peu parlé, voyant que le père et la fille restaient silencieux. Lui aussi, probablement, faisait des réflexions qui n'étaient peut-être pas toutes à l'avantage des arrivants. Ces Duret paraissaient peu communicatifs ; évidemment ils avaient leurs idées à eux et, tout en venant s'établir à Sarreau, ils n'y vivraient pas de la même vie que celle des autres habitants. Les affaires du pays n'auraient pas pour eux le même intérêt que pour la grande majorité de la population ; ils n'auraient ni bétail à soigner, ni cultures à entreprendre ou à diriger. De quoi vivraient-ils ? Sans doute de petites rentes dont les capitaux, amassés à la longue, ne pouvaient être que fort modiques. Pourtant il avait suffi de deux ou trois regards lancés à la jeune fille par le grand garçon, pour se convaincre qu'elle était jolie, avec des yeux bruns foncés, des cheveux ondés, dont quelques boucles soyeuses s'échappaient sur le col d'un manteau de printemps, et une double rangée de dents comme peu de filles du village en possédaient de pareilles. Les sœurs de John étaient fort loin d'être aussi bien que la *demoiselle* à M. Duret, c'était évident.

Celle-ci avait au bas de la joue droite un petit grain de beauté, qui faisait ressortir le velouté de la peau et la belle carnation du visage.

Les deux malles mises dans l'arrière du char, n'indiquaient pas un bagage considérable. Leurs propriétaires avaient-ils expédié par petite vitesse d'autres colis ? c'était possible, probable même, à moins qu'ils n'eussent vendu tout leur mobilier du Havre dans l'intention d'en racheter un neuf à Sarreau. C'était ainsi que John Calloux réfléchissait à part lui sur la situation actuelle des deux combourgeois qu'il amenait au village. On voit qu'il était fort loin de se douter de la réalité ; et si le père et la fille restaient bouche close sur ce sujet avec les personnes qu'ils seraient appelés à voir dans leur futur entourage, les suppositions iraient bon train à cet égard. À la campagne, où tout le monde se connaît, la curiosité sur la fortune du prochain est bien plus éveillée qu'à la ville, même que dans une très petite ville.

Qu'aurait pensé le fils du grand Georges, s'il avait su que l'homme d'un extérieur si parfaitement simple, qu'il était allé chercher à la gare, avait deux poches dans la doublure de son gilet, l'une cachant une forte somme en or, l'autre une enveloppe bourrée de billets de banque ? Puis, dans le petit sac de cuir que Duret portait en bandoulière, un portefeuille contenant des titres pour une centaine de mille francs en valeurs diverses ? C'est bien alors que John Calloux aurait passé la main sur ses longues moustaches, et considéré une fois de plus le petit grain de beauté semé par la nature sur la joue rose d'Aline Duret. Après tout, il est permis de supposer que les garçons de village ressemblent fort à ceux des villes, quand il s'agit de questions de cette nature.

Quoi qu'il en soit, John Calloux ne se douta de rien. Il dit seulement, comme le char longeait un clos de vigne où ses sœurs viendraient bientôt faire l'effeuillage :

— Voici notre vigne du Bournalet ; nous y avons fait pour 3000 francs de vin l'année dernière. Il est vrai que nous l'avons vendu 50 centimes le litre, vin bourru, et qu'il est de bonne qualité. De l'autre côté du chemin, ce champ de colza est aussi à nous, avec la jeune espar cette qui le touche.

— Comme c'est beau, la campagne fleurie, dit Aline. Et qu'il doit faire bon vivre à cet air embaumé !

— C'est évident, répondit John.

Ils arrivaient.

CHAPITRE IV



Sarreau-les-Champs est bâti sur une colline peu élevée, en pente douce qui descend du côté du lac. Sarreau-les-Vignes, au contraire, est planté sur un sol rapide, tout entouré de cépages soutenus par des murs échelonnés à peu de distance les uns des autres. Il faut beaucoup monter pour y arriver. Ces deux villages ne se ressemblent en aucune manière et n'ont aucun rapport entre eux. Nous n'avons à nous occuper dans ce récit que du premier, celui où Benjamin Duret et sa fille viennent d'arriver. A droite, un ruisseau venant de la montagne assez rapprochée, coule paisiblement au fond d'un vallon peu encaissé. C'est une nature agreste, riante à bien des égards, et facile. La terre y est bonne, sans avoir la richesse de celle de la partie orientale du canton de Vaud, ni la solidité, la force productrice des territoires situés plus haut que Morges, sur le plateau occupé par les gros villages d'Apples, de Pampigny, de Cuarnens et de bien d'autres. Mais, à Sarreau, la nature est plus fine. On y trouve encore la vigne, de belles prairies, des vergers dont les arbres fruitiers plongent leurs racines ou tracent à peu de profondeur dans un sol noir, léger, semé de blocs erratiques amenés par le glacier qui les roula sur cette contrée, où ils sont restés depuis des milliers et des milliers d'années.

Dans le village même, les maisons ne sont pas serrées, enchevêtrées les unes dans les autres, comme, par exemple, dans quelques localités de Lavaux et de Montreux. Elles ont de l'espace autour d'elles, des jardins attenant aux murs, et, çà et là, quelque grand noyer séculaire, que la cupidité ou le manque de goût n'a pas fait abattre jusqu'ici. L'ensemble des habitations présente une agréable association de l'air, des ombrages et de la lumière, celle-ci tamisée par la verdure voisine, pendant la belle saison. Les voies publiques sont bien entretenues. Comme le disait John Calloux, l'autorité municipale n'y ménage ni le gravier ni le macadam.

La veuve Lisette Grint reçut ses deux hôtes avec une cordialité de bon aloi. En ce moment, elle n'avait personne chez elle. Dans son enfance, elle allait à l'école du village avec Benjamin Duret, qu'elle n'avait pas revu depuis qu'il était venu du Havre à la mort de ses parents et à l'époque de son mariage. Vingt années, on s'en souvient, s'étaient écoulées depuis cette dernière visite.

— Soyez les bienvenus! leur dit-elle en s'approchant du char. — Voyons, John, dépêche-toi de porter ces deux valises sur la galerie. — Mais vous avez bien peu de bagages pour venir de si loin, M. Duret?

— Nous n'avons pris que le nécessaire; le reste viendra dans quelques jours.

— À la bonne heure. Autrefois, quand on était jeune, on se tutoyait, n'est-ce pas?

— Certainement. Nous pouvons très bien recommencer, Lisette.

— Je ne demande pas mieux, excepté peut-être devant des étrangers. Mais mon brave Benjamin, tu as perdu tes anciens cheveux; te voilà avec une tête aussi rase qu'une boule. Comment as-tu fait pour la laisser dégarnir à ce point?

— Cela est venu tout seul, à la longue.

— Oui, sûrement. Mais au moins mademoiselle ta fille possède une superbe chevelure; je lui en fais compliment.

Aline avait ôté son chapeau, pour en secouer la poussière, et ses cheveux à demi noués, laissaient flotter des boucles sur les épaules de la jeune fille. Son père était presque entièrement chauve, montrant un crâne lisse et blanc, en arrière du front sur lequel des plis commençaient à se marquer. De taille moyenne, Benjamin Duret avait le buste fort, la moustache grise. Aline était élancée, sans rien de fluet dans la tournure. On voyait tout de suite qu'elle avait une bonne santé, point disposée à l'anémie ou à l'embonpoint, quelque chose de ferme et de simple en même temps, une vivacité d'allure que nos jeunes Vaudoises ne possèdent pas, en général, au même degré que les Françaises. En tout, Aline était une fort jolie fille.

John Calloux ayant porté la seconde malle, M. Duret le remercia de sa complaisance et lui dit qu'il irait saluer ses parents le lendemain. Fatigué du voyage, il ne ferait pas de visite le premier jour. Le soir, du reste, allait être là sans tarder, et Benjamin se souvenait que c'est un moment où les cultivateurs sont occupés à leurs étables.

M^{me} Grint avait préparé un bon petit repas pour l'arrivée des voyageurs, pensant bien que, venant de si loin tout d'une traite, ils n'avaient pas eu le temps de dîner régulièrement en chemin. Elle mit le couvert, pendant que le père et la fille secouaient la poussière de leurs vêtements sur la véranda placée devant leurs chambres. Les

portes-fenêtres de celles-ci ouvraient sur cette agréable galerie, que les rayons du soleil éclairaient dès le matin. La maison de la veuve Grint était bien située ; aucun bâtiment voisin ne masquait la vue. Le jardin s'étendait devant et venait jusqu'à la voie publique. Cet immeuble avait été hérité d'un oncle, vieux garçon, que Lisette soigna dans ses dernières années, depuis qu'elle-même était veuve. Son mari Jeannaut Grint, ne lui avait rien laissé, par la bonne raison qu'il ne possédait quoi que ce soit. A Sarreau, la Lisette, comme on l'appelait familièrement, se tirait très bien d'affaire dans sa position actuelle.

Les Duret soupèrent de bon appétit, après quoi, pendant que le père fumait une pipe sur la galerie, Aline sortit leurs effets des valises, et les mit en ordre dans les armoires destinées à les recevoir.

En se promenant sur l'étroit espace où il se trouvait, Benjamin réfléchissait à ce qui lui était arrivé depuis tant d'années. Il se revoyait jeune homme, domestique chez le père de César Boron, trayant les vaches et portant le lait à la fromagerie, comme les garçons qui passaient en ce moment dans la rue voisine. Il fallait dormir dans l'étable et se lever à quatre heures du matin ; sortir le fumier dans une brouette dont la roue grinçait en tournant sur le pavé de l'allée ; puis étriller et brosser le bétail. Le jour venu et la soupe mangée, on allait travailler dans la campagne ou dans les bois, suivant la saison. Le soir, c'était à recommencer comme le matin, et chaque jour la même ritournelle.

Aujourd'hui, après trente-deux ans d'une vie bien différente, et plus fatigante à bien des égards, Benjamin revenait dans son village natal avec une fortune honnêtement gagnée, et une fille charmante, son véritable trésor. Comme le patriarche Jacob, il avait perdu sa femme bien-aimée ; et s'il ne ramenait pas avec lui deux bandes et de grands troupeaux, il pouvait se rassurer sur son avenir et sur celui de son unique enfant. Mais il pouvait aussi la laisser seule, et que deviendrait-elle sans appui, dans un pays qui était le sien par droit de bourgeoisie sans doute, mais dont tous les habitants étaient pour elle des étrangers ? Le père de Benjamin était mort à l'âge qu'il avait maintenant. C'était un avertissement, d'autant plus sérieux qu'il se sentait parfois très fatigué, comme s'il allait descendre rapidement le sentier de la vie. D'un cœur plutôt pieux que sceptique de nature, Benjamin Duret ne jouissait pourtant pas de la sérénité et de la paix d'une âme qui se confie dans l'amour de Dieu et s'abandonne avec foi aux soins de son Père céleste et de son Sauveur. A cet égard, quoique si jeune encore, Aline était peut-être plus avancée, plus croyante que son père. Cela se voit quelquefois dans des familles de chrétiens, sans qu'on puisse dire pourquoi les positions de la foi sont ainsi interver-

ties. Aline avait vu mourir sa mère dans une paisible assurance e la grâce divine ; elle avait compris dès lors la réalité de la puissance de l'Évangile, et son cœur s'était tourné sincèrement vers l'Auteur de notre salut. Mais la jeune fille n'avait point pris le vernis religieux que tant d'autres affichent ; elle était gaie, pas du tout portée à prêcher autour d'elle. Voyant plutôt le bien que le mal, elle saurait se montrer affable avec tous, sans rechercher la société intime de personnes de son âge, avant de les connaître bien à fond. Son père l'avait mise un peu au fait des usages et des habitudes du village, au moins de ce qui s'y passait de son temps ; mais tout cela pouvait et même devait avoir changé avec les idées nouvelles de la génération actuelle. Aline verrait bientôt ce qu'étaient les gens au milieu desquels elle allait vivre ; en attendant de les connaître, elle se tiendrait dans la réserve commandée par son âge. Quand elle eut terminé les arrangements dans les deux chambres, elle vint rejoindre son père sur la galerie. Comme si elle eût compris tout de suite, à son air grave, les réflexions auxquelles il s'était livré, elle passa son bras sous le sien et se mit à son pas de promeneur méditatif.

— Quel admirable pays que celui-ci, dit-elle, et quelle splendide soirée de mai ! Je jouis déjà beaucoup, cher père, d'être ici avec toi, et je veux croire que tu jouiras aussi d'être chez nous, de pouvoir enfin prendre le repos qui t'est nécessaire.

— Oui, ma chère enfant ; moi aussi je suis heureux de t'avoir amenée ici. Sans toi, ma vie serait brisée à fond. Pendant que j'étais seul, je pensais à ta mère. Quel plaisir elle aurait eu à s'installer dans notre maison ! Il me semble parfois que Dieu devait nous la laisser, au lieu de la redemander précisément à l'âge où elle aurait pu avoir une vie agréable et facile.

— Oui, sûrement, cher père. Je me dis aussi cela ; mais, ensuite, j'essaie de comprendre que la volonté de Dieu doit être acceptée, sans que nous lui demandions pourquoi elle est ainsi et non autrement. Ses voies...

— Ne sont pas nos voies, ajouta le père. Je devrais depuis longtemps en être convaincu ; mais il n'est pas facile de tout accepter avec foi.

Peu à peu, la soirée arrivait, précédant une de ces admirables nuits pendant lesquelles chantent les rossignols. De la galerie où ils continuaient à se promener, le père et la fille voyaient encore les vergers en fleurs, d'où s'échappaient les parfums qui remplissent l'air à cette heure tardive de la journée. Pour la jeune fille, c'était un spectacle bien différent de celui qu'elle avait le soir au Havre, dans leur appartement de la Rue aux Cailloux.

— Quelle charmante chose qu'une véranda comme celle-ci ! dit-elle tout à coup pour ramener son père au sentiment de la situation présente. Serait-il possible d'en avoir une dans notre maison ?

— Je crois que oui, et j'en parlerai à l'entrepreneur auquel je confierai les réparations. Il faudra s'y mettre tout de suite, afin de pouvoir entrer chez nous dans deux mois.

— Ce sera délicieux.

— À propos, reprit le père, il est bien entendu que nous serons bouche close, avec toutes les personnes que nous verrons, sur notre position de fortune. Si l'on en connaissait le chiffre, nous pourrions être obsédés de demandes d'emprunt, et je ne veux pas me mettre sur le pied de prêter de l'argent à nos combourgeois. Il vaut mieux qu'ils nous supposent dans la nécessité de dépenser pour nous-mêmes le moins possible. Je rendrai des services si je puis le faire, mais il faut se garder d'afficher des airs de richards que, du reste, nous ne sommes point.

À ce moment de leur conversation, M^{me} Grint apportait des bougies dans les chambres voisines. La nuit se faisait. Benjamin appela leur hôtesse.

— Est-ce qu'il y a un service religieux demain matin ? demanda-t-il.

— Oui, à dix heures.

— Nous irons à l'église, n'est-ce pas, Aline ?

— Sans doute. Je serai heureuse «te commencer notre retour au pays en allant remercier Dieu.

— Comment se nomme le pasteur ? reprit Benjamin.

— Eh ! c'est toujours M. Martel, notre ancien ministre. Il a quatre-vingts ans passés, et il prêche encore tous les dimanches. C'est bien beau de sa part. Mais on pense qu'il donnera sa démission avant qu'il soit longtemps, et que le fils de Jean Rabaut le remplacera. — Je vous ai apporté des bougies. Avez-vous besoin de quelque chose ? un grog, peut-être ?

— Non, merci, ma brave Lisette.

— Eh bien, reprit celle-ci, que voulez-vous demain matin pour le déjeuner ?

— Une tasse de bon café, comme on le faisait chez ma mère.

— Parfaitement. Eh bien, bonsoir.

M^{me} Lisette Grint commençait presque toujours ce qu'elle disait par la commode locution : *eh bien*, qu'on emploie volontiers dans nos villages, et un peu partout.

CHAPITRE V



endant que. Benjamin Duret et sa fille causaient d'une manière intime en se promenant sur la galerie de Lisette Grint, César Boron mangeait sa soupe, en compagnie de sa femme et de son fils. Nous avons dit que ce dernier était d'un caractère timide, réservé plutôt que beau parleur et joyeux compagnon comme John Calloux. Sa position de fils unique d'un père riche ne l'avait point enorgueilli. C'était là une qualité rare, une sorte de vertu, chez un jeune homme appelé à hériter de biens amassés à la longue par ses parents et par trois ou quatre générations d'ascendants. Le premier qui constitua le noyau de cette fortune de paysan était peut-être un valet de ferme ne possédant qu'une paire de socques et deux chemises. Comme Benjamin Duret, il avait commencé avec rien. En mourant, il laissait une baraque et quelques toises de terrain. L'œuvre commencée fut continuée par un fils, âpre à l'épargne, et les survivants, augmentant toujours le bien de la famille, laissèrent à don César une centaine de mille francs, en terres et en créances, auxquels vint s'ajouter ce que sa femme lui apporta en l'épousant. Dans une situation pareille, César Boron avait vu avec un amer chagrin le régime radical s'introniser dans le pays, les impôts augmenter d'année en année, les dépenses publiques se multiplier de tant de manières inutiles ou extravagantes à ses yeux et à son vieil esprit de conservateur. Il voyait le mal partout : dans les familles et dans la commune, aussi bien que dans l'État. Grincheux déjà par nature, son caractère avait fini par devenir irritable, épineux et égoïste. Il se défiait de tout et de tous, ne jouissant de rien.

Au lieu de réparer sa maison, qui n'était plus qu'une carcasse vermoulue ; au lieu de la rebâtir pour que son fils, en se mariant, pût y installer sa femme dans un appartement convenable, il persistait à l'habiter, telle qu'il l'avait reçue de son père, celui-ci de l'aïeul, et le grand-père du bisaïeul. La toiture, mi-partie en tuiles courbes et le

reste en tuiles ordinaires, avait si peu de pente que, lorsque la pluie tombait, chassée par le vent, l'eau ruisselait dans le galetas et dans la grange. C'était plus grave encore quand la neige fondue gelait sur ces pans si peu inclinés. Il s'y formait alors une couche de glace, qui durait jusqu'en avril. Les murs montraient à l'extérieur toutes leurs pierres non récrépiées. On eût dit la demeure d'un homme endetté jusqu'au cou, n'ayant pas un centime à dépenser pour remettre les choses en passable état.

Don César disait que c'était bel et bon comme cela, et qu'on n'y changerait rien de son vivant. Mais il lui était venu subitement une idée nouvelle, depuis sa rencontre avec le grand Georges, le dimanche précédent : l'idée d'acheter à bon compte la maison de Benjamin Duret, ainsi que le jardin situé droit devant et un morceau de verger, limités à droite et à gauche par les terrains de César Boron. Situés sur la même ligne à cinquante pas de distance, les bâtiments des deux propriétaires ne se ressemblaient en aucune façon. Celui de Benjamin avait de bons murs, percés de fenêtres dont les encadrements étaient en pierre de taille ; le toit, d'une inclinaison suffisante, pouvait durer longtemps encore, tandis que celui de la maison Boron menaçait de s'effondrer un beau matin. César pensait que si Duret ne possédait que peu de chose, ce qui, évidemment, devait être le cas, il serait bien aise de se former un capital dont le revenu serait très supérieur à ce que coûterait le loyer d'un appartement pour lui et sa fille. À l'âge de Benjamin, on ne se remet pas facilement au travail de la campagne, quand on a passé trente années à écrire dans un bureau.

Notre vieux paysan n'était pas dépourvu d'une certaine instruction, malgré ses bizarreries d'esprit et son genre de vie absolument casanier. Il avait lu bien des livres, loués ou empruntés à droite et à gauche. Puis sa femme, qui ne lisait rien, avait hérité d'un oncle une centaine de volumes dont César s'était nourri sans discernement, et qui n'avaient pas peu contribué à l'enraciner dans sa manière de juger des hommes et des choses.

Le soir en question, quand il eut achevé de manger sa soupe, sa femme et son fils étant là, il dit à ce dernier de fermer la porte en dedans.

— J'ai quelque chose à vous communiquer, ajouta-t-il.

— Personne, répondit Élie, ne viendra chez nous dans ce moment.

— C'est égal ; tourne la clef.

Le jeune homme obéit à l'ordre de son père.

— Voici, continua celui-ci, ce que je veux faire le plus tôt possible : acheter la maison et le terrain de Benjamin Duret, qui vient d'arriver du Havre avec sa fille. Cette acquisition nous dispensera de réparer un

logement pour Élie quand il se mariera, et nous n'aurons pas de voisin rapproché. Je donnerai 5000 francs du tout. Dès demain je parlerai à Benjamin, avant qu'il ne reçoive peut-être des propositions d'un autre amateur.

— C'est une bonne idée, père, dit Élie ; mais si M. Duret ne veut pas vendre ?

— Et pourquoi ne vendrait-il pas ? Sa maison se louait 120 francs par an ; le terrain qui la touche, à peine 40, tandis que 5000 francs au 4 ½ % rapporteront 225 francs d'intérêt. Il trouvera facilement à se loger pour la moitié de cette somme. En outre, il n'aura pas d'argent à dépenser en réparations, ni d'impôt à payer. C'est clair comme le jour qu'il lui convient de vendre. Comme on le verra sans doute par là demain matin, je tâcherai de lui parler.

— Ça se peut, dit la mère ; mais Georges Calloux croit que Duret est dans une bonne position, qu'il a de l'argent gagné.

— S'il était dans l'aisance, reprit César, serait-il revenu dans sa commune et y aurait-il amené sa fille unique ? Qu'est-ce qu'elle pourra faire ici pour gagner quelque chose ? Rien. Non, si la position était si bonne, Benjamin serait bien plutôt resté au Havre, où la jeune fille aurait pu s'établir d'une manière avantageuse. Voilà que le retour de ces bourgeois de Sarreau va encore diminuer d'un lot nos répartitions communales en bois, beurre et fromage. Il lui faudra son *droit*, à ce beau monsieur.

— Comme à nous, père. Toi et ma mère vous avez chacun le vôtre.

— Oui ; mais nous n'avons pas été absents du pays pendant trente-deux ans, comme lui.

— Raison de plus pour qu'il jouisse maintenant de ses droits de bourgeoisie.

— Ah ! tu m'ennuies avec tes réflexions.

Le jeune homme se tut. En ce moment, on frappait à la porte. Élie s'empessa d'ouvrir. C'était le grand Georges.

— Eh ! bonsoir ! fit-il en entrant : je crois vraiment que vous vous enfermez ?

— Oui, dit Élie en riant : nous craignons les voleurs.

— Vous avez raison, car on a bel et bien volé du lard et des saucissons chez Jean Rabaut, pendant qu'il était à la cave, occupé avec sa femme à dégermer des pommes de terre.

— A-t-on pris le voleur ? demanda César.

— Non ; Rabaut ne veut pas qu'on fasse des perquisitions.

— C'est bien encore là une de ses idées libérales, fit César en haussant les épaules.

— Voilà une chaise, dit Élie en avançant celle qu'il tenait à la main.

— Merci. Je ne veux pas m'arrêter. Je suis venu seulement pour vous dire que Benjamin Duret et sa fille sont arrivés. John est allé à la gare avec le char et les a ramenés. Comme ils viendront sans doute voir leur maison demain, je vous conseille de détourner l'eau de votre fumier, qui passe dans une rigole devant chez lui. Il ne la verrait pas là avec plaisir. Élie, il te faut faire cela sans tarder. J'aurais voulu aussi que vos deux moules de bois fussent ôtées de la place qu'ils occupent sur le terrain de Benjamin. Vous n'avez pas oublié que je vous en ai parlé dimanche dernier.

— Rien ne presse pour faire cela ; le feu n'y est pas, répondit César. On aura bientôt débarrassé le bois, si Duret le demande. L'as-tu vu ? quelle mine a-t-il ?

— Je ne l'ai aperçu qu'un instant, comme je venais ici. Il est un peu fatigué du voyage et n'a plus de cheveux. Mais il a bon air, parle bien et ne paraît point dans la misère.

— Ma foi, tant mieux pour lui. Et quant à la politique, l'as-tu déjà sondé ? Vous autres radicaux, vous tenez à savoir tout de suite de quel bois les gens se chauffent.

— Nous n'avons pas échangé un seul mot sur ce sujet. Vous voyez, ami César, que votre supposition est absolument gratuite. Vous qui appartenez au camp des libéraux, vous saurez probablement avant moi si Benjamin est démocrate ou conservateur.

— Moi, un libéral ! exclama César. Un beau diable, que je suis libéral ! Est-ce que Jules Muret et les autres membres du gouvernement d'avant 1830 étaient des libéraux ? C'étaient de vrais patriotes, tandis que depuis leur chute jusqu'à aujourd'hui on ne sait plus à qui se fier.

— Jules Muret, La Harpe et les autres, reprit Calloux, étaient de leur époque. Leur œuvre est depuis longtemps finie, comme celle des hommes qui leur ont succédé jusqu'à la révolution de 1845. Dès lors, c'est l'esprit de la vraie démocratie qui a présidé aux destinées du pays. Les démocrates sont des hommes de progrès ; nous voulons le progrès dans toutes les branches sociales, tandis que vous autres, les libéraux ou conservateurs, vous voudriez arrêter le char triomphal de la démocratie et retourner à ce qui est passé. Vous aurez beau essayer, mettre des bâtons dans les roues, vous n'arrêterez pas le progrès.

— Tu me ferais sauter en l'air avec ton *progrès*. Es-tu donc aveugle ? Et ne vois-tu pas que le pays marche à une ruine inévitable ? La nation n'est-elle pas rongée par les dettes ? Et, pour ne parler que de notre commune, la moitié des gens n'ont-ils pas à tout moment le procureur à leurs trousses ? Les finances publiques sont-elles bien administrées ? Toi-même, Georges, paies-tu moins d'im-

pôts qu'autrefois? Et vois-tu ce que devient la moralité parmi les jeunes gens? L'ivrognerie diminue-t-elle? Où donc est le progrès, sinon dans le mal?

— C'est bon, ami César. Ne discutons pas davantage : nous ne nous entendrions pas. Gardez vos idées si cela vous fait plaisir, et faites ce que je vous conseille devant la maison de votre voisin. Comme j'étais chargé de ses affaires en son absence, il pourrait trouver singulier que j'aie laissé du désordre s'établir par là. Vous êtes averti. Je m'en lave les mains. Et là-dessus, je vous souhaite le bonsoir. Adieu, Élie.

Le jeune homme sortit avec le grand Georges et fit quelques pas avec lui jusqu'à la rue.

— Est-on bien chez vous? demanda le garçon.

— Oui; Fanny t'envoie ses amitiés.

— Merci; vous lui ferez aussi les miennes.

Élie Boron trouvait la fille aînée de Georges Calloux assez de son goût; il passait même, depuis quelque temps, pour lui faire la cour, ce qui n'aurait pas été accepté de bon cœur par le père César. Mais Élie se tenait sur la réserve, sachant bien qu'il était inutile de chercher à lui faire changer d'avis. C'est pourquoi, lorsqu'il lui présentait une opinion différente de la sienne, il n'insistait pas, laissant au temps et à l'expérience le soin de modifier les idées et les plans du maître de la maison. Lui-même, du reste, n'était pas absolument décidé en faveur de Fanny Calloux; il la trouvait belle et gentille, sans rien de plus accentué dans ses sentiments. Élie avait le caractère plutôt passif et conciliant, tandis que son père était une barre de fer fondu, qui se rompt avec fracas, si l'on veut la faire plier. L'idée d'acheter la maison Duret plaisait au jeune homme, car il voyait bien qu'il ne fallait pas songer à une construction, pas même à des réparations qui ne seraient faites qu'à moitié, dans une vieille baraque telle que la leur. Cette fois-ci, chose étonnante, il se trouvait d'accord avec l'auteur de ses jours. La mère n'avait pas de volonté propre à mettre en avant. En général, elle laissait faire, et se bornait à prononcer comme conclusion sa locution favorite: *ça se peut*.

On verrait ce que la journée du lendemain amènerait sur le point en question. Mais ni Benjamin ni sa fille, ni personne au village, ne se doutait du plan de César Boron. Avant d'aller dormir, Aline avait lu à son père le Psaume 103. Après un heureux voyage, c'était une bonne manière de terminer la journée, sous le beau ciel du canton de Vaud.

CHAPITRE VI



Benjamin Duret se leva de bonne heure. Ayant bien dormi, après la fatigue des jours précédents, et le soleil éclairant sa chambre, il n'hésita pas à venir respirer l'air vivifiant d'une matinée de mai. La campagne était si belle ! En tout temps, la nature entière célèbre le Créateur ; mais particulièrement lorsque la résurrection de toutes choses s'accomplit sous les yeux de l'homme dont le cœur n'est pas esclave de la matière. Il se fait aussi un épanouissement dans son âme, en présence de tout ce qui se renouvelle ici-bas. C'est une image et comme un avant-goût de la grande résurrection. Et puis, dans un autre ordre d'idées, le retour au pays natal, après les deux tiers d'une vie passée à l'étranger, n'est-il pas pour le Suisse une jouissance pure, un véritable bonheur ? C'est de lui sans doute que le poète a dit :

À tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère !

D'autre part, on sait qu'il est, sous le ciel du Nouveau Monde, de vastes contrées jeunes d'avenir, dont la puissance d'attraction est telle que, si on l'a une fois subie, il n'est plus possible de faire autrement que d'y retourner. Il y a sans doute aussi, dans ce sentiment, dans cette espèce de fascination, une loi d'immigration nécessaire, afin que toute la terre soit habitée.

Quoi qu'il en soit, Benjamin Duret jouissait énormément de se retrouver aux lieux de son enfance, dans le village où il avait reçu le jour, et où il revenait dans le doux espoir d'y couler une vieillesse heureuse.

Autour des maisons, il revoyait la même activité à laquelle il participait autrefois, dans sa jeunesse. Les portes des étables s'ouvraient. Une à une et nullement pressées, les vaches en sortaient pour se rendre aux fontaines. En passant à côté du promeneur étranger, elles s'arrêtaient pour le regarder fixement et s'habituer à sa vue. Le vacher suivait son troupeau, une gaule à la main, les bras nus jusqu'à l'épaule

et les cheveux embroussaillés de débris de foin. Puis, c'était la mère de famille, qui venait soulever le guichet d'un poulailler, par où s'échappaient, coq en tête, une douzaine de poules, avides d'attraper le grain que leur maîtresse puisait à poignées dans son tablier. Un garçon de quinze ans, passait aussi vite que possible, portant au bras et changeant de main, un seau de lait chaud qu'il trouvait pesant. C'était loin, de chez eux à la laiterie. Toute cette animation intéressait Benjamin Duret. Le guichet du poulailler lui rappelait celui qu'il ouvrait et fermait à heure fixe dans son bureau, et par où sortaient ou entraient, non des poules caquetant de bon matin, mais des billets de banque, des rouleaux d'or, des piles d'écus, des chèques et des traites, tous ces représentants du commerce, de la richesse et du crédit, volatiles d'une autre espèce et bien plus dangereux à gouverner.

Au milieu du mouvement rural auquel il assistait, Benjamin Duret remarquait un certain nombre d'hommes, qui tous prenaient, les uns se hâtant, les autres d'un air indécis, la même direction. Cinq minutes après, ces hommes revenaient sur leurs pas, sans entrain, comme si l'œuvre qui les avait appelés était déjà terminée. Où étaient-ils allés et d'où revenaient-ils ?

Est-il besoin de vous le dire, ami lecteur ? Ils venaient de ces lieux de malédiction, où l'on sert à jeun, chaque matin, l'eau-de-vie, le rhum, l'absinthe, qui rapidement tue, ou rend fou avant de tuer. Ces hommes ont vu dépérir leurs compagnons ; ils se sentent déjà l'estomac brûlé par des liqueurs empoisonnées ; on a beau les avertir, les supplier de renoncer à cette funeste habitude, rien n'y fait, tout est inutile. Il leur faut le *petit verre*, dès qu'ils sont debout.

Il y a trente ans, le même mal existait déjà sans doute, mais dans des proportions infiniment moindres. Alors, le buveur d'eau-de-vie était une exception ; aujourd'hui, c'est, hélas ! presque l'habitude générale dans un grand nombre de villages.

Benjamin revint pour déjeuner. Aline se promenait aussi, dans le jardin attenant à la maison, respirant le parfum des violettes, de quelques roses hâtives, et de ces grandes giroflées blanches, dont les hampes allongées et coniques sont si odorantes en cette saison. Les carreaux de légumes étaient encore couverts de la rosée qui s'était formée pendant la nuit sur toutes ces plantes.

Le père et la fille trouvèrent sur la table le café et le lait bouillants, du beurre frais et du miel coulé, de l'année précédente, mais qui n'avait point fermenté. Le pot de faïence qui le contenait, non entamé encore, était recouvert d'une légère couche aussi blanche que la neige. M^{me} Grint était très soigneuse et d'une propreté irréprochable dans son ménage. En découvrant le pot de miel après avoir

dénoué la ficelle qui serrait le papier de couverture tout autour, elle dit à ses hôtes :

— Voyez un peu quel superbe miel. C'est du miel *vierge*². En aviez-vous du pareil au Havre ?

— Non, répondit Benjamin, par la bonne raison qu'on n'en voyait pas sur notre table. Au Havre, le beurre est excellent ; mais nous ne nous sommes jamais accordé le luxe d'avoir du miel. D'où vient celui-ci, qui est vraiment d'une rare blancheur, et parfait, ajouta-t-il après l'avoir goûté.

— Eh bien ! reprit la veuve, c'est du miel *Bertrand*, récolté par un monsieur Bertrand, qui possède un grand rucher et s'occupe beaucoup *d'apiculture*, au moins je crois que c'est le mot dont on se sert. Quand vous serez à votre ménage, je vous donnerai son adresse, si vous voulez du miel. Ce sera bien facile.

— Merci, Lisette. Je ne dis pas non ; nous verrons cela plus tard.

— Eh bien ! régalez-vous de celui-ci, en attendant la récolte prochaine. Ça, c'est du miel d'esparcette, que les abeilles trouvent dans la fleur de cette plante, dès le commencement du mois de juin. Puis changeant tout à coup de sujet, la brave Lisette dit en regardant Aline : Je ne voudrais pas vous donner de l'orgueil, mademoiselle ; mais il est certain que pas une des filles de notre village n'a aussi bonne façon que vous. Cette robe demi-deuil vous va si bien ! et vous savez arranger vos cheveux de la bonne manière. Figurez-vous que nous avons ici des filles de paysans, même de simples ouvrières, qui ont l'audace de couper leurs cheveux sur le devant de la tête et de les frivotter sur le front, comme font les demoiselles des villes ; ce qui les fait ressembler aux chiens barbets dont les poils retombent sur le nez. C'est dégoûtant. Eh bien ! M^{lle} Aline a cent fois meilleure façon avec tous ses cheveux tirés en arrière et tressés, que nos élégantes avec leurs tortillons bichonnés. Elles vont bien vous regarder à l'église, et lorsque vous reviendrez ici après le sermon. Il y en a pourtant qui sont gentilles : Madeleine Rabaut, la grande Fanny Calloux, Rosine Castagnard. Mais je crois que je vous empêche de manger, pendant que je cause : il me faut aussi aller voir si mon feu va bien. Excusez-moi d'être restée.

Aline, en effet, était remarquablement jolie, ce matin de leur premier dimanche à Sarreau. Une bonne nuit de sommeil paisible l'avait complètement reposée ; et le costume un peu foncé qu'elle portait, s'alliait très bien avec l'air sérieux que lui avait laissé la mort de sa

2 - Autrefois on donnait le nom de *miel vierge*, à celui que les abeilles déposent dans un rayon neuf, qui n'a jamais reçu de couvain. Il est probable qu'on se sert maintenant d'un autre mot.

mère et qui était aussi dans son caractère. Dans toute sa personne, il y avait cette aisance, cette grâce des mouvements, que les Françaises possèdent souvent à un plus haut degré que les Vaudoises, surtout que les jeunes filles élevées dans un village. L'accent est aussi très différent. Les filles du grand Georges, par exemple, grasseyaient; elles mangeaient certaines syllabes en parlant, tandis qu'Aline Duret prononçait exactement les mots, sans rien de traînard ou d'affecté dans le ton. Et pour le dire en passant, son père n'avait pas apporté du Havre un langage prétentieux; il parlait simplement, ayant sans doute modifié et allégé son ancienne manière de s'exprimer, lorsqu'il trayait les vaches du père de César Boron. On pensera peut-être que ce sont là des choses peu importantes. Nous ne sommes pas de cet avis, car on peut compter au nombre des sots, les jeunes hommes qui croient se distinguer en affichant un parler ridicule lorsqu'ils reviennent dans leur village, après avoir passé quelques années à Paris ou simplement à Genève. Un ancien camarade d'école, gros vaudois à dix-huit ans, avait fait fortune et conquis une sorte de position en France, dans le commerce. Comme il faisait un séjour en Suisse, il rencontra dans la rue un compagnon de collège auquel il dit d'un air suffisant et précipitant ses paroles :

— Eh ben, tu es dans l'agriculture, toi, à ce qu'on dit. Moi, je vends du guano pur sang. Veux-tu que je t'en envoie? C'est la chose du monde la plus facile.

— Merci, répondit l'autre, je n'en ai pas besoin.

Il y a des gens qui se croiraient perdus, s'ils restaient simples dans leur manière de s'exprimer.

En allant à l'église, Benjamin et sa fille passèrent à quelque distance de leur maison. Aline en trouva la position charmante. Le terrain en pente légère, et l'absence de bâtiments devant les fenêtres, permettait de voir les Alpes au loin, et même une portion du lac. Un sale bonnet sur ses cheveux gris, César Boron se tenait debout, comme une statue, dans la cour boueuse de sa vieille demeure. Il ôta pourtant son bonnet, pour répondre au coup de chapeau de son futur voisin. César était habillé comme la veille. Il n'allait donc pas au temple, ce matin-là. Son fils, au contraire, bien rasé et endimanché, ne tarda pas à rejoindre les Duret, auxquels il adressa le premier la parole.

— Je suppose, dit-il, que c'est M. Duret, et mademoiselle sa fille?

— Oui, monsieur, répondit le père.

— Je suis Élie Boron; notre maison est la plus rapprochée de la vôtre.

— Charmé de faire votre connaissance, reprit Benjamin. Je me propose bien d'aller saluer vos parents sans tarder, peut-être déjà ce

matin, après le culte public.

— Vous ferez plaisir à mon père et à ma mère. — Mademoiselle se trouvera-t-elle bien dans notre pays ?

— Oui, très bien, répondit Aline. La nature est si belle dans cette contrée.

— Serviteur à M. Duret, dit tout à coup un rustaud, qui débouchait dans la rue par un chemin transversal. Monsieur Duret ne me reconnaît peut-être pas ?

— Non, en vérité, répondit Benjamin.

— Nous avons pourtant gardé les vaches ensemble, il y a quarante ans : Pierre Castagnard ; c'est moi-même en personne.

— Je ne t'aurais absolument pas reconnu, dit Benjamin, en lui donnant une poignée de main. Trente années changent bien un homme, surtout s'il se met à porter toute la barbe.

— Pour ça, c'est vrai. Je coupe la mienne de temps en temps avec les ciseaux de ma femme. Ça m'ennuyait de me faire raser tous les dimanches matin. Et ça va tout bien, par là-bas, sur les bords de la mer ?

— Mais, je pense que oui, dit Benjamin en souriant.

— Et alors, cette demoiselle, est-ce toute la famille ?

— Oui.

— La femme ?

— Elle est morte, il y a un an.

— Ah ! diantre, c'est fâcheux. Excuse la question. Pour moi, j'ai femme et enfants : deux garçons et deux filles. Tout ça marche bien et se tire d'affaire. Ma foi, ça me fait plaisir de te revoir. Resteras-tu quelque temps ici ?

— Oui ; je compte m'y établir tout de bon.

— Pardine, c'est clair. Tu as une maison et un peu de terrain. Tiendras-tu une vache ?

— Je ne sais pas encore.

— Je pourrai t'en vendre une bonne ; elle porte son troisième veau, et donne vingt-quatre litres de lait quand elle est fraîche vèlée. Il te faudra venir la voir.

— Merci de l'offre. Mais je ne ferai aucune acquisition de ce genre, si j'en fais une, avant quelques mois.

— Eh bien, on peut attendre. — Voici notre vieux pasteur qui va mettre sa robe. Un digne homme, qui mérite bien d'avoir sa retraite, car voilà bientôt cinquante ans qu'il prêche deux fois tous les dimanches. JJ est vrai qu'il répète souvent le même sermon : à son âge, ça lui est permis.

Ce fut sur ce dernier mot que Pierre Castagnard ouvrit la porte du

petit temple, laissant entrer avant lui le père et la fille, sur lesquels tous les regards des personnes déjà dans les bancs se dirigèrent à l'instant. Aline s'assit à côté de Fanny Calloux, qu'elle ne connaissait pas, et son père vint reprendre la place qu'il avait quittée un tiers de siècle auparavant.

CHAPITRE VII



Il y avait bien du monde à l'église de Sarreau ce dimanche-là. Contrairement à leurs habitudes, un assez grand nombre d'hommes et de femmes s'étaient arrangés de manière à se rendre au culte, qui avait lieu pour eux à une heure convenable. Puis, dans le mois de mai, les ouvrages

de la campagne laissent quelque loisir au cultivateur. On voyait pourtant des hommes arrivant des champs, sur le dos la hotte³, de laquelle sortait le manche de l'outil dont ces ouvriers venaient de se servir. Gens appauvris, que le travail auquel ils se livrent le dimanche est loin de faire prospérer.

Au sortir du temple, plusieurs anciennes connaissances de Benjamin Duret, vinrent le saluer. On savait déjà qu'il était de retour au village, et, naturellement, lui et sa fille, devaient être des objets de curiosité. S'il ne retrouvait pas au premier abord les noms des personnes qui venaient lui serrer la main, les salueurs se nommaient. Les uns lui faisaient compliment sur sa bonne mine, quand même on voyait les traces d'un travail fatigant sur son visage ; puis on admirait Aline, dont le costume simple et de bon goût faisait contraste avec celui des filles de Georges Calloux et de quelques autres.

Un homme plus âgé que Benjamin vint le saluer cordialement.

— Je suppose que vous ne me reconnaissez pas, M. Duret, lui dit-il. Les années ont passé sur ma tête et sur la vôtre aussi, depuis votre départ du pays ; mais je viens d'entendre prononcer votre nom, et Georges Calloux m'a dit que vous deviez arriver : Jean Rabaut ; vous souvenez-vous de lui ?

— Mais certainement, et très heureux de vous serrer la main. Je vous présente ma fille, que voilà. C'est toute ma famille. Sa mère nous a quittés l'année dernière. Je n'ai pas oublié les bons conseils

³ NdÉ: Ouvrage de vannier, sorte de grand panier doté de bretelles et qu'on porte sur le dos.

que vous m'avez donné le jour de mon premier départ; et je possède encore le Nouveau Testament que je reçus alors de votre main. Avez-vous une famille?

— Voici ma fille, dit Rabaut en appelant Madeleine, qui causait avec Fanny Calloux. Elles s'approchèrent ensemble et tendirent aussi la main aux nouveaux arrivés.

— Je vis seul avec Madeleine, reprit Jean Rabaut. Nous avons fait la même grande perte que vous; mais si notre deuil est plus ancien que le vôtre, il est resté profond et le sera toujours. Mon fils est en France, suffragant d'un pasteur réformé qui est malade; Daniel ne vient ici qu'en automne, lorsqu'il a une semaine ou deux de vacances. Nous irons vous voir quand vous serez un peu reposés.

— Merci. Nous viendrons aussi. Pour le moment, et sans doute pour une bonne partie de l'été, nous sommes en pension chez M^{me} Grint.

Jean Rabaut et sa fille s'en allèrent dans la direction de leur maison, pendant que les Duret, accompagnés de Fanny Calloux et d'Élie Boron, reprenaient le chemin par lequel ils étaient venus. Fanny était une grande brune, mince, avec quelque chose de décidé dans la démarche. Elle portait une robe à volant, et une tournure qui faisait ressortir la finesse de sa taille. Sur la tête, un chapeau blanc, à fond conique, était orné d'un nœud noir et d'une aigrette de plumes d'un rouge vif. Dans ce costume, on n'aurait pas dit la fille d'un cultivateur, travaillant elle-même à la campagne. Mais, la mode a fait, depuis quelques années, de tels progrès parmi les jeunes villageoises, qu'il n'y a bientôt plus de différence, sous ce rapport, entre elles et les dames de la ville. L'ancienne simplicité des vêtements féminins a disparu. Comme bien d'autres choses, cette agréable simplicité a fait son temps. Ce qui l'a remplacée ne contribuera pas à rendre les jeunes filles plus heureuses, plus modestes et plus aimables.

— Vous viendrez chez nous, n'est-ce pas? dit Fanny Calloux en quittant les Duret vis-à-vis de leur maison. Ma mère voulait vous inviter aujourd'hui, mais elle a pensé que vous étiez encore fatigués du voyage. N'est-ce pas, monsieur Duret, vous viendrez un autre jour avec mademoiselle?

— Avec plaisir, dit le père. Et Aline ajouta :

— Je vous prie de remercier madame votre mère.

— Bonjour, dit la grande fille. Adieu, Élie. Celui-ci rendit la salutation familière, puis il suivit les Duret, jusque devant leur maison, où ils trouvèrent César Boron, qui sans doute les attendait au retour de l'église.

— Bonjour, monsieur Boron, lui dit Benjamin en s'avancant la main ouverte et ôtant son chapeau. Comment est votre santé?

— Assez bonne ; merci. Et toi, tu te portes bien ?

— Pas mal, comme vous voyez, quoique je n'aie pas conservé mes cheveux, comme vous les vôtres.

— Hauh ! les cheveux, ça ne sert pas à grand'chose. Pourvu qu'on ait du pain, on peut se passer de cheveux. J'ai pourtant sept ans de plus que toi. Tu avais vingt ans, lorsque tu nous quittas pour aller au Havre. Dès lors, nous avons vu lever le soleil plus d'une fois.

— En effet, trente-deux ans, c'est plus que la moyenne de la vie humaine.

— Et tu reviens au pays pour tout à fait ?

— Oui, mais vous savez, monsieur Boron, que l'homme n'est jamais sûr de rien en ce monde, si ce n'est qu'il doit mourir.

— Alors, où te logeras-tu, toi et ta fille ? On m'a dit que cette demoiselle est ta fille.

— Bonjour, monsieur, dit Aline.

— Votre serviteur. Oui, où avez-vous l'intention de vous loger ?

— Ici, dans ma maison, dit Benjamin. J'ai pris la clef ; et nous allons ouvrir la porte. Mais nous ne nous y établirons que dans quelque temps.

— Vous trouverez l'appartement dans un triste état.

— Je m'y attends, et c'est naturel. Je ferai les réparations nécessaires.

— Ah ! ça coûte cher aujourd'hui les réparations, et on n'en voit jamais la fin. Si l'on a le malheur de toucher à une pierre, en voilà vingt qui vous tombent sur la tête. Avant d'ouvrir votre porte, vous devriez entrer chez nous, pour dire bonjour à ma femme.

— Je veux bien, dit Benjamin, mais sans nous arrêter.

Le fils Boron alla le premier, ouvrit la vieille porte, et se retira en arrière pour laisser passer les visiteurs, qui firent leur entrée dans la cuisine, où la mère d'Élie manipulait avec une grande cuiller de fer, un potage quelconque dans une marmite.

— Bonjour, madame, dit Benjamin. Avant d'entrer dans ma maison avec ma fille que voilà, nous sommes venus vous saluer, à titre de futurs voisins.

— Oui ; ça se peut, dit la vieille ménagère.

— Benjamin Duret, dit César, était domestique chez mon père, il y a trente-deux ans. Nous n'étions pas encore mariés quand il nous quitta pour aller au Havre, d'où il revient avec sa fille unique. Ils sont en pension chez la Lizette Grint.

César Boron faisait cette explication à sa femme, comme si elle n'était pas déjà parfaitement au courant de la situation.

— Ça se peut, reprit la mère, avec un air de parfaite innocence. Oui,

vous serez très bien chez la Lisette : ses chambres sont bonnes et toujours sèches. Ici, dans tout le quartier, nous sommes sur l'humide, comme s'il y avait une source d'eau dessous les maisons. On ne sait pas comment se défaire de cette humidité, qui procure des douleurs de rhumatisme.

— En souffrez-vous ? demanda Benjamin.

— Hauh ! non, pas précisément ; mais ça se peut qu'un beau jour elles nous empoignent tout de bon.

— J'espère que vous continuerez à jouir d'une bonne santé.

— Merci bien. César, tu devrais offrir un verre de vin à nos futurs voisins, pour la première fois qu'ils entrent chez nous. Élie, va à la cave. Voici la clef que j'avais dans ma poche. Prends le pot jaune qui est sur le râtelier.

— Il ne faut pas aller chercher du vin pour nous, dit Benjamin. Je n'en prends pas dans la matinée, ni ma fille non plus. Ainsi, bien obligé, madame Boron. Nous allons vous dire adieu pour le moment.

— Attendez voir une minute, fit le père. Rasseyez-vous un instant. J'ai un conseil d'ami à vous donner, et une proposition sérieuse à vous faire.

Benjamin, qui s'était levé, se rassit.

— Voici ce que c'est, reprit le vieux paysan. Le *conseil*, c'est de ne pas amener les maîtres dans ta maison, car ces gens-là seraient capables de la faire tomber en y perçant des trous. Et puis, sans que je sache ce que contient ta bourse, sois sûr qu'ils y puiseraient de manière à y faire un grand creux. Au fond, cela ne me regarde pas ; c'est ton affaire et non la mienne. Ce que je t'en dis, c'est uniquement par intérêt pour toi.

— Je vous en suis bien obligé, fit Benjamin en regardant sa fille.

— Mais, continua don César, s'il te convenait de vendre le bâtiment tel qu'il est, ainsi que la bande de terrain que tu possèdes entre mes deux fonds qui la touchent, je serais disposé à t'offrir du tout un prix honnête, une assez forte somme, dont l'intérêt annuel serait le double de ce que coûte un loyer plus commode, plus agréable pour vous deux, et plus sain. Il est évident qu'à ton âge, Benjamin, tu ne veux pas te remettre au travail de la campagne, et mademoiselle ta fille ne se fera pas paysanne. Voyons ; si je t'offrais 4800 francs de ta propriété, cela ne te tenterait-il pas ?

— Non, monsieur César, répondit sans hésiter Benjamin.

— Je mettrai les cinq mille tout ronds, pour compléter la somme ?

— Ni 5000, ni 10 000, monsieur Boron ; je n'accepterai aucun prix. Je tiens à conserver la maison de mon père et à la restaurer convenablement, sans toutefois y dépenser plus d'argent que l'immeuble ne

le comporte. Je vous remercie de l'offre que vous me faites, mais il serait parfaitement inutile d'essayer de me tenter. Nous vivrons en bons voisins, nous rendant des services quand nous le pourrons ; et peut-être que lorsque vous verrez ma maison bien restaurée, au dedans et au dehors, vous vous déciderez à en faire autant à la vôtre.

— Il nous faudrait bâtir en place nette, ce serait mieux, dit Élie. Père, M. Duret te donne un bon conseil.

— Bâtir ! reprit le vieux ; bâtir ! moi vivant, on ne touchera pas à ma maison excepté pour réparer l'appartement de l'étage, c'est-à-dire pour le reblanchir quand ce sera nécessaire. Mais il ne s'en bâtira pas une autre sur mon terrain. Ce qui a été bon pour le père sera bon pour le fils. Je croyais, Benjamin, que tu t'empresserais d'accepter mon offre. Vends-moi au moins ta langue de terre, si tu ne veux pas vendre la maison

— Non, monsieur César ; pas mieux le terrain que le bâtiment.

— Tu seras là serré entre ma propriété comme dans les pinces d'une paire de tenailles. On ne pourra empêcher le bétail de traverser *sur toi*.

— Si cela arrivait, — et j'espère pourtant que vous y prendrez garde, — je mettrais une clôture tout autour du jardin et du verger.

— Oui, une palissade qui te coûterait peut-être 300 francs.

— Ça se pourrait bien, interrompit la mère César. Réfléchissez à ce que vous dit mon mari.

— C'est tout réfléchi, madame Boron ; je refuse absolument de vendre quoi que ce soit.

— Eh bien, n'en parlons plus, reprit César. Et si tu tiens à m'obliger, tu ne raconteras pas ce que nous venons de dire, surtout pas à Georges Calloux, qui est un radical enragé. Cela ne le regarde pas. Je suppose que le Havre, comme toutes les grandes villes de France, est rongé par des révolutionnaires, des socialistes, des anarchistes qui prêchent le meurtre et l'assassinat ; par toute cette vermine qu'il faudrait détruire et jeter au fond de la mer.

— Le Havre, répondit avec calme l'ancien caissier, est une ville de commerce maritime, essentiellement. Les gens dont vous parlez, s'il en existe dans ce port de mer, font peu de bruit. La population est à son travail, les négociants à leurs affaires.

— Tu étais commis chez ton patron ?

— Oui ; j'ai d'abord été garçon de bureau, puis employé à la recette. La maison Keuline et Marsh faisait la banque et s'associait de temps en temps à des opérations commerciales considérables.

— Étais-tu bien payé ?

— Je gagnais honnêtement le nécessaire.

— Allons, tant mieux, si tu as pu amasser de cette manière quelques

mille francs. Ça n'arrive pas à tous ceux qui vont à l'étranger, dans l'espoir d'y faire fortune et de revenir riches dans leur pays. La plupart d'entre eux feraient mieux de rester domestiques de campagne chez nous, que d'aller à Paris ou en Angleterre, pour y être malmenés, méprisés, y tomber malades peut-être et mourir à l'hôpital.

— Oui, je le crois aussi. Pour ce qui me concerne, je n'ai eu qu'à me louer des procédés de M. Keuline à mon égard. Sa protection m'a été bien utile. Mais nous restons à causer un peu longtemps. Allons ouvrir les fenêtres de la maison, ma fille, afin que le soleil y pénètre. Au revoir, monsieur et madame Boron. Merci de votre bon accueil. Nous nous verrons souvent, j'espère, quand nous serons voisins.

— Ça se pourra facilement, dit la mère; mais c'est dommage que vous ne nous vendiez pas votre maison.

— Cela ne se peut pas, madame Boron, absolument pas, répondit Benjamin.

Élie sortit avec les Duret et les accompagna jusque devant la porte de leur maison. Tout en marchant, il leur dit :

— J'aurai soin d'ôter le bois déposé ici, sur votre terrain, et je détournerai l'eau de fumier qui coule mal à propos dans cette rigole.

— Je voulais précisément vous demander de le faire, lorsque vous en aurez le temps.

— Oui, soyez sûr que je ne l'oublierai pas. Avec mon père, il faut avoir de la patience. Ainsi que vous avez pu le voir, je ne le contrarie pas dans ses idées; mais je serai reconnaissant, si, à l'occasion, vous pouvez l'amener à comprendre qu'il devrait bâtir. Voyez comme une maison serait bien placée à peu de distance de ce grand poirier. Ce n'est pas l'argent qui manque à mon père; il en a assez. Mais il ne comprend pas les besoins de notre époque. Veuillez m'excuser si je vous dis cela. Ce n'est point un reproche que j'adresse à mes parents, c'est une chose qui existe dans leur caractère, honnête et droit à tous égards. Ils vivent dans le passé plus que dans le présent. Pour moi, je suis bien content que vous deveniez nos plus proches voisins. Au revoir, monsieur et mademoiselle. Benjamin Duret tendit la main à ce brave Élie; Aline en fit autant sans hésiter. Le père et la fille étaient touchés de la confiance que ce jeune homme leur montrait. Ils comprenaient que la vie ne devait pas être facile pour lui, dans cette vieille et sombre demeure.

CHAPITRE VIII



our la première fois depuis vingt ans, Benjamin Duret rouvrait la porte de la maison où il était né. Sa fille n'y était jamais entrée. Elle n'en connaissait la distribution intérieure que par les récits de son père. C'était un bâtiment carré-long, ayant, au rez-de-chaussée, une fenêtre de chaque côté de la porte d'entrée, et trois fenêtres à l'étage. Plus à l'ouest, du côté de chez César Boron, le reste de la façade montrait une porte de grange et celle d'une petite écurie. La place n'était pas grande, ni dans la dépendance rurale, ni dans l'appartement. Celui-ci se composait d'une cuisine, à droite de la porte d'entrée, et d'une chambre à gauche. Un bout de corridor conduisait à l'escalier par lequel on montait à l'étage, où l'on trouvait deux chambres bien modestes et un cabinet entre les deux. Les planchers étaient vermoulus. En l'absence de locataires et par conséquent de l'emploi d'un balai, on voyait de petits monticules de poussière de bois, produits par le travail d'insectes qui perforent la fibre du vieux sapin. Les poutres supérieures avaient pris une teinte brune, qui leur venait du temps et de la fumée. Au premier coup d'œil, Benjamin jugea qu'il fallait plafonner partout, mettre des planchers neufs, et aussi des châssis aux fenêtres, s'il tenait à ce que sa maison se présentât bien et eût vraiment bonne façon. Dès le lendemain, il irait à la recherche d'un entrepreneur. Il fallait se hâter, s'il voulait être chez lui au mois d'août. Le cabinet du milieu, à l'étage, recevrait une porte vitrée, et l'on placerait en dehors un balcon, porté par des colonnes en bois. Ce cabinet deviendrait un petit salon. A droite et à gauche, les chambres du père et de la fille; au rez-de-chaussée la cuisine et la salle à manger. On descendait à la cave par un escalier extérieur, au côté nord du bâtiment.

Les Duret laissèrent les fenêtres ouvertes à l'étage, fermèrent la porte d'entrée et revinrent à leur pension. C'était midi, heure du dîner.

La soupe était sur la table. M^{me} Grint avait mis le pot-au-feu du dimanche, et du légume vert, produit de son jardin. C'était une bonne nourriture, simple et fortifiante, quoi qu'en pensent les végétariens, qui préconisent les bouillies farineuses, et même le froment crevé à l'eau chaude, comme on le prépare dans nos villages pour engraisser les cochons, vers la fin de la triste carrière de ces pauvres animaux.

Dans l'après-midi, nos gens du Havre allèrent saluer la famille Calloux. C'était un devoir pour eux, puisque le grand Georges avait géré la succession paternelle de Benjamin. Les Duret avaient apporté de petits présents pour toute la famille. Au père, un bon couteau de fabrique anglaise; à la mère, un plateau en métal brillant; aux deux sœurs, de jolies broches, et à John un encrier avec une boîte d'excellentes plumes. Ces divers objets furent acceptés avec plaisir; le couteau de Sheffield, en particulier, excita l'admiration des deux hommes. Le grand Georges le fit glisser immédiatement dans la poche étroite et longue, que tout paysan possède sur la couture extérieure de son pantalon, le long de la cuisse droite, où l'objet se tient debout. Pour le saisir dans cette retraite, d'où il ne peut s'échapper, quelque mouvement brusque que fasse son propriétaire, il faut insinuer le pouce et l'index seulement. La main entière ne peut y entrer. C'est la poche *au couteau*.

La demeure des Calloux était le contraire de celle de César Boron. Une maison haute, ayant un toit à pente rapide. Le père du grand Georges l'avait fait bâtir sur un tertre naturel, dans un terrain situé à l'extrémité inférieure du village. De là, on jouissait d'une vue champêtre, aucune habitation ne gênant le regard du côté de la plaine et du lac. Mais on n'était pas grand admirateur de la nature dans cette famille. La politique absorbait les loisirs et même une bonne partie de l'activité du père; le fils aimait son cheval, et, dans l'occasion, il buvait un coup en s'amusant. La grande Fanny s'occupait de toilette, lorsqu'elle n'était ni aux champs ni à la vigne; sa sœur, ayant peu d'initiative, tenait une place bien silencieuse dans la maison. Méry restait tranquille sur sa chaise, tirant l'aiguille ou tricotant, pendant que la mère vaquait aux soins du ménage. Tous caractères secs, et assez fiers dans des genres différents. Calloux était un de ces hommes sans plus d'instruction que celle de l'école primaire; sans aucune connaissance de l'histoire générale de l'humanité, et dont la seule croyance positive est une foi aveugle en la démocratie, telle qu'ils se représentent cette forme de gouvernement. Ces profonds directeurs du peuple ont tout compris, et leurs doctrines ne peuvent être que l'expression la plus parfaite de la politique. Hors de leurs idées, point de salut. Ce sont des papes, non de Rome, mais de leur petit entou-

rage ; et tout ce qui ne pense pas comme eux ne vaut rien. Une suffisance à en devenir parfois ridicules. Mais cela leur est égal. Il ne peut y avoir qu'une seule manière vraie et bonne de voir les choses, et c'est la nôtre. Avec cela, honnêtes et droits, serviables, bons pères de famille, mais absolument intraitables quand il s'agit d'avoir en politique une autre opinion que la leur, — ou plutôt que celle de l'Association dont ils font partie. — Vous les entendez traiter de vieilles bêtes des penseurs éminents, des hommes instruits et distingués, qui se permettent de critiquer certaines tendances qu'ils considèrent comme étant nuisibles à la prospérité du pays. Et puis, chez de tels autocrates, la politesse, les bonnes manières sont si parfaitement étrangères, qu'on entend parfois quelques-uns d'entre eux désigner simplement par son nom le magistrat haut placé, peut-être même le président de la Confédération. Croyez-vous qu'ils diront « monsieur un tel ? » Ah ! bien oui. Non, c'est « un tel, » rien de plus ; comme s'il s'agissait du taupier de la commune ou d'un pintier de village, même de l'ignoble voyou qui sort du cabaret. A. qui la faute de tout cela ? À l'esprit du temps, au vent qui souffle dans les mauvais journaux, à l'éducation qui se perfectionne dans les clubs. Est-ce un progrès ? Il y a des gens qui l'affirment. On nous permettra d'affirmer, à notre tour, qu'au lieu d'être un progrès, c'est une décadence positive.

Dans les élections cantonales et fédérales, Georges Calloux votait toujours pour le candidat présenté par son parti. S'agissait-il d'un inconnu, même de nom, cela lui était égal. Préalablement il faisait sa tournée pour engager tout bon électeur à voter dans le même sens.

— Moi, lui répondit un jour Castagnard, je vote d'après la *Semaine*⁴.

— Moi, je me....

N'achevons pas la réponse de César Boron. Ne votant plus depuis longtemps, le vieux conservateur se tenait à un autre extrême tout aussi exclusif. Quant à Jean Rabaut, il disait simplement : « Je voterai selon ma conscience et mes lumières ; je ne veux m'inféoder à aucun parti. »

Il serait difficile à Benjamin Duret de se trouver une place au milieu de ces divergences d'opinion ; et pourtant il aurait son mot à dire dans l'occasion, comme citoyen d'un pays libre.

Et Aline elle-même, comment cela irait-il avec les filles de son âge, qu'elle devrait voir ? Ce retour au canton de Vaud, qui d'abord avait paru à la jeune fille comme une ravissante idylle, pourrait bien, en fin de compte, ressembler à quelque chose de très différent. Mais d'avance il ne fallait porter aucun jugement, surtout pas en mal. La

4 - Petit journal indépendant.

démarche de César Boron relativement à la maison, lui avait été désagréable. Elle ne connaissait guère les ruses et la rapacité de certains paysans. Mais la confiance quelque peu naïve d'Élie lui avait plu.

Chez les Calloux, Aline s'entretint d'une manière aimable avec les deux sœurs, et causa volontiers avec John, qui lui faisait des questions sur la mer et sur les vaisseaux du Havre.

— Je voudrais bien voir tout ça, disait le grand garçon en lissant et tordant sa formidable moustache. Ça doit être curieux et intéressant. Ici, que voyons-nous, qu'apprenons-nous ? Rien. On va labourer les champs ; on fossoie les vignes, on fauche les prés. En hiver, on traîne le bois quand il y a de la neige, au risque de casser une jambe à son cheval. Pays de chien que le nôtre. Heureusement il y a, de temps en temps, un camp, une école militaire, où l'on peut se dérouiller.

— Il me semble, au contraire, lui répondit Aline, que vous devez avoir bien des jouissances en travaillant au bon soleil, en plein air, dans la belle nature qui vous environne. Pour celui qui chérit la liberté, et pour tout homme dont la pensée ne reste pas terre à terre il y a sans doute une grande satisfaction à être placé comme vous l'êtes. Vos sœurs, j'en suis sûre, sont à cet égard de mon avis.

— Certainement, dit Fanny.

— Ah ! ma chère demoiselle, reprit John sur un ton de familiarité, vous n'avez jamais vécu à la campagne. Votre manière de voir, c'est de la poésie, je le veux bien ; mais la poésie, qu'est-ce que c'est ? fort peu de chose en présence de la réalité. C'est comme la passion pour la politique. On croit que c'est quelque chose d'admirable, et au fond ce n'est rien.

Ayant lancé cette boutade en présence de son père qui causait avec Benjamin, Georges Calloux dit à son fils en élevant la voix :

— C'est toi, John, qui ne seras jamais rien, si tu continues à mépriser les institutions démocratiques. Tu comprendras plus tard l'honneur qu'il y a d'être membre du peuple souverain.

— C'est possible, riposta le garçon ; mais pour le moment, j'en ai plein le dos de ces belles institutions, telles qu'on les met en pratique.

— Je te prie de te taire ; tu déraisonnes. Laisse-moi parler avec mon ami Duret. Vous avez donc fait une visite à César Boron, continua Calloux en s'adressant à Benjamin. Que t'a dit ce vieil aristocrate ? Je l'aime bien, quand même nous nous disputons de temps en temps.

— Il m'a questionné sur le Havre et sur les occupations que j'y avais.

— J'ai un peu l'idée qu'il achèterait volontiers ta maison et ton jardin, si tu voulais les lui vendre. Cette acquisition ferait plaisir à son fils Élie, qui est un brave garçon, mais trop timide avec son père. Je parie, sans le savoir, que César t'a déjà fait des propositions d'achat.

— Oui, puisque tu le dis toi-même.

— Que lui as-tu répondu ?

— Que je ne vendrais à aucun prix.

— C'est clair que tu ne reviens pas au pays pour louer un appartement, ou employer tes épargnes à faire construire une maison qui te coûterait gros. Mais César, qui est riche, ne devrait-il pas consentir au désir de son fils et lui faire une demeure où Élie puisse amener sa femme, quand il se mariera ? Cette dure ténacité du père est dégoûtante. Il vous a pourtant bien reçus ?

— Oui, très bien.

— Ça se peut, interrompit malicieusement John. Fanny partit d'un éclat de rire, qu'elle ne put retenir.

— Tu es diabolique aujourd'hui, John, dit-elle.

— *Ça se peut*, reprit le terrible garçon.

Cette locution familière avait valu un sobriquet à la femme de César Boron. Elle était surnommée *Ça se peut*.

— À qui pourrais-je m'adresser pour exécuter promptement les réparations à ma maison ? demanda Benjamin.

— Parbleu, c'est bien facile, dit Georges. L'entrepreneur Corthy fera tout ce que tu voudras et avec goût. Il a une armée d'ouvriers. Veux-tu que je lui écrive ? Il viendra déjà demain pour voir de quoi il s'agit. Pour dire la vérité, je lui ai déjà parlé de tes intentions, il y a quelques jours.

— Je te serais bien obligé. Est-ce un homme sûr.

— Diable, je crois bien.

— Et un bon démocrate aussi, ajouta John.

— Démocrate ou non, cela m'est égal, reprit Duret, pourvu que ce soit un honnête homme, intelligent et actif, qui entende bien son métier. Tu as donc l'obligeance de lui écrire, Georges ?

— Parfaitement. Il aura la lettre demain matin et viendra sûrement dans l'après-midi.

— Merci de ta complaisance.

— Il n'y a pas de quoi. As-tu fait prix pour la pension, avec la Lisette ?

— Oui. Nous sommes d'accord à 42 fr. par semaine pour nous deux. C'est un prix bien bas. Au Havre, on payerait plus que cela pour une personne seule.

— Je comprends, à cause des loyers qui sont chers. Mais 42 fr. ça ne laisse pas de faire une bonne poignée d'écus au bout du mois. C'est une dépense que tu peux t'accorder et qui ne durera pas très longtemps. Vous voulez déjà partir ? Ma femme vous aurait offert du café à quatre heures. Restez pour en prendre une tasse avec nous.

— Bien des remerciements. Ce sera pour une autre fois. Et puis, nous ne prenons rien avant le souper. M^{me} Grint m'a donné du café noir après le dîner. Nous allons faire une promenade aux environs du village, avant de regagner notre logis.

CHAPITRE IX



n quittant la famille Calloux, Benjamin et sa fille suivirent la rue du village qui conduisait aux terrains situés plus haut que les habitations. C'était pour Aline un spectacle absolument nouveau que celui des champs et des prairies, le long desquels ils se promenaient librement. Elle pouvait courir à droite et à gauche, au bord des haies et dans les sentiers fleuris. La végétation printanière était encore peu avancée. Dans les prés verts, où l'herbe nouvelle ne dépassait guère le gazon ancien, les primevères officinales en petits groupes étalaient leurs calices dorés sur des tiges d'un vert glauque. Semées un peu partout, mais à distance les unes des autres, ces jolies fleurs avaient l'air de chanter au soleil. Sous les noyers dont l'ombre est froide, des anémones d'un blanc rosé se montraient par milliers. Partout les violettes répandaient le doux parfum de leurs pétales veloutés. Benjamin expliquait à sa fille les noms des plantes fourragères et des céréales à côté desquelles ils passaient. Là, un champ de froment à la feuille allongée et brillante, qui se tient droite et aspire à s'élever, après s'être multipliée à ras de terre ; ici, le seigle, qui déjà file son tuyau tirant sur le bleu ; plus loin, les labourages gris, rayés par les lignes de pommes de terre déjà levées.

N'ayant jamais fait de séjour hors de la maison où elle était née, la jeune Havraise était ravie de ce qu'elle voyait. Puis, la présence de son père embellissait tout pour elle. A vingt ans, une fille unique, dont la mère est morte, se lie intimement avec l'auteur de ses jours, si elle a le bonheur de le posséder. Et lui-même jouit beaucoup de la présence de cette enfant qui lui reste. Le père et la fille s'aimaient tendrement. N'avaient-ils pas souffert ensemble, pleuré ensemble celle qui les avait quittés ? Il faut dire aussi qu'Aline n'avait dans le cœur rien de plus que l'amour filial, et l'amour de Dieu qui sanctifie tous les sentiments. L'amour résultant d'une inclination pour un jeune homme lui

était encore absolument étranger.

Lorsqu'ils entrèrent dans les bois dont l'orée touche aux dernières prairies, ce fut un nouveau ravissement. Aline avait parcouru sans doute des bosquets dans les environs du Havre; mais la forêt libre, elle ne l'avait jamais vue. Sur ces pentes tantôt rocailleuses et tantôt sans la moindre pierre se montrant au-dessus du sol ou l'affleurant, les arbres forestiers naissaient, croissaient, se développaient, selon que leurs racines et les rayons du soleil les encourageaient à la vie. Tous avaient l'air de se trouver bien, là où la loi de la création leur avait assigné une place. Et si des buissons d'épine noire essayaient d'entraver la croissance des jeunes plantes forestières, celles-ci ne levaient la tête que plus fièrement, lorsqu'elles avaient dépassé la tourbe qui cherchait à les étouffer. L'espèce dominante est le hêtre, qui, dans les combes à terreau noir, porte à soixante pieds de hauteur sa tige droite, couverte d'une écorce lisse, tachetée dans le bas du tronc de plaques brunes, qui donnent une apparence rude et nerveuse à ce roi des végétaux employés comme combustible. Les érables, dont le meilleur porte le même nom que nos promeneurs, l'érable duret, affecte des formes capricieuses, presque toujours contournées, tandis que son cousin, le plâne, plus tendre et moins dense, projette son fût tout droit du côté du ciel. L'érable à petite feuille, qu'on nomme iserable, tient un peu de la nature du liège par son écorce à côtes élastiques, spongieuses quand il est jeune. De loin en loin un sapin branchu essaye d'imposer sa pyramide foncée aux voisins qu'il incommodé; et l'alisier raide et pimpant se tient ferme où il a pris racine, comme s'il avait le sentiment de sa force résistante. En mai, le dôme des forêts, dans la contrée dont nous parlons, étend déjà son feuillage tendre et lustré: le soleil le pénètre de ses rayons; la sève printanière y circule; la vie est là, comme elle est partout, forte et puissante.

De dix-huit à vingt ans, avant de quitter son village, Benjamin Duret avait travaillé dans ces bois comme ouvrier du père de César Boron. Il conduisit sa fille vers un hêtre que la hache avait épargné, et dans l'écorce duquel il grava ses initiales en 1840. Il avait alors dix ans. Les deux lettres étaient encore visibles, en compagnie d'une centaine d'autres moins anciennes.

L'ombre du soir commençait à descendre sur les bois, lorsqu'ils les quittèrent pour revenir à leur logis. Le soleil allait disparaître derrière la montagne; mais le bas de la plaine, le lac et les Alpes étaient encore éclairés de ses doux rayons. La vue générale était splendide, l'air délicieux.

— Ah! dit Aline en passant un bras sous celui de son père, quel

bonheur de vivre ici ! Comme Dieu est bon de nous permettre d'y rester !

— Oui, mon enfant, mais il faut nous attendre à des difficultés, à la vue de gens et de choses qui ne nous seront peut-être pas agréables.

— Sans doute, mon cher père. Mais il fait si bon vivre à mon âge, et pour toi aussi, n'est-ce pas ?

— Avec toi, oui, ma chère fille ; je le sens vivement. Il faudra nous trouver, à l'un et à l'autre, des occupations. Pour moi, je me remettrai avec plaisir à une partie de ce que je faisais à ton âge, avant d'aller au Havre. Je crois bien que je pourrai cultiver nos petits champs et le jardin, au besoin même traire une vache : mais toi, que feras-tu ? Et puis, je te vois d'avance bien seule. Tu ne connais personne ici. Les deux filles de Georges Calloux ne me paraissent pas douées de manière à pouvoir se lier avec toi. Fanny est une élégante de village ; sa sœur a peu de moyens. L'idée de te laisser seule me donnerait vite du souci. Il est vrai qu'au Havre nous avons très peu de relations, presque point pour ainsi dire.

— Cher père, ne cherchons pas à sonder l'avenir. Chaque jour amènera ce que Dieu trouvera bon pour nous. Ayons confiance en lui. Dans ce moment, nous avons tout pour être reconnaissants. Ta santé est bonne ; le repos que tu trouveras ici la fortifiera encore davantage ; la mienne est excellente ; nous sommes à l'abri du besoin. Sans doute, il nous manque ma mère. Nous vivrons avec elle par la pensée, et nous l'associerons de cette manière à tout ce que nous devons faire ici. Lorsque nous habiterons notre maison, je serai assez occupée. J'aurai notre petit ménage à soigner ; c'est déjà quelque chose. Tu m'apprendras à cultiver des fleurs, des légumes au jardin. Je compte renouveler ton linge et le raccommode. Tu as besoin d'une douzaine de chemises neuves. Pour l'hiver, de bas de laine. Je ferai aussi mes vêtements. Si j'en trouve le temps, je veux continuer à dessiner d'après nature, chercher à augmenter mon instruction. Et si l'occasion se présente, peut-être aussi pourrai-je donner quelques leçons. Le dimanche, nous nous promènerons comme aujourd'hui. Nous serons heureux, tu verras.

En causant de cette manière, le père et sa fille revinrent au village. C'était l'heure où, vers le soir, le bétail est conduit aux fontaines. Les gens vont et viennent dans la rue, les uns portent leur lait, et ceux qui n'en ont pas à vendre, vont en acheter au dépôt général. Une pouliche noire caracolait en liberté dans la voie publique, ayant échappé au garçon qui la conduisait à l'abreuvoir. Elle risquait de faire un écart ou de se couronner les genoux. Mais la drôlesse n'en avait cure. Courir, galoper à sa fantaisie, voilà ce qu'elle voulait. Sauf la crainte de lui

voir faire une chute et tomber sur son nez, c'était amusant de l'observer, gambadant autour de la fontaine et se retournant tout à coup lestement, comme pour se donner en spectacle aux passants. Ses évolutions terminées, elle vint plonger ses naseaux dans le bassin où buvaient à longs traits les vaches, et retourna docile à l'écurie, satisfaite sans doute de s'être essourée pendant cinq minutes, à la vue de toutes les personnes qui se trouvaient là.

Après leur souper, comme les Duret se tenaient sur la galerie de bois, le père fumant son demi cigare, Aline considérant les premières étoiles qui commençaient à se montrer, M^{me} Grint vint annoncer que Jean Rabaut et sa fille étaient là, demandant s'ils pouvaient dire un bonsoir aux nouveaux arrivés.

— Sans doute, répondit Benjamin. Priez-les de monter.

M^{me} Grint apporta une lampe et introduisit les visiteurs.

— Voulez-vous, leur dit Benjamin, que nous restions ici, ou préférez-vous entrer dans la chambre ?

— Absolument comme il vous conviendra, répondit Jean Rabaut. Nous serons très bien sur la galerie ; il fait doux en ce moment, et d'ailleurs nous ne voulons que vous souhaiter la bienvenue, sans nous arrêter plus de quelques minutes.

Rabaut approchait de la soixantaine. C'était un homme bien conservé pour son âge, de taille moyenne et les cheveux blancs, d'une grande abondance. Une sérénité paisible se lisait sur ses traits et dans son regard. Sa fille avait aussi une expression agréable, quelque chose de gracieux, la voix douce. Sans être précisément jolie, elle avait un air plus réellement distingué que Fanny Calloux ; et Madeleine Rabaut était aussi simple dans sa mise, que l'autre mettait de recherche dans la sienne. Elle sut trouver tout de suite un sujet de conversation avec Aline, pendant que les deux hommes causaient du temps où ils s'étaient connus comme jeunes garçons à Sarreau.

— Vous trouverez de profonds changements dans notre village, M. Duret ; et malheureusement il n'est pas possible de dire qu'ils soient à l'avantage de notre population. Sans doute il y a, ça et là, d'honorables exceptions ; mais l'ivrognerie, l'habitude des cabarets, l'usage journalier des liqueurs fortes, toutes ces tristes choses ont fait des progrès effrayants depuis vingt ans. Alors, vous vous en souvenez, il n'y avait à Sarreau que deux familles pauvres, qu'il fallait assister pendant la mauvaise saison. Aujourd'hui, vous pourriez compter dix ménages sans ressources, parce que leurs chefs dépensent en eau-de-vie et autres boissons une grande partie du produit de leur travail. Vous verrez leurs femmes et leurs enfants arriver à votre porte, demandant du pain ou quelques centimes, pendant que les pères

boivent ou chantent au cabaret. Plusieurs familles sont ruinées, n'ayant plus ni feu ni lieu, après avoir possédé une maison et des terrains. Et puis, de notre temps de jeunes hommes, il n'y avait que trois enfants illégitimes dans le village ; actuellement, il y en a plus de douze, presque tous à la charge de la commune jusqu'à seize ans. Et cela paraît très naturel aux mères de ces pauvres petits. L'une d'elles, à qui je faisais un jour une observation sur sa récidive, me répondit qu'elle avait bien autant le droit d'avoir des enfants, que telle ou telle autre. On dirait vraiment que la conscience est morte chez beaucoup de gens, et que le libertinage n'est plus une chose grave.

— C'est effrayant, dit Benjamin ; et s'il en est de même un peu partout, où cela conduira-t-il nos populations ?

— À une catastrophe, cela ne peut manquer, reprit Jean Rabaut. Les jouissances matérielles et l'amour de l'argent priment tout. Lorsque je fais part de mes craintes à ce sujet, on me traite de prophète de malheur ou de réactionnaire. La politique aussi nous est nuisible, à nous autres campagnards. C'est un devoir, sans doute, de se rendre aux élections et de voter pour les citoyens que nous considérons comme étant les mieux qualifiés et les plus capables ; mais les choses sont conduites de telle façon, qu'il faut voter de confiance avec un parti, sans quoi tout suffrage individuel égrené est perdu. Cela fausse la valeur morale du vote personnel. Nous avons des journaux qui font beaucoup de mal en entretenant la défiance et la haine entre gens d'opinions différentes. On essaye même de semer la division entre les campagnes et les villes, comme si la loi n'était pas la même pour tous. Je vous avoue que tout cela me rend très inquiet pour l'avenir de notre pays. Si je ne croyais pas fermement que Dieu règne et qu'il peut tirer le bien du mal, je me laisserais aller parfois à une grande tristesse.

— Mais le peuple ne voit-il donc pas plus clair dans la situation ?

— Le peuple, la majorité du peuple se laisse conduire. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'on la trompe ; mais il est évident qu'elle agit, non sous l'empire d'une conviction, mais sous une pression. Au reste, je crois qu'il en est de même partout, aussi bien en Amérique et en France que chez nous.

— Vous nous avez parlé ce matin de votre fils ? demanda Duret pour changer de conversation, et assez effrayé par le sombre tableau que son hôte venait de dérouler devant lui.

— Oui, Daniel est un brave garçon, qui de bonne heure s'est senti une vocation pour le saint ministère. Il a étudié dans ce but, et je puis dire qu'il ne m'a jamais causé de chagrin. Il a vingt-six ans. Depuis son entrée dans la faculté de théologie comme étudiant, il a toujours,

par des leçons particulières, pourvu à son entretien. Il savait que je n'étais pas en position de dépenser 1500 francs pour lui chaque année. Lorsqu'il y aura un poste vacant dans notre contrée, j'espère qu'il pourra l'obtenir.

Pendant que les deux pères s'entretenaient de cette manière, les deux filles, restées dans la chambre voisine, causaient avec abandon. Il y a des natures qui, au bout de peu de moments, se comprennent et se sentent attirées l'une vers l'autre, par un lien d'amitié. Aline Duret et Madeleine Rabaut éprouvèrent cette secrète attraction, cette cordiale sympathie. La jeune Rabaut avait trois ans de plus qu'Aline, différence qui, à cet âge, paraît peu ou presque pas. Madeleine avait eu la bonne idée de réunir les enfants du village pour une école du dimanche, et n'avait personne pour la seconder.

— Consentiriez-vous à m'aider? demanda-t-elle à sa nouvelle connaissance. Votre appui me serait utile, car je me sens bien seule pour tenir tête à cinquante enfants.

— Si j'en étais capable, oui, avec plaisir.

— Capable! chère mademoiselle, vous vous en tirerez beaucoup mieux que moi. Oh! comme je suis contente, et que je vous remercie de votre bonne promesse!

Jean Rabaut appela sa fille, et tous les deux s'en retournèrent dans leur maison, assez éloignée de celle de Lisette Grint.

CHAPITRE X



L'entrepreneur Corthy ne manqua pas de se trouver au rendez-vous proposé par la lettre de Georges Calloux. Il y avait peu de constructions neuves dans la contrée cette année-là, et les réparations considérables étaient, en général, renvoyées à plus tard par les propriétaires campagnards. Les récoltes précédentes n'ayant pas été bonnes, il en résultait une gêne chez les agriculteurs. L'argent était rare. Aussi M. Corthy s'empessa-t-il de venir à Sarreau, pour voir ce que désirait Benjamin Duret. C'était un petit homme, carré de formes, la tête grosse, meublée de petits yeux au regard pensif et comme tourné en dedans. Il s'était formé en grande partie lui-même à son difficile métier, comprenant à merveille l'exécution d'un plan, mais incapable de le dessiner.

Lorsque Benjamin l'eut conduit dans sa maison et lui eut expliqué ce qu'il désirait, M. Corthy visita chaque pièce de l'appartement et en prit les mesures au moyen d'une *chevillière* que Benjamin tenait par le bout extérieur, et lui à la place indiquant le nombre de mètres. Après vérification du chiffre indiqué, Aline faisait l'inscription dans un carnet ad hoc apporté par l'entrepreneur. Ce travail prit une bonne partie de l'après-midi. Quand ce fut fini, les dimensions de la galerie déterminées, M. Corthy mit le carnet dans sa poche, et dit qu'il enverrait ou apporterait sans retard le devis des réparations. Benjamin lui ayant demandé s'il pouvait, à première vue, fixer un chiffre approximatif de la dépense, il répondit sans hésiter :

— Environ deux mille cinq cents francs. Aussitôt que le devis serait accepté, il se mettrait à l'œuvre et demandait deux mois pour l'achèvement complet de tous les travaux.

Il revint le lendemain au soir, apportant un devis détaillé, chambre par chambre, dont la somme totale se montait à 2625 francs. Benjamin accepta ce prix, et mit sa signature à côté de celle de l'en-

trepreneur, au bas de la dernière page. M. Corthy, qui faisait les choses avec ordre, demanda quand et comment M. Duret voulait payer.

— Comme il vous conviendra, répondit ce dernier.

— Eh bien : 1000 francs dans un mois, le solde quand les travaux seront reconnus et livrés : cela vous convient-il ?

— Parfaitement ; nous sommes d'accord.

L'affaire fut ainsi traitée, à la satisfaction des deux intéressés.

Lorsque ceux-ci et Aline furent devant la maison, et comme ils regardaient encore la place où seraient posées les colonnes de la galerie, César Boron vint à passer. M. Corthy le salua et lui demanda des nouvelles de sa santé. Il le connaissait.

— Je me porte assez bien, répondit le voisin de Benjamin ; seulement je ne comprends pas que M. Duret veuille réparer une maison qui peut très bien être habitée telle qu'elle est. C'est de l'argent pétrifié d'une manière inutile. Mais cela le regarde. S'il se trompe, c'est son affaire. Je lui offre d'acheter le bâtiment et le terrain ; il ne s'en soucie pas : tant pis pour lui. Je crois qu'il s'en repentira. — Voyons, Benjamin, décide-toi : veux-tu 500 francs de plus ? Je te les donne aujourd'hui même, comme promesse de vente.

— Je vous remercie, monsieur Boron : vous savez que je tiens à conserver la maison de mon père et à la mettre en bon état. Vous m'offririez beaucoup plus, que je refuserais de vendre.

— Eh bien, garde ta baraque. Je m'en passerai parfaitement.

— Savez-vous, monsieur Boron, ce que vous devriez faire ? lui dit M. Corthy.

— Quoi ?

Ce *quoi* ressemblait à s'y méprendre au cri que la corbine noire pousse en hiver, quand elle rôde dans le voisinage des habitations pour y chercher sa nourriture.

— Vous devriez, reprit M. Corthy, me charger de construire une jolie maison dans votre verger. Il y a là une place excellente pour bâtir à peu de frais. Pendant que j'aurai des ouvriers chez M. Duret, je pourrais en mettre une escouade aussi chez vous. Cela faciliterait certains travaux. Voulez-vous que je vous fasse une proposition, monsieur Boron ? Pour 12 000 francs, je construis une bonne maison, pas grande, mais solide. Elle aura deux appartements de quatre pièces chacun, et une cave voûtée. Votre fils ne tardera sans doute pas à se marier. Il lui faudra un bon logement neuf. Oui, pour 42 000 francs...

Autant vaudrait dire pour 12 000 diables, interrompit le vieux paysan. Vous pensez que je vais jeter au loin ou enterrer mon argent de cette manière ? détrompez-vous. Je ne suis pas si fou que ça.

Douze mille francs produisent 540 francs au 4 ½. Qu'est-ce qu'un bâtiment rapporterait ? un gros impôt à payer et des frais d'entretien. Si Benjamin Duret a quelques mille francs à dépenser dans sa maison, moi, je ne les ai pas pour en élever une, dont je n'ai nul besoin. Mon fils s'arrangera comme il lui conviendra. Nous avons d'ailleurs sa chambre et une cuisine, qu'on peut reblanchir, s'il se marie. Nous autres paysans, nous ne donnons pas dans le luxe des bâtiments où tant de familles se ruinent, si elles ne sont pas déjà ruinées. Le pays est à la merci des Philistins de la démocratie, et les trois quarts des gens ne pensent qu'à bien vivre, sans s'inquiéter du lendemain.

— Vous voyez trop en noir, monsieur Boron, dit l'entrepreneur. Il s'est fait et il se fait encore de belles choses dans notre pays.

— Oui, de belles choses ! Où sont-elles ces belles choses ? Dans les cabarets qui se multiplient, dans les maisons où l'on enferme les aliénés, dans les prisons qui regorgent de criminels, quelques-uns anciens fonctionnaires ; ces belles choses sont-elles dans les dettes publiques et particulières qui vont en augmentant, dans les impôts qui deviennent insupportables ?

— On ne peut pas discuter avec vous, monsieur Boron, reprit tranquillement l'entrepreneur. Vous avez conservé les idées de l'ancien temps ; c'est assez naturel. Mais il faut penser que la génération actuelle a d'autres besoins, qui doivent être satisfaits. Voyez les routes, même de village à village, ne sont-elles pas meilleures, mieux entretenues qu'autrefois ? Et les chemins de fer, et le télégraphe électrique, et les bateaux à vapeur ? N'est-ce donc rien que ces créations de la science moderne ? Et voici qu'on parle maintenant d'un appareil très simple, appelé *téléphone*, avec lequel on peut s'entretenir d'un lieu à l'autre, même à de grandes distances, et cela sans la moindre difficulté⁵. Notre époque est évidemment une époque de merveilleuses inventions.

— Alors, monsieur Corthy, si tout cela est si beau, si admirable, si excellent, pourquoi les gens deviennent-ils toujours plus mauvais et plus pauvres ? Tenez, voilà le char de l'huissier exploitant qui passe : il n'y a pas de semaine que ce fonctionnaire ne vienne signifier ou opérer quelque saisie dans le village. Autrefois c'était la chose du monde la plus rare ; maintenant, on n'y fait presque plus attention, tant elle revient souvent. — Votre serviteur, monsieur ; je n'ai pas le temps de rester là sans rien faire.

— Bonjour, monsieur Boron. Je serai toujours disposé à bâtir une jolie maison pour votre fils, quand vous le voudrez.

5 - Ceci se disait en 1882.

— Oui, oui, c'est bon. *Va-t'en voir s'ils viennent!*

Aline était déjà retournée chez elle depuis un moment. Son père et M. Corthy revinrent ensemble, causant de la manière de voir du vieux paysan.

— Ce brave César Boron est facilement irritable, disait l'entrepreneur; il est resté dans les idées d'avant 1845. Rien de ce qui s'est fait dès lors dans notre pays ne l'a satisfait. C'est un esprit chagrin, mal tourné, dès qu'il s'agit d'argent à dépenser, ou de politique. Son fils est un brave garçon. Il m'a dit plus d'une fois qu'il aimerait pouvoir se sortir de leur vieille cassine humide; mais don César ne veut pas entendre parler. Le jeune homme sera forcé d'attendre d'être le maître, pour changer la situation. Le père a beaucoup d'argent placé dans le pays, à ce que dit Georges Calloux. Au reste, vous devez le connaître depuis longtemps.

— J'ai été, en effet, domestique chez son père, avant mon départ pour le Havre; mais il y a de cela plus de trente ans, et je ne suis point au courant de ce qui existe aujourd'hui dans notre village. A bien des égards, j'y reviens comme un étranger. Mais ne pensez-vous pas, monsieur, qu'il y a pourtant du vrai dans la manière de juger de mon voisin? Pour le luxe des vêtements, par exemple, j'ai été frappé, hier, de voir comme il a augmenté.

— C'est possible. Oui, le luxe a fait des progrès chez nous; mais, dans un certain sens, c'est peut-être un bien. Cela fait aller le commerce, qui a besoin de vendre.

— On dit aussi que les mœurs sont moins pures qu'autrefois?

— Encore possible. Ça va avec notre temps. Il faut être de son époque, sans quoi l'on demeure retardataire. L'immoralité, du reste, a toujours existé dans le monde, et chez les riches, dans les familles des nobles, bien plus encore que chez les paysans. Avant la révolution de 89, beaucoup de nobles étaient des sacripants; de grandes dames aussi, en fait de mœurs, ne valaient pas grand'chose. Je ne pense pas qu'il y ait, au fond, plus de mal aujourd'hui chez nous qu'autrefois. Et s'il y a du mal, il y a aussi beaucoup de bien. Voyez, par exemple, les asiles pour l'enfance, les infirmeries pour les malades, notre magnifique hôpital cantonal, l'hospice des aliénés, au Bois de Cery, et tant d'autres institutions charitables. Il y a certainement progrès à cet égard. Si chacun faisait comme votre voisin Boron, l'argent s'accumulerait dans les coffres, sans profit pour personne, car les riches comme lui ne jouissent de rien.

Qui voyait le plus juste, du vieux César Boron, ou de l'entrepreneur Corthy? Évidemment, c'était ce dernier: mais tous les deux s'en tenaient à l'extérieur, plutôt que de regarder au fond réel de la situa-

tion. Ils ne considéraient l'homme et la société qu'à la surface, sans s'inquiéter beaucoup de l'être moral, sans considérer sérieusement l'âme et ses manifestations, sans s'occuper de ses véritables besoins. Pour eux, la vie présente primait tout. Et pourtant la Sagesse éternelle a dit : « Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là le tout de l'homme. »

Benjamin Duret engagea M. Corthy à venir se restaurer chez M^{me} Grint. Bien qu'il ne fût pas chez lui, il pouvait lui offrir quelque chose à manger dans sa pension. L'entrepreneur remercia, disant qu'il avait promis à Georges Calloux d'aller boire une tasse de café avec sa famille. Il avait laissé chez lui son chai et son cheval.

— J'enverrai dès demain, dit-il des ouvriers qui s'occuperont des plafonds, et deux charpentiers pour enlever les vieux planchers. J'ai la mesure des fenêtres. Deux maçons travailleront à l'ouverture de la porte pour la galerie. Je reviendrai moi-même avec les matériaux, pour les mettre en ouvrage. Ainsi, au revoir, monsieur Duret.

Chez Georges Calloux, M. Corthy ne s'arrêta guère. Il prit un morceau de gâteau préparé par Fanny, à qui il fit compliment sur sa belle santé, puis, pendant que Georges l'aidait à atteler son cheval, il lui demanda tout à coup à voix basse :

— Vous pensez bien que M. Duret sera en mesure de payer aux époques fixées dans notre convention ?

— Je n'en doute nullement. C'est un homme très rangé, qui a de l'ordre. Il n'a pas été employé trente ans dans la même maison, sans avoir fait une petite pelote, dont il peut disposer. Il ne m'a pas parlé de ses affaires ; mais je les crois en bon état, sans que je sois du tout au courant de ce qu'il possède. S'il avait épargné 40 000 francs, cela ne m'étonnerait pas.

— Ma foi, tant mieux. Sa fille est charmante ; elle a un air simple et distingué en même temps. En outre, elle écrit fort bien et fait les calculs en mètres avec une grande facilité. C'est une jolie personne : un bon parti pour quelque brave garçon. — Je vous remercie de m'avoir mis en rapport d'affaires avec M. Duret. Lui aussi me plaît. Que faisait-il dans la maison de banque dont vous parlez ?

— Il a d'abord été garçon de peine, puis employé à la recette, et ensuite caissier pendant vingt ans.

— Et pourquoi a-t-il renoncé à sa place ? Il est d'un bon âge encore.

— Parce que la maison a cessé d'exister. L'un des deux chefs, qui était son parrain, est mort ; et l'autre, un Anglais, est retourné dans son pays. Benjamin Duret a perdu sa femme il y a un an. Après la liquidation des affaires de la maison Keuline, il s'est décidé à revenir s'établir en Suisse avec sa fille unique. Vous en

savez maintenant autant que moi.

— Oh! bien, mon cher, soyez sûr qu'il a de l'argent gagné, et probablement beaucoup plus qu'on ne suppose. Sa maison deviendra très jolie, quand elle sera restaurée, dedans et dehors. Cela décidera peut-être son voisin Boron à en faire construire une pour son fils. — Là, voilà qui est attelé en règle. Pourtant, ce reculement est un peu trop court; il faut le rallonger d'un trou. Merci de votre complaisance. Adieu.

SECONDE PARTIE

UN HEUREUX CHEZ-SOI

CHAPITRE XI



Quinze jours plus tard, soit au commencement de juin, bien du travail avait été déjà fait dans la maison de Benjamin Duret. Les plafonds étaient dégrossis, les murs plâtrés, l'ouverture d'une porte pour la galerie terminée. Dans le chantier de M. Corthy, des ouvriers travaillaient aux plan-

chers, aux fenêtres, aux boiseries nécessaires. Si cette activité se soutenait, tout serait fini pour l'époque fixée. Dans la saison des grands jours et par une forte chaleur, les plâtres sèchent rapidement.

Comme la bise soufflait lorsque les ouvriers enlevaient les vieux planchers vermoulus, cela faisait une poussière qui, sortant par les fenêtres ouvertes, était chassée du côté de la maison de César Boron, et saupoudrait son verger d'une couche grise que la pluie laverait sans doute, mais qui, en attendant, exaspérait le vieux paysan.

— Cet homme est fou, disait-il dans quelque accès de mauvaise humeur. Il mettra sa maison à bas, s'il continue de ce train-là. Et il se ruinera. Parbleu, il valait bien la peine d'aller gagner quelques écus en France, pour venir les réduire ici en poussière. Benjamin n'est qu'un orgueilleux. Et puis, cette chaux qu'il envoie sur mon herbe donnera peut-être le *mal du livre*⁶ à mes vaches. Croit-il que je veuille supporter cela plus longtemps ? Voilà des planchers qui pouvaient durer encore cinquante ans, parfaitement bien. Il vous les flanque à la rue sans le moindre regret. Et ces carrons, qu'il jette en tas là-dehors, sont probablement meilleurs que des neufs. Je n'aurais jamais cru que Duret fût aussi extravagant.

En tenant de tels propos, César Boron cédait à un de ses emportements de parole ; mais, au fond, il ne croyait pas un mot de ce qu'il avait l'air de supposer. Au contraire, il commençait à se persuader que son voisin avait de l'argent gagné.

— Ça se peut, répondit la mère Boron à qui s'adressait le discours,

6 - Indigestion.

mais si Benjamin a le moyen de faire cette dépense, et que ça lui plaise, je ne vois pas pourquoi nous le trouverions mauvais.

— Le moyen ! oui, le beau moyen, répartit César. Je gagerais qu'il n'a pas rapporté plus de huit à dix mille francs, dont il va mettre la moitié à restaurer une maison qui ne se vendrait pas deux sous de plus, quand il y aura fait tous ces changements. Je pense qu'il fera aussi venir des meubles de Paris pour son salon. ment l'idée qu'un mariage pût avoir lieu entre son fils et Aline Duret ? Nul ne le sait ; mais il est certain qu'il n'avait pas dit cela pour rien. Le fait est que, plusieurs fois déjà, il avait surpris Élie causant avec la jeune fille, ou lui jetant un regard furtif en passant. Il est possible, après tout, que don César se fût dit que, le bien de Benjamin valant une dizaine de mille francs, s'il y avait en plus une somme à peu près égale en valeurs mobilières, cela constituerait une part très supérieure à celle que Fanny Calloux pouvait avoir à la mort de ses parents. Puis, avec la maison Duret si rapprochée de la sienne, le père d'Élie était débarrassé à tout jamais des obsessions relatives à une bâtisse neuve, et même à d'urgentes réparations. Au contraire, si le jeune homme épousait la fille aînée de Georges Calloux, il faudrait nécessairement, ou bâtir, ou mettre un appartement en bon état dans la vieille habitation. Dans ces sortes d'alternatives, le désir du paysan va toujours en premier lieu, on peut en être sûr, à ce qui coûte le moins, produit le plus et cause peu d'embarras. La question du cœur ne vient qu'en seconde ligne.

— Ça se peut encore, reprit la mère. C'est clair qu'il aurait mieux fait de nous vendre son bâtiment et son terrain, que de dépenser par là autant d'argent. Mais, après tout, il est le maître de garder ce qui lui vient de son père. Ce qui ne se peut pas, César, c'est qu'Élie amène une femme chez nous, sans qu'on ne fasse de grosses réparations. L'idée de M. Corthy n'est peut-être pas si mauvaise, car notre garçon ne peut pas s'établir ici, dans l'état actuel du logement d'en haut. C'est impossible.

— Eh bien, qu'il s'établisse où il voudra. Ce n'est pas moi qui engloutirai 12 000 francs dans une maison neuve, ni qui consentirais à bouleverser de fond en comble celle que nous habitons. Parbleu ! Élie n'a qu'à épouser la demoiselle à Duret. Je l'aimerais bien autant pour belle-fille que la grande *pélandrine* à Georges Calloux. Au moins la Française est plus simple et n'a pas les airs hautains de l'autre.

— C'est ça ! oui, va mettre en avant cette idée ! Ce serait quelque chose de beau. Élie ne regarde déjà que trop cette demoiselle Aline. Nous avons besoin d'une belle-fille qui sache travailler à la campagne, et non d'une citadine qui n'a jamais donné un coup de

râteau. Je veux bien qu'elle soit gentille et gracieuse ; mais ça ne se peut pas qu'Élie l'épouse.

Le père César disait-il cela seulement pour voir ce qu'en penserait sa femme, ou bien avait-il sérieusement l'idée qu'un mariage pat avoir lieu entre son fils et Aline Duret ? Nul ne le sait j mais il est certain qu'il n' avait pas dit cela pour rien. Le fait est que, plusieurs fois déjà, il avait surpris Élie causant avec la. Jeune fille, ou lui jetant un regard furtif en passant. Il est possible, après tout, que don César se fût dit que, le bien de Benjamin valant une dizaine de mille francs, s'il y avait en plus une somme à peu près égale en valeurs mobilières, cela constituerait une part très supérieure à celle que Fanny Calloux pouvait avoir à la mort de ses parents. Puis, avec la maison Duret si rapprochée de la sienne, le père d' Élie était débarrassé à tout jamais des obsessions relatives à une bâtisse neuve, et même à d' urgentes réparations. Au contraire, si le jeune homme épousait la fille aînée de Georges Calloux, il faudrait nécessairement, ou bâtir, ou mettre un appartement en bon état dans la vieille habitation, Dans ces sortes d'alternatives, le désir du paysan va toujours en premier lieu, on peut en être sûr, à ce qui coûte le moins, produit le plus et cause peu d'embarras. La question du coeur ne vient qu'en seconde ligne.

Les malles expédiées du Havre étaient arrivées au nombre de cinq, et deux caisses carrées. Le tout, amené par John Calloux, avait été mis chez M^{me} Grint, dans une espèce d'entrepôt existant au rez-de-chaussée. Ces divers colis étaient pesants. En les déchargeant, même en les considérant en chemin, John se disait qu'ils devaient contenir des objets de valeur, tout ce qui constitue un bon assortiment de linge personnel, de table et de literie. En Normandie, on fait d'excellentes toiles de chanvre et de lin. Et puis, les deux caisses étaient probablement garnies de porcelaine, de poterie anglaise, toutes choses que le paysan vaudois ne s'accorde pas encore, malgré ses besoins actuels de confort et même de luxe. Le fils du grand Georges s'était dit cela, à quoi il ajoutait mentalement qu'Aline damait le pion à toutes les filles de Sarreau, pour l'instruction, la gentillesse du caractère et, jusqu'à un certain point, pour la figure. Rosine Castagnard, seule, pouvait lutter avec elle sur ce dernier point. Le petit grain brun au bas de la joue droite d'Aline ravissait le grand garçon. Il ne pouvait s'empêcher de le regarder, et il voyait en même temps les traits fins, les yeux veloutés de la jeune fille. Sans en rien dire, il trouvait qu'Aline Duret était un parti vraiment distingué, à part de tous ceux auxquels il pouvait penser au village. Caractère faible, un peu léger quoique très honnête, il regrettait presque, depuis quelques jours, d'avoir ostensiblement fait la cour à Rosine Castagnard, qui certes le valait

bien et avait pris la chose au sérieux.

Tout à la surveillance des travaux qu'on exécutait dans sa maison, Benjamin Duret ne supposait rien de ce qui commençait à prendre racine dans les idées de ses voisins Boron et de John Calloux. Ce dernier ayant essayé de se familiariser un peu trop avec Aline dans ses discours, la jeune fille lui fit comprendre à l'instant qu'il s'adressait mal et perdait son temps à lui faire des compliments auxquels son genre d'éducation et son caractère n'étaient point sensibles. Le fils du grand Georges n'avait pas recommencé.

« Elle est encore en deuil de sa mère, se dit-il ; c'est assez naturel qu'elle reste sérieuse ; mais il faut ajouter qu'elle est diablement jolie. C'est bien dommage qu'elle ait été élevée en demoiselle de ville. »

Benjamin avait récolté deux ou trois chars de foin dans ses prés ; ils étaient rentrés dans sa grange, où les ouvriers de M. Corthy n'avaient rien à faire. A cette occasion, Aline avait bel et bien pris le râteau, et son père la fourche pour tendre le foin au maître de l'attelage qui l'arrangeait sur le char. Pour un rien, l'ancien caissier aurait fait son andain avec la faux, comme au temps où il était jeune domestique chez les Boron.

Dans la partie du terrain qui n'était pas en potager vers la maison, Georges Calloux avait fait planter, dès le mois d'avril, des pommes de terre pour les besoins du futur ménage ; et comme elles étaient maintenant levées, Benjamin leur donnait la culture nécessaire. Aline, de son côté, semait des graines de fleurs dans les plates-bandes, et nettoyait avec ses jolis doigts, armés de vieux gants, les jeunes carreaux de laitues, d'épinards et d'autres légumes. Ce travail lui plaisait. Elle jouissait énormément de cette vie en plein air, libre de soins venant à heure fixe et dans une belle nature comme celle qui l'entourait. Les jours de pluie, elle travaillait dans sa chambre, ou sur la galerie de M^{me} Grint ; son père lisait, écrivait une courte lettre d'affaire ou causait avec sa fille. Aline écrivait aussi à quelques amies du Havre et leur racontait sa vie actuelle. Et ainsi les jours s'écoulaient rapides.

En même temps, les travaux avançaient dans la maison. La véranda était construite. Bien réussie, elle avait déjà reçu deux couches de peinture d'un gris clair et donnait un air gai, quelque chose d'éveillé au bâtiment. La barrière était en bois découpé, sans trop de fioritures. Fanny Calloux, qui venait de temps en temps avec Aline, pour voir où en étaient les réparations, trouvait tout cela charmant, délicieux. La vieille maison du père d'Élie lui faisait horreur, par comparaison avec ce que serait celle de Benjamin Duret. Elle n'eût pas consenti à venir l'habiter, et elle ne se gênait pas de le laisser voir, lorsque le jeune Boron faisait une visite chez les Calloux.

Un dimanche de juillet, comme Élie était venu, en se promenant, causer un moment avec John, et par la même occasion avec Fanny, celle-ci essaya de le taquiner au sujet de sa future voisine.

— Tu ne nous as jamais dit, fit-elle lorsqu'ils se trouvèrent seuls avec Méry sur le banc placé devant la maison, ce que tu penses d'Aline Duret. Mon frère la trouve charmante, de toutes façons. Toi, qu'en penses-tu ?

— Je suis absolument de l'avis de John. Cette demoiselle me plaît beaucoup, par sa gracieuse simplicité et par tout ce qu'elle fait.

— La trouves-tu réellement jolie ?

— Oui, certainement.

— Elle s'est liée avec Madeleine Rabaut et l'aide pour l'école du dimanche. On dit qu'Aline Duret s'en tire très bien.

— Ça ne m'étonne pas du tout.

— Qu'est-ce que ton père pense des réparations que celui d'Aline fait dans sa maison ?

— Au premier moment, il disait que c'était une bien grosse dépense ; maintenant, il n'en parle plus. Lui aussi trouve M^{lle} Duret bien gentille.

— Il a parfaitement raison. Ce sera un bon parti pour quelque monsieur de la ville. Elle aura un salon ; au moins je suppose que la chambre d'*en bas*, où l'on a mis un parquet en bois dur, sera leur salon. — Pour moi, je voudrais bien en avoir un, si jamais je me marie. Une grande chambre bien meublée, sans lit, c'est quelque chose qui me plairait beaucoup.

Élie comprit l'allusion. Bien que très timide, surtout dans ses rapports avec son père, il se dit que Fanny posait là une condition qu'il lui serait impossible de remplir, s'il s'aventurait un jour à la demander en mariage. Il lui répondit simplement :

— Il te sera sans doute facile d'avoir un salon, si ton mari possède une maison bonne et commode. Pour moi, je ne pourrai pas songer à m'établir, tant que je n'aurai pas un appartement convenable à offrir à ma femme.

— C'est bien ce qu'on pense en général, reprit Fanny.

— Eh bien, moi, dit Méry, ça ne me ferait rien de n'avoir qu'une chambre. Je m'en contenterais parfaitement.

— Toi, reprit Fanny, on sait bien que tu te contentes de tout. Pas moi, fit-elle en regardant Élie.

Celui-ci se leva.

— Eh bien, au revoir ! dit-il en s'en allant.

— Adieu, dit Fanny.

— Adieu, Élie, dit aussi Méry.

À dater de cette conversation, Élie ne retourna pas, de quelque

temps, chez les Calloux. Sans doute, il avait fait un peu la cour à Fanny, mais ses visites ne pouvaient, en aucune façon, lui ôter sa liberté d'action, ni gêner celle de la grande fille. Garçon riche, assez fier au fond, il avait pris pour un refus d'aller plus avant les propos indirects qu'il venait d'entendre.

Dans cette même semaine, il vit un matin Aline occupée au jardin ; et comme il n'y avait pas encore de barrière qui empêchât d'y entrer du côté du verger où il était, Élie vint vers elle, ayant à l'épaule une pelle à rigoler, comme s'il n'avait pensé qu'à changer de place l'eau qui s'infiltrait dans le gazon.

— Bonjour, mademoiselle Aline, lui dit-il quand il fut à quelques pas d'elle. Vous travaillez de bonne heure au jardin ?

— Bonjour, monsieur Élie : oui, je nettoie un carreau, dans lequel du mouron cherche à s'introduire. C'est une plante très envahissante.

— Ça ne vous fatigue pas d'être ainsi baissée ?

— Non, pas du tout. Mais je ne suis pas occupée à cela pour plus de quelques minutes.

— Vous allez bientôt devenir notre voisine tout de bon ?

— Dans un mois, je pense, si les réparations sont alors terminées.

— Je me réjouis que vous demeuriez ici.

— C'est bien aimable de votre part. Comment se porte madame votre mère ?

— Comme d'habitude. Elle se plaint de rhumatismes, causés par l'humidité de notre maison. La vôtre sera bien sèche et commode. Est-ce vrai que vous aurez un salon *en bas* ?

— Non ; la pièce à gauche du corridor servira de salle à manger.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Vous y avez fait mettre un plancher en bois dur ?

— Oui, des lames de chêne.

— Ah ! je voudrais bien avoir une maison comme la vôtre, mademoiselle Aline.

— Il faut en bâtir une, ainsi que le conseillait M. Corthy.

— Bâtir, oui ; vous dites bien. Pour cela il faudrait changer les idées de mon père. Moi, je suis sans autorité chez nous.

— De cette manière vous n'êtes pas responsable. Voilà, j'ai fini ; mon carreau est nettoyé. Adieu, monsieur Boron.

— Bonjour mademoiselle Aline. Mes respects à M. votre père.

— Merci ; saluez aussi vos parents.

Et demoiselle Aline, rajustant son chapeau de jardin, reprenait vivement le chemin de la pension, mais non sans avoir jeté un coup d'œil dans la maison, qui avait maintenant des châssis de fenêtres neufs, vitrés, se fermant avec de solides espagnolettes.

Élie s'en retournait du côté de leur sombre demeure, sa pelle sur l'épaule, et le cœur touché par la simplicité gracieuse de sa future voisine.

CHAPITRE XII



La mère de Benjamin Duret était originaire des environs de Moudon : une Gruffin. Son frère, encore vivant, était fermier d'un domaine situé dans la vallée de la Broyé. Benjamin ne l'avait vu que deux fois : la première dans son enfance, et la dernière lorsqu'il vint en Suisse à l'époque de son mariage. Mais il le savait toujours à la tête de la ferme qu'il dirigeait depuis cinquante ans. Avant de s'installer tout de bon dans sa maison, Benjamin voulut faire une visite à la famille de cet oncle et lui présenter sa fille. Il partit donc un matin pour Moudon avec Aline, fort contente aussi d'aller faire connaissance avec des parents qu'elle n'avait jamais vus.

Ne voulant pas arriver dans un moment défavorable chez les Gruffin, Benjamin avait écrit pour demander s'il pouvait se mettre en route le 20 juillet qui était un samedi, et passer avec eux le dimanche. L'oncle avait répondu :

« Mon neveu,

» Nous t'attendons pour le jour que tu dis, à l'heure du chemin de fer, avec le petit char qui mène le lait. Serons bien contents de renouer la connaissance. Je te croyais toujours au fin fond du Havre port de mer. En attendant, nous te saluons.

» Ton oncle, SIMÉON GRUFFIN. »

La voie ferrée, de Lausanne à Moudon, fut une suite d'agréables surprises pour Benjamin et sa fille. On descend rapidement de Palézieux aux petites stations intermédiaires, dans une nature agreste, fraîche, mais toujours un peu sévère en comparaison de la plaine qui touche au Léman, et des pentes de Lavaux. A dix ans, Benjamin avait fait un séjour de quelques semaines à la ferme de son oncle, et il se souvenait encore très bien de sa situation. La vieille cité lui parut peu

changée, malgré les améliorations survenues depuis quarante ans. A moitié démolie et toute tronquée, la tour carrée est encore debout, dominant et même menaçant les maisons dans son voisinage. La Broyé, claire par le beau temps, boueuse et brune après la pluie, coule dans son même lit, où elle fait peu de bruit.

Le gendre de Siméon Gruffin était à ta gare, prêt à emmener à la ferme son cousin et Aline sur un char bas de roues, dont les ridelles contenaient un banc suspendu, où trois personnes pouvaient être assises, un peu serrées, il est vrai ; mais comme l'habitation de l'oncle n'était pas très éloignée de la ville, et que le cheval trotait bien, Aline ne se plaignit pas du genre primitif de ce véhicule. Derrière le banc, deux grandes bollies en fer-blanc étaient attachées, après avoir transporté leur contenu à la laiterie.

Le domaine cultivé par Gruffin était situé sur une pente assez élevée, finissant au bas à la belle route qui longe la vallée. Aline admirait la puissance de végétation dans cette contrée, où la terre est noire, sans pierres apparentes, ni petites ni grosses. Les arbres fruitiers y sont plus élevés qu'à Sarreau et en général qu'au pied du Jura ; leur envergure est plus vaste, les rameaux plus allongés. Dans la ferme de Siméon Gruffin, il y avait des noyers superbes, de gigantesques cerisiers, des poiriers et des pommiers en abondance. Sur le couronnement de la colline étaient des champs largement espacés, où le froment et l'avoine bruissaient au souffle d'une brise légère qui les faisait osciller, froter leurs épis les uns contre les autres, sans courber les fortes tiges qui les portaient. Ces champs superbes commençaient à prendre la teinte claire qui précède la maturité du grain. Plus haut que cette croupe couverte des dons de Cérés, s'élevait une forêt, formant la limite du domaine et le mettant à l'abri des vents du nord. Peuplé de sapins magnifiques, ce bois faisait aussi partie de la même propriété.

Les bâtiments étaient vieux ; la maison des maîtres fermée. Comme ceux-ci n'y faisaient que de rares apparitions, ils n'avaient pas eu l'idée de les reconstruire à neuf, ni même de les restaurer. L'habitation de Siméon Gruffin ressemblait à celle de César Boron ; elle datait sans doute de la même époque reculée.

Siméon avait plusieurs domestiques, dont un vacher. En outre, la famille se composait du vieux père, veuf ; du gendre Mettecal et de sa femme, plus leurs six enfants, trois garçons et trois filles. Les cadets allaient encore à l'école. C'était une famille patriarcale, dans le bon sens. Siméon en était le chef incontesté et aimé. Tous avaient gardé une simplicité de bon aloi, cultivant en paix le domaine et ne se mêlant point aux agitations de la politique. Les hommes étaient

encore vêtus, en été, de *grisette* provenant de leur chanvre et tramée de coton bleu. En hiver, ils portaient la milaine fournie par leurs moutons. Les deux hommes n'avaient rien changé à la forme de leurs vêtements. C'était encore : la veste à deux pans, que nul campagnard ne porte plus dans la partie occidentale du canton de Vaud. Les garçons avaient adopté le veston moderne, croisé devant et boutonné. Et si les filles avaient des chapeaux achetés à la foire de Moudon ou dans les magasins de la ville, on peut être sûr qu'ils n'étaient pas ornés de plumes rouges, comme celui de Fanny Calloux.

Pour bien recevoir le cousin et la jeune cousine, on avait cuit un énorme jambon datant de dix-huit mois. Il y en avait encore une douzaine, en compagnie d'une armée de saucissons et de cinq grands lards, tout cela suspendu dans une cave sèche, où le salé de porc se conservait sans jamais rancir.

Les jeunes filles avaient fait des gâteaux fort bien réussis, et des *gaufres breillantes* qu'on trempait dans le café.

Siméon Gruffin était un octogénaire de belle apparence encore, les traits du visage peu ridés, les yeux autrefois très bleus, la tête couverte de cheveux blancs qui se relevaient sur le collet de sa veste.

Tous embrassèrent cordialement les parents qui venaient de si loin pour les visiter. Aline dut sentir sur ses joues la barbe piquante des hommes, et les jeunes moustaches des deux grands garçons de dix-huit et vingt ans. Jamais encore le grain de beauté n'avait eu pareille aventure.'

— Mais, mon brave neveu *Bainjamain*, lui dit l'oncle dans son accent de la contrée, tu n'as plus rien sur la tête. Comment as-tu fait pour perdre ainsi tous tes cheveux ?

— Ils sont tombés tout seuls, mon oncle.

— C'est peut-être l'effet de l'air de la mer ?

— Peut-être ; mais il est plus probable que cela est venu d'une disposition naturelle, ou mieux encore à l'air du bureau, où j'ai passé vingt années, ayant la tête presque toujours découverte.

— Vingt ans ! tu as dû trouver le temps long. Et avant d'être à ce bureau, que faisais-tu ?

— J'étais ce qu'on nomme garçon de recettes ; c'est-à-dire que j'allais porter de l'argent ou en recevoir en ville, pour le compte de la maison.

— Il ne t'est jamais rien arrivé de fâcheux : pas attaqué, pas volé ?

— Non, jamais.

— C'est ce qui s'appelle avoir du bonheur. On dit qu'il y a tant de malfaiteurs dans les grandes villes.

— Je ne faisais mes affaires que de jour.

— Je pense bien. On ne va pas même de nuit par ici, quand on a de l'argent dans ses poches. — À propos, il ne vous faut pas repartir demain. Attendez à lundi; vous verrez la foire à Moudon; ça fera plaisir à la jeune cousine. Demain, les enfants iront se promener avec elle aux environs: il y a de jolis endroits du côté de par derrière la ville.

— Merci; nous resterons volontiers, si nous ne vous causons aucun dérangement.

— Eh! mon pauvre enfant, vous pourriez rester un mois avec nous, si cela vous faisait plaisir. On vous couchera dans la maison de notre monsieur, où il y a assez de chambres. *El* est venu hier, mais ne s'est presque pas arrêté. — Et alors, reprenons voir à nous deux ce qu'on disait il y a un moment: ça m'intéresse, à cause de toi. Quand ta mère, ma sœur, est morte, étais-tu déjà marié?

— Non, pas encore.

— C'est vrai; tu es venu plus tard au pays avec ta femme; je m'en souviens maintenant. — Alors, tu es veuf depuis une année?

— Oui, un peu plus.

— Ma nièce a-t-elle souffert bien longtemps?

— Elle a gardé le lit pendant trois semaines

— Quel âge avait-elle?

— Quarante-huit ans.

— Je comprends: l'âge *crétique*. Ma femme, ta tante, est morte aussi à cinquante ans. — Et alors, quand tu es devenu caissier, a-t-on augmenté ton gage?

— Oui; au lieu de 2000 francs que j'avais, mon traitement a été porté à 4000.

— À ce compte-là, tu as pu faire de bonnes économies: au moins, la moitié chaque année?

— Oui, à peu près.

— Tant mieux; tant mieux!

— J'ai reçu aussi une gratification et un legs à la mort de M. Keuline, lorsque la liquidation de la maison a été terminée.

— Combien? si ça ne te fait rien de me le dire? Je n'en parlerai pas.

— Vingt mille francs.

— Boustre! ça vaut la peine. Ma foi, tant mieux. Il fait bon avoir un parrain comme celui-là par le monde.

— Sans doute. M. Keuline a toujours été très bon pour moi. Mais tous les employés ont reçu aussi quelque chose. C'est la maison qui avait réglé cela d'avance. Moi, j'étais le plus ancien employé.

— Ces gens *étiont* riches.

— Oui, plusieurs fois millionnaires.

— Combien gagnaient-ils par an?

— Tantôt plus, tantôt moins. Une année, les bénéfiques nets de la maison s'élevèrent à 300 000 francs.

— C'est épouvantable!

— Oui, bien effrayant; mais les pertes aussi peuvent être considérables.

— Alors, tout cet argent te passait par les mains?

— Oh! non. Mais nous avons parfois de très grosses valeurs à encaisser, et de non moins importantes à payer. Il y a dix ans, par exemple, la maison Keuline, Marsh et C^e devait 1 800 000 francs à Bordeaux. Nos messieurs ne se souciant pas d'expédier cette somme par les voies ordinaires, ils me demandèrent si je consentirais à la porter moi-même à Bordeaux. Je ne pouvais refuser ce service, tout de confiance de leur part. On mit les dix-huit cent mille francs en billets de banque dans un sac ordinaire de voyage, que je portais à la main, comme s'il avait contenu mon linge de nuit et quelques mouchoirs de poche. Dans les gares où je m'arrêtais pour prendre un repas, je tenais le sac entre mes jambes, et je remplis ma mission sans le moindre accroc. Mais je fus terriblement soulagé, lorsque j'eus échangé mes billets contre une quittance générale⁷.

— Ça se comprend. Je n'aurais pas voulu être à ta place en voyage.

— Alors, dis-moi: après tout ça, tu dois être dans une bonne position?

— J'ai de quoi vivre, grâce à Dieu.

— Et grâce à une bonne conduite. Si tu avais fait comme tant d'autres, courir les cafés, les théâtres, avoir peut-être des relations coupables, comme on dit que c'est le cas de beaucoup de jeunes hommes en France, tu aurais vu disparaître tout ce que tu gagnais, et ta santé serait depuis longtemps ruinée. — Tu ne te mêlais pas non plus de politique?

— Absolument pas.

— Tu as bien fait. Ne t'en mêle pas non plus chez nous, maintenant que te voilà de retour au pays. Laisse les ambitieux s'y démener tout à leur aise. Pour un qui arrive à ses fins, qui attrape une place bien payée, il y en a dix qui se cassent le nez. Depuis cinquante ans que j'examine tout ça, en ai-je vus finir mal, de ces meneurs politiques! Les uns ruinés, d'autres qui se pendent ou se jettent à l'eau. Il n'y a qu'à lire la *Semaine*, que nous tenons depuis vingt ans: on y voit ce qui se passe dans le monde. Et par ici; dans notre vallée de la Broyé, c'est un peu comme partout. Les partis politiques se détestent. Au lieu de vivre en paix les uns avec les autres, comme cela se devrait entre bons chrétiens et citoyens d'un pays libre, on n'entend parler

7 - Historique.

que de disputes, de criaileries. Un jour, les gens en viendront à se battre, après s'être bien injuriés en public. C'est un bel exemple donné au peuple ! Aussi, quand mon gendre Mettecal va voter pour une élection, il dépose son bulletin sans demander conseil à personne et revient tout de suite après. Moi, je ne vote plus ; je suis trop vieux.

— Vous avez une belle famille, mon oncle, et vos enfants ont l'air heureux.

— Oui ; tout ça marche bien et travaille. C'est qu'il en faut, des bras, pour expédier en bon temps nos ouvrages ! Lorsque les deux aînés auront un an de plus, on renverra deux domestiques. — Oui, nos affaires ont bien marché. Outre le chédail, qui vaut une quinzaine de mille francs, j'ai des valeurs pour quatre fois cette somme. Tous les fermiers ne pourraient en montrer autant. Après moi, je pense bien que Mettecal continuera, en reprenant le bail à son compte. J'en ai parlé à notre monsieur : *el* y consentira.

— Très bien ; je suis heureux de vous trouver dans une si bonne position.

— Si la jeune petite-nièce était campagnarde, on te demanderait de la garder pour un de nos garçons, pour l'aîné, *Frèderi*, qui a vingt ans. Mais elle serait trop demoiselle pour un paysan.

— En effet, Aline a été élevée à la ville et ne pourrait pas se mettre aux travaux de la campagne.

— C'est bien sûr. Elle a très bonne façon, ta fille, et l'on voit tout de suite qu'elle a un joli caractère. — Allons voir nos vaches, neveu Benjamin.

Dans l'après-midi du dimanche, les jeunes Mettecal, garçons et filles, conduisirent leur cousine à Moudon, et de là dans un charmant vallon qui se déploie à l'ouest de la ville, le long d'un ruisseau dont les ondes viennent parfois baigner le bord de la route. Puis ils revinrent par des sentiers supérieurs, d'où la vue est fort belle sur les croupes élevées qui dominent un des deux côtés de la vallée.

Le lundi matin, jour de foire à Moudon, les jeunes gens accompagnèrent de nouveau le père et sa fille, mais pour leur départ. Par tous les chemins, des paysans arrivaient, hommes, femmes et enfants, à pied ou sur des chars, pour se rendre où leurs affaires les appelaient. Les uns conduisaient du bétail à cornes, les autres de jeunes porcs, d'autres des chevaux. La vieille cité s'animait d'une manière extraordinaire. Les places publiques étaient garnies d'étalages de toutes sortes de marchandises, offertes au rabais et comme pour rien aux amateurs. Aline eut le plaisir d'entendre parler le patois des villages de la contrée. Elle acheta un joli fichu de soie à chacune de ses cousines, et Benjamin offrit un bon couteau de poche aux garçons, à

leur grande satisfaction. Puis à l'arrivée du train et après s'être de nouveau embrassés à la gare, il fallut se quitter, le père et sa fille pour reprendre la route qui les ramènerait chez eux de bonne heure encore, les jeunes Mettecal pour retourner à la ferme où on les attendait.

CHAPITRE XIII



L'entrepreneur avait tenu parole. Après deux mois et demi, soit dans la première quinzaine d'août, la maison de Benjamin Duret était prête à recevoir des meubles et ses hôtes. Deux fauteuils donnés par M^{me} Keuline, et trois lits provenant de l'ancien mobilier des Duret, avaient été expédiés après les malles par un commissionnaire du Havre. Le reste de l'ameublement, très simple, mais solide et bien fait, en bois de noyer, fut acheté chez un ébéniste de la contrée. Tout cela fut amené à Sarreau et installé à sa place. Les caisses déposées chez Lizette Grint contenaient du linge en bon état, des rideaux, des draps de lit et des couvertures. L'un de ces colis contenait de la porcelaine blanche dont on se sert volontiers en France, dans les ménages bourgeois. Pour compléter le modeste ameublement, Benjamin acheta deux glaces, qui coûtèrent 50 fr. chacune.

La façade de la maison avait été rustiquée en gris clair ; les contrevents peints en vert, couleur qui fait bien dans un village. Une barrière solide, en claire-voie, garantissait le petit clos tout entier, contre les incursions de passants peu scrupuleux et du bétail. En tout, la propriété de Benjamin Duret avait pris un air absolument renouvelé. C'était comme une restauration complète. Le père et la fille s'y installèrent le 15 août, dans un sentiment de bien-être et de reconnaissance envers l'Auteur de toute grâce. M^{me} Grint les vit partir avec regret. Durant tout le temps de leur séjour dans sa maison, les meilleurs rapports avaient existé entre elle et ses deux pensionnaires. Aucun étranger n'était venu se mettre de la partie. La belle saison étant là, il en viendrait sans doute, pour occuper les chambres laissées par les Duret.

Pour l'installation définitive de ces derniers, Madeleine Rabaut avait bien aidé Aline. Ainsi que Fanny Calloux le disait un dimanche à Élie Boron, les deux jeunes filles s'étaient liées d'amitié. Dirigeant l'école

du dimanche ensemble, elles avaient échangé bien des pensées et cherché ainsi à se pénétrer de ce qu'elles devaient expliquer aux enfants dans leurs leçons bibliques. Elles étaient heureuses d'avoir la même foi, la même espérance chrétienne, le même but dans la vie. Faire le bien, se rendre utile, enseigner à de jeunes âmes le chemin du salut ; développer et rendre délicate la conscience ; inspirer l'amour de tout ce qui est aimable, de bonne réputation, digne de louange comme dit l'apôtre, n'est-ce pas là le mobile le plus élevé qui puisse agir sur le cœur et encourager dans la vie. Aline et Madeleine se sentaient fortement unies dans ce but sérieux, plein de douceur.

Fanny Calloux n'aurait pas demandé mieux non plus que de venir pendre les rideaux chez Aline ; elle aurait pu le faire sans monter sur une chaise, tant elle était grande ; mais on ne le lui avait pas demandé, et Fanny était trop fière pour s'offrir d'elle-même, ce que pourtant Madeleine avait fait.

— Pourquoi ne vas-tu pas donner un coup de main à M^{lle} Aline, avait dit John à sa sœur. Elle a un tas de choses à arranger, à essuyer, à mettre dans les armoires. Tu lui rendrais service, elle est si gentille !

— Vas-y, toi, si cela te plaît, répondit Fanny. Crois-tu, par hasard, que je veuille demander comme une grâce de me laisser pendre des rideaux, ou lever des piles d'assiettes ? Oh, ma foi, non. Mais toi, vas-y, puisque tu la trouves si jolie.

— Eh, oui, qu'elle est jolie ! et d'un charmant caractère.

— Epouse-la donc, si elle te plaît tant.

— Peut-être bien ; je suis content que tu m'y fasses penser.

— Voyons, John, pas de bêtise. Aline Duret n'est pas la femme qu'il te faut, et toi moins encore le mari qui lui convient.

— Pourquoi pas, je te prie ?

— Parce qu'elle est une demoiselle élevée à la ville, et toi un garçon paysan, fils de paysan. Ça ne va pas bien ensemble.

— Eh bien, veux-tu que je te dise une chose ? Si quelque citadin te proposait de t'épouser, je parie que tu l'accepterais, pourvu qu'il eût une bonne position et qu'il te plût.

— Une fille de la campagne peut plus facilement devenir une dame, qu'une demoiselle se faire paysanne.

— Ah ! bah, laisse-moi tout ça et tâche d'être en bons rapports d'amitié avec M^{lle} Aline. Cela me fera plaisir.

« Décidément il en tient, se dit Fanny, lorsqu'elle fut seule. Ce serait un peu fort, s'il se mettait tout de bon à lui faire la cour. Il trouverait au moins une jolie maison toute meublée, tandis que cet animal d'Élie ne sait pas même forcer son père à lui faire un bon appartement. »

Le dimanche suivant, comme Aline revenait chez elle, après avoir

fait l'école du dimanche, elle rencontra Fanny dans la rue. Elles se saluèrent.

— J'allais justement vous faire ma première visite, lui dit la grande fille ; mais peut-être que j'arrive dans un mauvais moment ?

— Au contraire ; vous me ferez plaisir.

— Voici trois jours que je renvoie de venir vous voir. Nous avons été bien occupés à moissonner nos blés et à rentrer l'avoine. Mais c'est heureusement fini depuis hier. Nous avons fait nous-mêmes cet ouvrage fatigant ; ma sœur et moi nous nous sommes bien démenées, encore cette dernière semaine, John et un ouvrier fauchaient le blé, et nous le mettions en javelles après eux. Vous êtes heureuse de ne pas travailler aux champs et aux vignes comme nous.

— Si j'avais été élevée à la campagne, dit Aline, j'en aurais beaucoup aimé la vie et les travaux. Mais j'ai dû faire autre chose, et ce serait un peu tard pour m'y mettre maintenant. Nous n'avons d'ailleurs que très peu de terrain, qui est tout en pré, sauf le jardin et le plantage dont je m'occupe avec plaisir.

— Vous aimez les fleurs ?

— Oui, et je soigne aussi nos carreaux de légumes.

— Pour le ménage, vous prendrez une domestique ?

— Non ; entre mon père et moi, nous nous tirons très bien d'affaire. Mon père va chercher l'eau. Il apporte le bois et le coupe. Je fais le reste qui est peu de chose. Au Havre, depuis la mort de ma mère, j'ai fait la cuisine, comme ici. Mais cela prenait plus de temps. Il fallait acheter les légumes au marché, la viande à la boucherie. Ici, nous avons presque tout sous la main. Le boucher vient prendre les commandes et nous apporte ce que nous voulons. Pour deux personnes, il faut si peu de chose. Si je vois que mon père le désire, je prendrai une femme pour les écurages.

Ainsi causant, elles arrivèrent à la maison. Élie se promenait le long de la claire-voie qui séparait le verger Boron de la propriété Duret. Il fit quelques pas pour saluer d'un bonjour bien accentué les jeunes filles.

— Bonjour, lui dit Fanny. Comme c'est joli, propre et bien arrangé par là ! Ça doit te plaire, Élie, et te donner envie d'en faire autant ?

— Certainement, si cela dépendait de moi. Je ne suis pas le maître. Mais il est sûr que M. et Mlle Duret ont maintenant une jolie habitation. Bonjour, mesdemoiselles.

Élie tourna sur ses talons et reprit la direction de leur maison.

— Vous avez là pour voisin un drôle de garçon, mais bien brave, dit Fanny en faisant un tour de jardin. C'est fâcheux pour lui que ses parents soient des originaux de première classe. Le père, surtout, est

insupportable avec ses idées de l'autre monde.

— Je crois aussi, comme vous, le fils un très brave garçon, d'un bon et aimable caractère. Il y a quelque chose de touchant, de bien respectueux, dans sa manière d'accepter sa position. Nous le connaissons peu encore ; mais il nous paraît doué de bons sentiments et de facultés qui se développeraient heureusement, dans un autre milieu intellectuel. Nous lui prêtons des livres, qu'il lit avec intérêt. Voulez-vous voir la maison maintenant ?

— Avec plaisir, dit Fanny, que l'appréciation du caractère d'Élie, présenté par Aline avait rendue pensive.

Elles entrèrent. Le père Duret était sorti pour faire une visite à Jean Rabaut. Aline conduisit Fanny, de la cuisine à la salle à manger. Ces deux pièces furent admirées. Il est vrai que tout y était neuf. À la cuisine un joli fourneau-potager, d'un noir mat, avec les encadrements des ouvertures en fer brillant, ainsi que les tringles à suspension des deux côtés de ce meuble tout moderne. Un fourneau qui chauffe bien, sans brûler beaucoup de bois, et qui ne fume pas, est extrêmement apprécié par une maîtresse de maison qui s'en sert elle-même. La salle à manger était claire, avec une jolie glace dans le fond. Les plumes rouges du chapeau de Fanny s'y réfléchissaient dans tout leur éclat. Les chambres de l'étage, et particulièrement le cabinet ouvrant sur le balcon, furent aussi visités. Fanny voulait tout voir.

— Comme la vue est jolie d'ici, dit-elle en s'avançant sur la galerie. Je ne croyais pas qu'on pût voir les montagnes de l'autre côté du lac. Vous n'avez pas un divan pour mettre dans ce petit salon, dit-elle en rentrant ; il ne vous manque absolument qu'un divan pour vous reposer, ou bien une chaise longue à roulettes.

— Mon père a trouvé que nous n'en avons pas besoin pour le moment. Les fauteuils peuvent remplacer un divan.

— Enfin, ma chère, je trouve que vous êtes supérieurement établie, et je vous en félicite. Mais il vous faudra plus de place quand vous vous marierez. Avec deux chambres seulement, et ce cabinet-salon, vous seriez trop à l'étroit. Il est vrai qu'on peut agrandir la maison du côté de la montagne.

— Mais, je ne pense pas à me marier. Je n'y ai jamais pensé. Mon père a besoin de moi, et j'ai besoin de lui bien plus encore. Nous sommes si heureux dans cette paisible retraite. Si vous saviez comme il est bon, mon père, et combien il a travaillé durant trente années, pour se faire une modeste position, vous penseriez à cet égard comme moi. Je suis trop jeune d'ailleurs, beaucoup trop jeune, pour m'établir à mon ménage, soit ici, soit dans un autre endroit. Pour vous, c'est

différent. Vous avez, je crois, cinq ans de plus que moi; en vous mariant, vous laisseriez votre frère et votre sœur dans la maison de vos parents, tandis que mon cher père resterait seul, si je le quittais. Ma position est absolument différente de la vôtre.

— Peut-être que vous retournerez au Havre? Vous y avez sans doute laissé bien des amis et des connaissances.

— Non; je ne crois pas que nous y retournions. Le désir de mon père était de revenir dans son pays, pour y passer le reste de ses jours, dans une paisible tranquillité. Songez que pendant trente années consécutives, il a été à l'attache du matin au soir, toujours occupé de chiffres et d'affaires. Il a besoin de repos maintenant. J'ai laissé au Havre quelques amies de classe, que j'aurais du plaisir à revoir, mais avec lesquelles je n'ai jamais été intimement liée. 'Si seulement ma mère nous avait été conservée! Comme elle aurait joui de ce que nous avons ici! Elle a maintenant dans le ciel une place meilleure que la nôtre; je me dis cela pour me consoler de son départ.

— Elle est morte l'année dernière, n'est-ce pas?

— Oui, à la fin de l'hiver précédent; il y a maintenant dix-huit mois.

— C'est pour cela que vous portez encore le petit deuil? Alliez-vous au bal?

— Non, jamais.

— La jeunesse de Sarreau donnera un bal dans huit jours. Cela m'ennuie d'avance; mais je ne pourrai pas faire autrement que d'en être. Dans tout le village, il n'y a, parmi les filles, que Madeleine Rabaut qui ne danse pas.

— Eh bien, je lui tiendrai compagnie. C'est une excellente fille.

— Oui, on dit bien; je la connais peu. Bonjour, ma chère Aline. J'ai eu bien du plaisir à voir votre joli appartement. En m'en allant, puisque je suis ici, je crois que j'irai saluer la mère d'Élie. Au revoir!

CHAPITRE XIV



n se dirigeant du côté de la maison de César Boron, Fanny Calloux suivait une sorte d'instinct assez naturel à une jeune fille dans sa position. L'éloge qu'Aline avait fait du caractère d'Elie l'avait piquée au vif. En disant autant de bien de son jeune voisin, est-ce que vraiment Aline Duret lui trouvait un air agréable, distingué par les sentiments ? Et maître Elie lui-même ne serait-il point sous le charme de la jeune havraise ? Ce serait pour Fanny, s'il en était ainsi, une défaite dont elle ne prendrait pas facilement son parti, bien que son cœur ne se fût pas sérieusement incliné pour le fils du vieux arabe qu'elle détestait. Mais Elie était le meilleur parti de Sarreau, comme Fanny en était peut-être la plus belle fille. Et comme, depuis six semaines, Elie n'avait point paru chez les Calloux, Fanny regrettait les quelques mots un peu tranchés qu'elle lui avait dits lors de sa dernière visite. Il fallait donc, au moyen d'une démarche qui paraissait toute simple, réparer le mal qu'elle avait pu faire par trop de franchise. Elle avait d'ailleurs à entretenir Elie d'un autre sujet, pour lequel une explication était nécessaire entre eux deux. Fanny agissait à l'ordinaire par impression, beaucoup plus qu'après réflexion. Elle vint donc mettre sa main sur le loquet de la porte et demanda si l'on pouvait entrer.

La mère Eriquer était seule dans la cuisine, ses lunettes sur le nez et un livre à la main. Elle leva les yeux et dit en reconnaissant la belle visiteuse :

— Eh ! quelle surprise ! vraiment, c'est toi, Fanny ? ça se peut-il bien ?

— Oui, madame Eriquer, c'est bien moi, qui viens vous dire un petit bonjour en passant. Comment va la santé ? bien, j'espère ?

— Haulah ! non, ma pauvre : ça pourrait aller mieux. Prends une chaise et mets-toi là, vers moi, du côté de l'oreille droite, dont j'entends mieux que de la gauche. Je ne me gêne pas avec toi.

— Vos douleurs vous font-elles souffrir ?

— Oui, aussi bien par la chaleur que par le froid. C'est du rhumatisme qui ne vient pas de l'humidité, mais d'une irritation dans les jointures. Et toi, tu vas bien ? Il té* fait toujours bon voir.

— Merci ; oui, très bien.

— Tu es robuste, plus que la Méry. Alors, d'où viens-tu comme ça ?

— Eh bien, j'ai rencontré M^{lle} Duret, comme elle venait de faire l'école du dimanche, et je suis allée avec elle voir leur maison. En m'en retournant, j'ai tenu à vous saluer.

— Parfaitement. Ça se peut, reprit la mère d'Elie, comme si elle eût fait une subite réflexion. Oui, c'est aimable à toi d'être venue. Je ne sors plus de chez nous, ma pauvre. On est vieux, quoi ! Il faut en prendre son parti. Je regrette qu'Elie ne soit pas là ; il aurait eu du plaisir à te voir chez nous ; mais je crois qu'il va rentrer bientôt, pour donner du foin aux bêtes. Son père est allé jusqu'à notre vigne du Plantoir.

— Puisqu'on danse dimanche prochain, je pense que je verrai Elie un de ces premiers jours ?

— Sans doute ; ça se peut. Je suppose que vous irez ensemble, comme la dernière fois ?

— Nous n'avons rien décidé encore à cet égard. Je n'ai pas causé avec Elie depuis longtemps.

— Enfin, vous verrez. — Je lisais là un beau livre que notre jeune voisine m'a prêté. Elle est charmante, cette demoiselle Aline, ne trouves-tu pas ?

— Certainement. Elle m'a montré leur maison, qui est bien jolie, propre et commode, maintenant qu'ils l'ont presque remise à neuf.

— Oui, ça se peut, et c'est bien ce que dit Elie. Mais Benjamin Duret y a dépensé un gros argent. Puisqu'il le pouvait, voilà, c'est son affaire. Je ne suis pas encore allée voir leurs chambres. On dit qu'ils ont un bien joli fourneau potager à la cuisine, qui va tout ce qu'on peut de mieux et brûle peu de bois : l'as-tu vu ?

— Oui ; il est dans le genre du nôtre, mais plus petit.

— Combien a-t-il de trous ?

— Trois, et la bouilloire en cuivre. Aline Duret en est contente.

— Ça se peut bien. On le serait à moins. Ici, nous faisons le feu au foyer, comme du temps de mon beau-père. Mon mari trouve que c'est plus économique, surtout pour *cuire au cochon*. On peut brûler des épines sous la marmite, tandis que ce n'est pas possible dans un fourneau. Elie dit que, s'il était le maître, il en aurait un, parce que c'est plus propre et plus commode. Je crois que tu n'as jamais vu l'appartement d'en haut ?

— Non, jamais.

— Allons y donner un coup d'œil, par simple curiosité.

— Je veux bien. De votre maison, je ne connais absolument que la cuisine.

La mère Erique se leva, puis, s'appuyant sur un bâton, elle précéda Fanny dans un escalier ne recevant de lumière que par une attique placée au-dessus de la porte qui en masquait l'entrée dans la cuisine même. La rampe de l'escalier était droite, d'une inclinaison prononcée. Sur le palier supérieur était la porte d'une seconde cuisine, dont les poutres enfumées, le carrelage tout craquelé, la haute cheminée noire accusaient l'âge vénérable auquel tout cela était parvenu. Une seule fenêtre était censée éclairer cet antique séjour de gens morts depuis cinquante ans.

— C'est donc ici la cuisine, dit la maîtresse de -céans. Elle est grande, comme tu vois. Il y faudrait un lavoir et une pierre à eau. On ne s'en sert que pour le salé.

Suspendus aux poutres du plancher, il y avait là, en effet, un gros lard, jaune sur les bords, trois jambons couleur de suie et une douzaine de saucissons. Une forte odeur de relent régnait dans l'atmosphère de ce local. Çà et là étaient des caisses vides et, contre une paroi, un ancien *râtelier*, avec de vieilles assiettes en faïence, ornées de peintures, les unes bleues, les autres roses, mais toutes couvertes d'une épaisse couche de poussière.

— Ce n'est pas en ordre, comme tu vois, reprit la mère ; mais ça peut s'arranger convenablement. — Voici maintenant la chambre d'Elie, fit-elle, ouvrant une porte étroite, à l'angle du mur, au milieu duquel se trouvait la vaste cheminée.

Une longue chambre, avec un lit dans un coin ; une ancienne armoire en noyer, dont les panneaux étaient sculptés d'une manière originale ; une petite table de sapin, portant quelques livres, un buvard et un encrier ; puis, le long des murs, six chaises à hauts dossiers, le siège recouvert de velours bleuâtre, les pieds tournés, tenus fermes par un croisillon qui eût fait le bonheur des amateurs de ce genre de vieilleries. — Telle était la chambre d'Elie Boron, brune de vétusté comme la pièce voisine, mais propre. Une seule fenêtre à petits carreaux l'éclairait tant bien que mal. Par cette fenêtre, on avait la vue du pré voisin et celle de la maison Duret.

— On ferait de ceci une belle chambre, dit la mère. Il suffirait de mettre un papier clair aux murs, et peut-être un plafond aux poutres.

Fanny ne répondit pas. En ce moment, elle voyait Elie, passant devant la maison d'Aline et saluant celle-ci, qui lisait, assise sur le balcon.

Les deux femmes redescendirent au rez-de-chaussée. Elie arrivait.

— Eh! Fanny! dit-il: quelle surprise de te voir chez nous!

— Eh bien oui, dit la mère. Elle m'a fait une aimable visite. Je viens de lui montrer l'appartement d'en haut.

— Quelque chose de beau! fit le jeune homme.

— Oui, pourquoi pas? dit Fanny. Vous avez une armoire superbe dans ta chambre, et des chaises dont un antiquaire donnerait un beau prix. Dans un encan, elles se vendraient comme du sucre.

— Aussi, nous ne voulons pas les vendre, reprit la mère, ni la *garde-robe* non plus. Mon mari dit que c'étaient les meubles d'une vieille dame, chez laquelle son grand-père avait servi comme domestique, et qui les lui donna par testament.

— Il vaut bien la peine de les conserver, ajouta Fanny. Bonjour, madame Eriquer. <— Elie, viens-tu m'accompagner deux pas, jusqu'au bout de votre pré?

— Certainement, et j'irais même jusque chez vous, s'il ne me fallait pas être à la grange. Permits-moi seulement d'aller donner du foin à nos bêtes; je reviens à l'instant.

Elie courut où il disait.

— Il est tant gentil, notre Elie, reprit la mère. C'est un brave garçon, un tout brave garçon. Mille Aline lui prête des livres; ils sont bons amis les deux: n'est-ce pas drôle?

— Ça se peut, répondit Fanny, avec une inflexion passablement malicieuse.

— Je suis à tes ordres, Fanny, dit Elie déjà de retour.

— Au revoir, madame Boron, et merci de votre bon accueil, dit Fanny.

— Le plaisir m'en reste. Oui, au revoir. Marchant côte à côte, les deux jeunes gens restèrent un moment silencieux. Elie dit tout à coup:

— Je regrette de n'avoir pas été à la maison pour te recevoir. C'est si aimable à toi d'être venue!

— Oh! ça ne fait rien. Ta mère m'a bien accueillie. Qu'es-tu devenu, depuis tantôt deux mois qu'on ne t'a vu chez nous?

— Je suis resté exactement le même, tel que tu me connais, sauf que, grâce à M^{lle} Duret, j'ai lu un peu plus qu'à l'ordinaire. Je ne vais chez personne au village.

— Pas même chez tes voisins?

— Non. M. Duret m'a montré une fois sa maison. M^{lle} Aline fait de temps en temps une visite à ma mère; mais je n'entre pas chez eux.

— On dit pourtant que vous êtes si bons amis.

— C'est trop dire. J'ai du plaisir à causer un moment avec M^{lle} Aline,

qui est assez bonne et aimable pour nous prêter des livres. Sais-tu qu'elle a un diplôme d'enseignement ?

— Vraiment. C'est alors une savante. — Puisque nous sommes là pour causer un peu, je dois te demander comment nous arrangeons les choses pour dimanche prochain. Viendras-tu me chercher pour la danse ? Franchement, malgré ton espèce de bouderie, j'ai compté un peu sur toi, comme la dernière fois.

— Je te remercie. C'est très aimable de ta part. J'avais eu d'abord l'idée de renoncer à faire partie de la Jeunesse, et par conséquent à ne plus danser. Mais puisque tu as pensé à moi de cette manière, j'accepte. J'irai donc te chercher dimanche.

— C'est entendu, dit Fanny, sur un ton de satisfaction évidente. — Mon frère aurait offert son bras à M^{lle} Aline, si elle avait consenti à être des nôtres ; mais elle ne danse pas. Il s'est adressé à Rosine Castagnard, qui est une fine danseuse, comme tu sais.

— Oui ; et une fille qui ne manque ni de cœur ni d'esprit.

— Maintenant, continua Fanny d'un ton plus bas et regardant autour d'eux pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, explique-moi une chose, Elie. Comment se fait-il, toi un garçon riche, fils unique, oui, comment se fait-il que tu te contentes de l'appartement que ta mère m'a montré ? C'est un logis affreux. Est-ce que tu n'as donc aucune autorité, aucune influence dans votre famille ?

— C'est mon père qui est le maître, répondit simplement l'honnête garçon. Tant que je ne me marie pas, la vieille chambre enfumée est bonne pour moi, et je ne m'y trouve pas trop mal. Il est clair que tout cela serait à changer si je devais y amener une femme. Pour le moment, je ne cherche pas à contrecarrer les idées de mon père. Je préfère qu'il les modifie lui-même, de sa propre volonté.

— Il n'en changera jamais, reprit Fanny avec une certaine animation ; et tu te laisseras sacrifier, anihiler, comme tu l'as fait jusqu'à présent. Ce n'est pas John qu'on pourrait mener de cette manière ! Finalement, tu es en âge de penser à toi et de faire prévaloir ton opinion.

— Merci du conseil. Je verrai plus tard si je puis obtenir quelque chose. Pour le moment, je ne suis décidé à rien, si ce n'est à aller au jour le jour, comme Dieu me montrera mon chemin.

— À rien ? décidé à rien ? ça c'est un peu fort, par exemple, à ton âge et quand on a une position comme la tienne.

— Ah ! mais, je suis décidé à t'offrir mon bras dimanche, et à te conduire au bal.

— Eh bien, c'est quelque chose et je t'en sais gré. Je veux croire aussi que cela te fait plaisir. Mais il faut que je te dise encore une fois

ceci, Elie. C'est qu'aucune fille dans une bonne position ne s'accommoderait de l'appartement que ta mère m'a montré aujourd'hui. Se mettre là-dedans, y passer sa vie, je déclare que ce serait pour moi une chose impossible. Tu vois que je te parle avec une entière franchise et comme si, — ce que j'ignore, — il pouvait être question plus tard entre nous deux d'un rapprochement sérieux. Les visites que tu m'as faites me donnent jusqu'à un certain point le droit de te parler de cette manière, bien que tu ne te sois jamais expliqué ouvertement avec moi sur ce sujet.

— Je te remercie, Fanny. Malgré ce que tu viens de me dire, je resterai, quoiqu'il arrive, fidèle à l'amitié que j'ai pour toi. Ma position de fils est difficile, à cause du caractère absolu de mon père, et à cause aussi de la timidité du mien. Je déteste les éclats, les discussions. J'aime la paix, une vie tranquille. Sois sûre que je n'oublierai pas ce que tu viens de me dire ; je t'en suis reconnaissant et je me tiens pour averti.

Es arrivaient à la barrière qui fermait au bas l'entrée du pré. Elie l'ouvrit, tendit la main à Fanny, et serra fortement la sienne, après quoi le garçon revint du côté de leur maison, et la fille, d'un pas très décidé, suivit la rue du village, jusqu'à la demeure de ses parents.

Fanny Calloux était comme cela. Caractère entier, ouvert, libre dans ses allures lorsque cela lui convenait, mais volontaire aussi à ses heures ; tenace et hardie s'il le fallait. Et avec cela très retenue, ambitieuse et rusée, lorsqu'elle visait à un but caché. Elle tenait à se conserver Elie, dont la position lui plaisait ; mais on a bien vu qu'elle entendait le façonner à sa manière, plutôt qu'elle n'accepterait la place d'une jeune femme dévouée et soumise à son mari. De là cette ouverture décidément trop visible qu'elle venait de se permettre avec l'honnête et réservé garçon. Entre jeunes villageois qui se recherchent dans le but d'une union future, une proposition pareille n'a rien d'extraordinaire. On en voit qui, après une fréquentation avouée, ayant duré de longs mois, s'abandonnent sans scrupule de part et d'autre, et en viennent plus tard à se dire : *Veut-on recommencer ?*

CHAPITRE XV



Dans la soirée de ce même dimanche, comme Benjamin et sa fille achevaient la journée dans un sentiment de vive gratitude envers l'Auteur de tous les biens, quelqu'un vint frapper à leur porte. Contrairement à l'usage des habitants de Sarreau, sauf au bureau de la poste et à deux magasins, le père d'Aline avait fait placer une sonnette à l'entrée de sa maison. Cela encore était une innovation- inutile, pernicieuse même, dans les idées de don César. Les sonnettes, disait-il, sont faites- pour les vaches et les veaux, non pour les gens. Un coup de poing contre la porte est tout aussi avertissant et ne demande aucun entretien. Il a de plus l'avantage de ne pas coûter une obole.

Le personnage qui heurtait à cette heure déjà tardive était Pierre Castagnard. Il faisait nuit. Benjamin vint ouvrir.

— Pourquoi ne sonnez-vous pas, au lieu de frapper ? dit-il à l'homme qu'il ne reconnut pas tout de suite.

— C'est moi, dit l'arrivant : excuse. Je ne savais pas qu'on pouvait sonner.

— Oui ; tu vois : il n'y a qu'à tirer le bouton, et la sonnette répond.

— Parfaitement. Je le saurai pour une autre fois. Peux-tu me recevoir deux minutes ?

— Sans doute, avec plaisir.

Benjamin ouvrit la porte de la chambre à manger, où la lampe était allumée.

— Entre, dit-il.

— Bonsoir, mademoiselle. Vraiment je suis fâché d'avoir frappé si fort. Excusez-moi. Voici ce qui m'amène chez toi, Benjamin, dit Castagnard, après s'être assis de côté sur la chaise que lui présentait son hôte. J'ai besoin d'un service d'ami et je suis venu te le demander. Dans trois jours je dois payer à la banque un billet de 500 francs, ou le renouveler. Je voudrais me débarrasser de cette dette,

et pour cela il me faudrait 400 francs, jusqu'à ce que j'aie vendu une bonne vache. Peux-tu, sans te gêner, bien entendu, me prêter cette somme, pour un mois? Je peux renouveler mon billet, mais il faut pour cela payer une commission, qui augmente l'intérêt, déjà bien élevé. Je pourrais aussi vendre une action de la Caisse hypothécaire et me procurer ainsi l'argent dont j'ai besoin. C'est ce que je ferai si tu n'es pas en fonds dans ce moment. Toutefois, je regretterais de me défaire de cette action, parce que j'en ai encore deux autres et que je tiens à les garder.

— Si ce n'est que pour un mois, et que tu prennes l'engagement de rendre les 400 francs à jour fixe, je te les remettrai sans intérêt.

— Oui, oui, à jour fixe; mais je veux payer l'intérêt.

— Non; je préfère que ce soit un service, à titre d'ancien camarade d'enfance. Mais écoute bien ce que je vais te dire: C'est demain le 25 août; je te remettrai l'argent demain, dans la matinée; et le 25 septembre, dans la matinée aussi, tu me le rendras. Je ne prête pas autrement. En France, nous avons l'habitude de régler les comptes à termes fixes, tandis qu'ici les échéances sont considérées par beaucoup de gens comme pouvant s'allonger indéfiniment, ce qui est une très mauvaise manière de traiter les affaires.

— Nous sommes d'accord. Le 25 septembre, à dix heures du matin, je te rapporte tes 400 francs. Et pourquoi n'achèterais-tu pas ma vache? Ce serait encore bien plus vite réglé. J'en veux 400 francs tout ronds, et deux francs pour celui de mes garçons qui l'étrille. Tu as récolté joliment de foin, et il y a un beau regain à tes morceaux de pré. Je te vendrai un char de paille. Réfléchis à tout ça.

— J'y penserai, en effet. Mais avant de prendre une décision, il faut récolter le regain. J'ai demain deux ouvriers pour le faucher.

— Parfaitement. Nous nous entendrons et tu seras content de la Nairette. Ça nous arrangera tous les deux. Et mademoiselle ira-t-elle danser avec la jeunesse, dimanche prochain? dit-il en s'adressant à Aline.

— Non, répondit-elle; je n'ai jamais été au bal, et je ne veux pas commencer. Je suis encore en deuil de ma mère.

— C'est pardine vrai. On ne sait pas comment faire avec les enfants, quand ces gueuses de danses reviennent. Empêcher une fille d'y aller, ça peut la décourager, lui donner du noir; et d'un autre côté, la laisser passer la nuit dans un bal public, ce n'est pas très convenable. Quand nous étions jeunes, la danse finissait à dix heures du soir. Maintenant elle dure jusqu'au matin et recommence le lendemain, dans un autre costume. Je n'aime pas ça.

— Il vaudrait mieux ne pas danser le dimanche, dit Aline.

— Oui, mademoiselle, vous avez bien raison ; mais allez proposer cela aux jeunes gens ! Ils n'écoutent plus personne. John Calloux, qui sera le chevalier de ma fille Rosine, — un brave et honnête garçon, je n'en dis point de mal, — pense que le dimanche est fait pour s'amuser, et les autres jours pour travailler. Le cabaretier y trouve aussi son compte, parce que, le dimanche, il vient des étrangers qui laissent de l'argent à l'auberge. Un jour *sur semaine*, ils ne viendraient pas. — Benjamin, si tu as besoin d'un char pour amener ton regain, quand il sera sec, j'irai volontiers avec mon cheval, sans conséquence.

— Merci ; je me suis déjà entendu avec Roulet, qui a chargé le foin.

— Enfin, dispose de moi quand tu auras besoin d'un service.

Les 400 francs furent livrés le lendemain, le regain fauché, et, comme le temps était sec, le soleil chaud, le fourrage put être amené dans la grange le mercredi de bonne heure. De nouveau Aline avait aidé son père à ce travail, mais elle n'aurait pas voulu manier le râteau tous les jours une partie de l'après-midi.

Benjamin se retrouvait avec bonheur, dès le matin, à l'air frais et vigoureux de la campagne. Les pieds chaussés de forts souliers, il étendait l'herbe courte qui tombait sous le tranchant de la faux. Ses prés naturels étant fournis de plantes diverses, les unes feuillées seulement, les autres en fleurs de seconde poussée, elles répandaient dans leur voisinage, en se desséchant au soleil, un parfum délicieux. Par moment il semblait au père d'Aline qu'il n'avait jamais quitté le travail des champs, tant il avait de plaisir à s'y remettre. Il existait pourtant cette énorme différence de position que, n'étant point obligé de travailler comme dans sa jeunesse, il était son propre maître, au lieu d'obéir aux ordres donnés par le père de César Boron. Ce fut dans cette heureuse disposition d'esprit qu'il se mit vaillamment à la récolte de ses pommes de terre, dont les fanes desséchées attestaient la parfaite maturité. Le carré de la plantation étant restreint, il fit ce travail en quelques jours, sans y mettre une activité fiévreuse, comme le font souvent les gens qui n'ont plus ou n'ont jamais eu l'habitude de manier un outil de campagnard. Pour le dire en passant, les tubercules que Benjamin sortait de terre et emportait dans sa hotte, à mesure qu'elle était pleine, étaient de l'excellente espèce nommée *impérior*, rondes, blanches, avec la peau rêche et grenée. Il y en avait dans le petit clos une ample provision pour le ménage des deux hôtes de la maison.

Ayant quitté le village à vingt ans, Benjamin ne pouvait alors connaître les habitants que d'une manière très imparfaite. C'est plutôt par l'extérieur qu'un jeune homme se fait une idée des gens, que par leur vie et le fond de leur caractère. Et lui-même, Benjamin, par la

nature de ses occupations au Havre, n'avait pas été placé de manière à pouvoir examiner de près les personnes qui ne faisaient que passer à la file, au guichet de son bureau de caissier. Recevoir de l'argent ou en livrer, cela ne peut guère mettre en relief le caractère d'inconnus, qui n'ont du reste ni le temps ni le désir d'entrer en conversation avec celui qu'ils n'aperçoivent qu'à travers le réseau serré d'un treillis métallique. Et nous avons dit que, rentré le soir chez lui, Benjamin Duret allait marcher pendant une heure pour respirer le grand air, ou bien restait au logis avec sa femme et sa fille. Il n'avait pas fait de connaissances et ne s'était lié intimement avec personne.

C'est aussi pour cela que, revenu à Sarreau après une absence de trente années, il s'était trouvé table rase sur ce qu'il devait penser de la population en général et de ses anciens camarades en particulier. Mais il lui fallut peu de temps pour être au courant et se faire une opinion à cet égard. Il voulut voir par lui-même, sans accepter du premier coup tout ce que lui disaient Jean Rabaut, Georges Calloux et don César. Ces trois hommes lui paraissaient juger la situation d'une manière trop tranchée, trop exclusive, chacun à son point de vue, qui nécessairement ne pouvait en montrer qu'un côté, et non un ensemble complet. Benjamin examina donc ce qui se présentait chaque jour à ses yeux, ce qu'il entendait dans la rue ou en causant avec les gens qu'il rencontrait. Il acquit ainsi la conviction que la plus grande partie de ses concitoyens de Sarreau étaient profondément attachés à l'argent et à la terre ; que leur intérêt le plus vif avait pour objectif l'augmentation de leur avoir. En religion ils tenaient beaucoup à ce que leurs enfants fussent baptisés dans les premiers mois de leur existence, et confirmés à seize ans, au sortir de l'école. Mais pour ce qui est de la vie chrétienne, la plupart étaient d'une complète indifférence. L'éducation sérieuse et judicieuse de leurs enfants était abandonnée. Eux-mêmes, les parents, ne respectaient pas toujours la vérité dans ce qu'ils disaient aux jeunes êtres dont ils avaient pourtant la charge d'âme. Au point de vue des vêtements, Benjamin ne retrouvait pas ce qu'il avait vu dans sa jeunesse. Les enfants de cultivateurs jouissant de quelque aisance étaient vêtus, le dimanche, avec une recherche touchant au luxe. Devenues grandes, les jeunes filles s'habillaient comme des demoiselles de magasin. Le lendemain de son arrivée, Benjamin avait pu remarquer déjà la tournure citadine et le chapeau à plumes rouges de Fanny Calloux. Bien mis aussi, les garçons étaient infiniment plus simples dans leur costume.

En politique, Benjamin Duret fut bientôt mis au fait de la situation. La majorité des électeurs suivaient le mouvement indiqué par les chefs du parti qui se désigne sous le nom d'*Association démocratique*,

sans s'inquiéter d'examiner si c'était bon ou mauvais pour le pays. Le mot d'ordre donné, la majorité lui était fidèle. Voter autrement eût été un abandon des vrais principes, et celui qui l'aurait fait en eût porté la peine, s'il s'était présenté plus tard pour un emploi rétribué par l'État.

L'autre parti politique, dit *libéral*, se composait d'hommes modérés, amis du progrès et des lumières, mais très opposé aux doctrines démagogiques ou socialistes. Un peu moins nombreux que ses adversaires, ce parti manquait d'ardeur et d'homogénéité. Il était représenté par les journaux libéraux, bien plus que par des hommes actifs, audacieux, décidés à l'œuvre et se mettant en avant de leur personne, dans une cause qu'ils estimaient bonne et profitable au pays. Parmi les électeurs de Sarreau qui votaient de ce bord, plusieurs auraient dit comme Castagnard : « Moi, je marche d'après la *Semaine*, » ce qui ne voulait pas dire qu'ils marchassent mal, bien au contraire. Et si l'honnête Castagnard suivait l'opinion de son journal, Georges Calloux tenait la *Revue* pour infaillible. Elle était son *credo* politique, et, à bien des égards, son guide sur les questions d'ordre religieux ou simplement ecclésiastique. Combien d'hommes d'ailleurs intelligents, n'ont d'autres convictions que celle d'autrui, en des matières où la passion des uns fait la passion contraire des autres !

Dans ces graves questions d'intérêt général, ceux qui se montraient inexcusables, étaient des encroûtés, comme don César, qui ne votaient pas, ou des indifférents, trop paresseux ou trop lâches pour se présenter au scrutin. Il existe des gens qui, par motif religieux, considèrent comme un devoir de s'abstenir dans les élections politiques : bizarrerie singulière dans un pays où la souveraineté réside dans le peuple. Si les abstentionnistes trouvaient que les affaires publiques allaient mal, si le parti vainqueur accaparait tout pour lui-même, ne laissant rien à la minorité, à qui la faute, sinon à ces hommes toujours mécontents, qui ne se mettent jamais à la brèche et ne savent que déblatérer sur ce qui se fait ou ne se fait pas.

Depuis trois mois et demi que Benjamin Duret était de retour, il avait pu voir déjà bien des choses dont son bon sens et sa parfaite droiture se scandalisaient, comme il reconnaissait aussi les progrès positifs, les améliorations exécutées pendant son absence.

Mais le grand mal était dans le relâchement des mœurs chez les jeunes gens des deux sexes, et dans les excès de liqueurs fortes auxquels s'adonnaient des hommes de tout âge. Un jour qu'il exposait son indignation sur ce dernier point à un fonctionnaire communal, cet homme lui répondit avec un cynisme brutal :

— Laissez-les faire ; ils sont encore huit par là, -dont les places sont marquées au cimetière, à la suite des quatre qu'on y a enterrés l'hiver

dernier. Ça fera la douzaine. Us seront vite remplacés par d'autres qui ne vaudront pas mieux et qui seront expédiés en peu de temps.

Une autre fois, rencontrant un père de famille, ivre à ne pas pouvoir retourner chez lui sans être porté par deux collègues, Benjamin demanda si l'on ne punissait pas le débitant de boissons qui mettait cet homme dans un pareil état. Le municipal auquel il s'adressait lui répondit que cela était passé dans les mœurs et qu'on n'y pouvait rien.

— Savez-vous pourquoi l'on n'y peut rien? répliqua Benjamin Duret.

— Non.

— Eh bien, c'est parce que vous êtes tous de grands lâches, qui ne pensez qu'à vos intérêts particuliers, au lieu de vous opposer d'une manière énergique à un mal immense que vous pourriez parfaitement empêcher.

Voilà ce que pensait le père d'Aline sur l'état de la population de Sarreau. Don César, Jean Babaut, Castagnard, le grand Georges et quelques autres faisaient exception; mais la masse était inerte, laissant dire, laissant faire, les uns blâmant le mal, sans doute, les autres riant de scandales dont ils auraient dû rougir, s'ils avaient eu l'ombre de sens moral.

CHAPITRE XVI



Parmi les choses aimables qui avaient disparu de son village et qu'il regrettait, Benjamin Duret mettait au premier rang les rapports affectueux entre les familles, les voisins et les simples connaissances. Il se souvenait qu'autrefois, lorsque la Société de la laiterie était basée sur le système de la mutualité, au lieu de n'être plus qu'une vente sèche et personnelle comme aujourd'hui, le propriétaire qui jouissait à son tour du lait de tous les sociétaires et le transformait en fromage, beurre, etc., se faisait un plaisir d'offrir à un voisin sans bétail, à un malade, à une veuve solitaire, quelque produit de la *fruitière*. La maîtresse de la maison envoyait par sa fille, sur une assiette bien blanche, la demi-livre traditionnelle de beurre frais, ainsi que le petit pot de crème épaisse qu'on ajoutait au café, ou qui rendait meilleure la tasse de thé. Puis, cette maîtresse de maison aurait invité ses voisines chez elle, le même jour. — De temps à autre, en mémoire d'une date ayant marqué dans la famille, ou même à propos de rien, on réunissait des parents pour diner ensemble, un beau dimanche d'été. Gela entretenait les bons rapports, rafraîchissait les souvenirs et donnait à la vie une sorte d'animation bienfaisante. — Aujourd'hui, plus rien de tout cela. Le lait, vendu à bas prix au fermier, qui le revend fort cher, est transformé en argent sec et sonnant dont le compte se règle à la fin de chaque mois. Plus question d'échanger entre voisins les produits de cette industrie ; et si l'on s'invite encore entre parents une fois par année, c'est à l'occasion d'une danse, mais seulement les filles chez les filles, les garçons chez les garçons. Les familles entières ne se visitent plus, ou presque plus. Chacun reste chez soi, s'encroûte dans ses habitudes personnelles, se fait une vie d'égoïste qui dessèche et atrophie les dispositions d'amabilité. Sans doute, à l'occasion d'un mariage, on fera des invitations ; on aura table ouverte pendant deux ou trois jours ; mais, la noce finie, maison close pour longtemps.

Tel apparaissait à Benjamin Duret l'état de la sociabilité dans le village de Sarreau. Espérons qu'il n'en est pas de même dans toutes les communes vaudoises de la campagne. La cordialité du temps passé doit être restée vivante quelque part et produire encore de bons effets, là où l'âpreté du gain et la sauvagerie ne l'ont pas tuée.

Quoi qu'il en soit, le dimanche où nous sommes arrivés dans ce récit, Benjamin invita Jean Rabaut et sa fille à dîner. Non point pour un festin, cela va sans dire, mais simplement pour manger avec lui et Aline le pot-au-feu ordinaire du jour. Les Calloux, de leur côté, avaient fait aussi des invitations pour les jeunes gens ; Rosine Castagnard de même, d'autres aussi, et tous pour la danse qui devait avoir lieu. Seul peut-être au village, Élie Boron n'aurait personne à recevoir chez ses parents. Comment engager des garçons à souper dans cette sombre demeure ? Et d'ailleurs, la mère ne pouvait pas préparer ce qu'il fallait pour recevoir convenablement des invités. Prendre une femme pour faire des gâteaux, cuire des bricelets, mettre une *daube* dans la marmite, cela ne convenait pas à don César. Il était trop passé maître en fait de lésineries.

Les Rabaut vinrent donc manger la soupe chez Benjamin. C'était très joli de voir Aline dans sa cuisine, manches retroussées, tablier à la ceinture, travailler en cordon bleu autour de son brillant fourneau. Cette mise en scène si naturelle la rendait encore plus attrayante. On peut être sûr, d'ailleurs, qu'aucune trace de noir de fumée ne se voyait sur son frais visage, bien différente en cela de la plupart des cuisinières.

Le dîner des quatre convives fut très gai. C'était la première fois, depuis trente ans, que les deux pères se trouvaient assis à la même table, et pour les deux jeunes filles, c'était absolument nouveau. Aline faisait très bien les honneurs du modeste repas, avec la grâce toute française dont elle était douée. Jean Rabaut trouva le vin de bonne qualité.

— D'où l'avez-vous ? demanda-t-il à Duret.

— C'est Georges Calloux qui me l'a vendu : un petit tonneau de cinquante litres ; j'en ai bien pour cent jours, c'est-à-dire jusqu'à la vendange prochaine.

— Combien l'avez-vous payé ?

— Soixante-quinze centimes.

— Il me semble que Georges Calloux aurait pu se contenter de 70. C'est le prix courant. Mais en général il tient à vendre aussi bien qu'il le peut.

— Je n'ai pas eu l'idée de faire une observation sur le prix, comme avec mon voisin César Boron qui m'a vendu un moule de bois. J'ai

payé ce qu'on m'a demandé.

Calloux avait fixé un prix élevé pour son vin, dans la pensée, probablement, que Duret voudrait marchander ; et César Boron n'aurait pas lâché ses quatre stères de bois sec sans être sûr de le vendre, pris à sa porte, autant que s'il avait fallu le transporter à une lieue de distance. Parmi les campagnards, bon nombre d'hommes agissent de cette manière. Deux francs de plus, un franc même, c'est quelque chose d'important dans l'esprit du propriétaire.

Lorsque le dîner fut terminé, le café pris, la nappe enlevée et la vaisselle soignée par les deux filles, Jean Rabaut retourna chez lui. Il avait l'habitude de dormir une heure, le dimanche, après le repas du milieu du jour. Madeleine était restée avec Aline, dans le dessein de faire avec elle et le père de celle-ci, une promenade dans la montagne. Le temps était joli, égayé par un agréable soleil du commencement de septembre. Ayant fermé la maison, les trois promeneurs se dirigèrent du côté des bois et montèrent peu à peu, tantôt directement, tantôt en contournant les pentes, jusqu'à la première croupe du Jura voisin. La forêt n'avait plus sa verdure lustrée et si fraîche du mois de mai, plus même le feuillage vigoureux de juillet. Les teintes d'automne commençaient à se montrer çà et là. Les faînes du hêtre, les grappes de l'alisier et du sorbier sauvage commençaient à mûrir. C'était pour Aline une étude toute nouvelle qui l'intéressait vivement. De temps à autre, sur la tête des passants, un bruit strident d'ailes dénonçait le départ soudain d'une famille de ramiers, perchés sur les arbres au bord du chemin. Arrivés dans une prairie supérieure, d'où la plaine vaudoise entière s'étendait comme un riche tapis, de la montagne jusqu'au lac, Aline poussa un cri d'admiration. Jamais vue pareille ne s'était offerte à ses regards. Et c'était là le pays auquel elle appartenait par son père. En considérant le lac dans toute son étendue bleue, poli comme un miroir, elle comprenait bien que Voltaire eût dit :

Mon lac est le premier.

Mais ce lac du vieux philosophe ricaneur de Ferney n'était pas le Léman chanté par les poètes vaudois, fils de ses rives. Ceux-ci avaient trouvé pour le peindre des accents plus vrais, plus vivants et plus harmonieux.

Les deux amies, bras dessus bras dessous, lorsque le chemin le permettait, redescendirent en chantant des cantiques de l'école du dimanche, à laquelle on avait donné congé pour aujourd'hui. La promenade avait duré longtemps ; il était cinq heures du soir lorsqu'on se retrouva près du village, dans lequel la musique de la Jeunesse commençait à se faire entendre par une fanfare entraînante.

— Nous allons voir passer le cortège ici, dit Madeleine en arrivant à

la maison Rabaut. Restons là, si vous le voulez. Pour la première fois, vous verrez nos jeunes filles en costume de bal.

Les trois promeneurs s'assirent sur un banc placé près de la porte, et Jean Rabaut, qui sortait de sa grange, vint les rejoindre au bout d'un moment.

Le cortège approchait ; les accords des instruments de cuivre devenaient plus forts, à chaque reprise de l'air.

— Ils vont chercher Rosine Castagnard, dit Madeleine, et ils passeront ici avec elle.

En effet, c'était bien comme cela. Les six musiciens en tête étaient suivis immédiatement du président, chef de la Jeunesse de Sarreau ; puis ensuite le porte-drapeau, ayant à son bras libre une jeune fille, parée comme une épouse qui va se marier, sauf qu'elle n'a ni couronne de fleurs d'oranger sur la tête, ni mousseline pour voiler son visage. En robes blanches ornées de volants, les cheveux parfaitement arrangés, le regard assuré, toutes ces beautés villageoises ont l'air de jouir beaucoup d'être ainsi costumées. Les garçons, de leur côté, ne sont pas peu fiers du spectacle qu'ils donnent aux curieux et aux curieuses qui sortent de leurs maisons pour les voir passer. Ils sont une vingtaine, et les filles arriveront à ce nombre quand la dernière sortira de chez elle pour prendre le bras de son cavalier.

Au milieu du groupe, la taille élevée de Fanny Calloux se fait remarquer. Un fichu rouge couvre le cou et le haut des épaules, que sa robe laisse à découvert. Sur ce dernier point, sa mise a peut-être plus de recherche que celle des autres filles. Elie Boron, son cavalier, est presque méconnaissable, tant il est bien habillé. Vêtu des pieds à la tête de drap presque noir, rasé, sauf la moustache ; un chapeau de feutre mou à fond plat, l'aile un peu relevée du côté droit, Elie a vraiment très bonne façon. Si nous ajoutons qu'il a les yeux bleus et de beaux cheveux comme en avait dans le temps son père, nous ne serons pas étonnés si Fanny Calloux est fière de marcher avec lui. Elle aussi est bien une des plus belles filles du cortège.

Au retour de celui-ci, les deux pères et les deux filles le virent de nouveau défiler devant eux. John Calloux à la grande moustache, l'air satisfait, le regard gracieux, salua Madeleine et Aline, qui lui rendirent son inclination de tête. Rosine Castagnard avait les cheveux coupés courts sur le front et frisottés. C'était une fort jolie fille, à la taille fine, le pied leste. Celle qui la suivait avait employé pour sa toilette l'argent qu'elle rapportait de sa place de domestique, tandis que sa mère était dans le besoin.

Il restait quelques garçons non pourvus, à la queue du cortège. Comme ils passaient en face d'Aline et de Madeleine, deux d'entre

eux se détachèrent de la bande et vinrent offrir leur bras aux deux amies, qui les remercièrent, disant qu'elles ne dansaient pas.

— Vous apprendrez tout de suite avec nous, dirent les deux compagnons, et vous feriez un grand plaisir à toute la Jeunesse.

— Vous êtes bien aimable, répondit Aline à celui qui s'était approché d'elle ; mais vous voyez que je suis encore en deuil.

— Et tu sais bien, Victor, dit Madeleine au jeunet qui arrondissait un bras de son côté, que je n'approuve pas les bals qui ont lieu le dimanche. Je te remercie. D'ailleurs, ne vas-tu pas chercher Eugénie Patochon ?

— Oui ; mais ça ne fait rien : j'aurais deux filles au lieu d'une.

— Adieu ; va seulement et ne faites pas de folies. Toute la bande est déjà loin.

Quand garçons et filles furent hors de portée de la voix, ainsi que la troupe d'enfants qui suivaient le cortège dans la rue, Jean Rabaut dit à Benjamin :

— Avez-vous remarqué deux grands garçons de vingt ans, dégingandés, qui vous regardaient avec des yeux fixes ?

— Oui, parfaitement.

— Eh bien, ces deux espèces de chenapans ont de l'argent pour le dépenser de cette manière, et ils laissent un vieux grand-père infirme manquer de tout. Sans la charité de quelques personnes, le pauvre homme aurait faim. Et c'est lui qui les a en bonne partie élevés.

— C'est dégoûtant. — Aline, il faudra visiter ce vieillard et lui porter quelque secours. — Comment se nomme-t-il ?

— Rodolphe Poirier, bien connu dans le village sous le surnom de *Culotte-suisse*. — Vous voulez entrer avec nous ? continua Rabaut. Madeleine vous offrira quelque chose à boire. Après votre longue promenade, vous devez avoir soif. Moi, je retourne à l'écurie.

— Merci, répondit Aline. Il est plus de cinq heures. Nous allons à la maison. C'est le moment de rallumer le feu pour chauffer de l'eau. J'ai bien joui de cet après-midi passé à la montagne. Ah ! monsieur Rabaut, quel admirable pays que le nôtre ! Et comme il faut être reconnaissant envers Celui qui nous l'a donné !

— Oui, mademoiselle. Je suis heureux de vous entendre exprimer ce sentiment, et je le partage. Mais croyez-vous que ces jeunes gens qui vont passer la nuit au bal donneront une seule pensée à Celui dont ils ont reçu la vie et de si grands bienfaits ? Hélas ! non. Ni chez les garçons ni chez les filles, le cœur n'est tourné de ce côté-là. Il est tout entier aux amusements, au plaisir, à la vanité, et peut-être pour plusieurs à de plus mauvais désirs encore. Les résultats de ces danses sont trop souvent regrettables et pernicieux. — Vous verrez demain

ces jeunes gens, encore tout échauffés, n'ayant point l'air de rechercher la vraie sagesse. Après-demain, les garçons se montreront en public comme de véritables fous, ivres de bêtises et plusieurs aussi de vin. Telle est, dans ce village et dans beaucoup d'autres, la pépinière où se recrute le peuple souverain. Ce n'est certes pas réjouissant.

Jean Rabaut voyait-il la situation sous des couleurs trop sombres ? Son pessimisme était-il exagéré ? Sur quelques points, peut-être ; mais non sur tous.

Dans le chapitre suivant, nous chercherons à lire dans l'âme et le cœur d'Elie Boron, pour tâcher de comprendre un peu ce qui s'y agite et ce qui s'y passe.

CHAPITRE XVII



Pendant la semaine qui avait fini la veille, Élie Boron avait subi un travail intérieur dont nul ne se doutait autour de lui. Ni sa mère, ni surtout son père ne s'étaient représenté que la conscience de leur fils recevait un appel dont les suites pouvaient avoir une importance capitale dans sa vie, soit en bien s'il l'écoutait, soit en mal s'il le repoussait. Ils remarquaient seulement qu'il était plus sérieux qu'à l'ordinaire et parlait peu. En silence, Élie faisait ses préparatifs pour le bal prochain, puisqu'il s'était engagé à y conduire Fanny Calloux, mais sans avoir l'air de s'en réjouir le moins du monde. Pour ne pas déplaire à la jeune fille qui tenait plus à la toilette qu'au fond du caractère, il s'était habillé tout de neuf, comme on l'a vu, et avait fait cette emplette à Genève, dans un de ces magasins immenses, où l'on trouve tout ce qu'on veut, à des prix d'une modicité fabuleuse, comme disent ces revendeurs, mais où l'on risque d'être attrapé d'une manière encore plus distinguée. Dans le bazar où il entra, Élie trouva exactement ce qu'il désirait, et choisit un vêtement fait pour attirer un nouveau client à la maison Jykled et C^e. Le chapeau, la cravate, le costume, jusqu'à la chemise, tout se trouva sous la main habile des marchands, en fort peu de temps. Notre jeune homme dépensa pour ces divers achats une centaine de francs, que sa mère lui avait remis en cachette du père César.

En le voyant si bien équipé des pieds à la tête, — il avait aussi des bottines neuves, — Fanny lui fit un compliment flatteur lorsqu'il se présenta chez les Calloux, pour la faire entrer dans le cortège et la conduire à la danse.

Pour être certain de ne pas risquer de se trouver en retard ou au dépourvu, Élie était allé à Genève le lundi, soit le lendemain du jour où il avait pris son engagement avec Fanny. Mais, chose curieuse, il se sentit mal à l'aise avec lui-même, peu après avoir fait ses achats,

et sans que personne lui eût dit un seul mot sur ce qui le préoccupait. Il lui semblait qu'une voix intérieure lui faisait cette double question : Où se trouve la sagesse ? où se trouve le vrai bonheur ? Et notre garçon de se répondre à lui-même : ce n'est ni dans la toilette, ni dans les plaisirs de la danse : la paix de l'âme, ne peut exister qu'avec le sentiment de la présence habituelle de Dieu dans le cœur.

On voit déjà par ce singulier travail que *le vent doux et subtil* dont parle le grand prophète qui portait le même nom, avait passé sur l'âme du fils unique des habitants de la vieille demeure. Mais le jeune homme avait aussi ses aspirations, ses secrets désirs, animés par un souffle d'une nature absolument différente. Il voulait goûter de la vie, boire à la coupe des plaisirs de son âge. Il irait donc au bal avec Fanny, et là il verrait ce que la joie de ce monde pouvait donner de bonheur. D'ailleurs, engagé comme il l'était, ayant donné sa parole, il ne pouvait ni ne voulait retourner en arrière.

Au milieu de la semaine, comme cette voix intérieure dont nous venons de parler se faisait de nouveau entendre à Élie, il vint au verger pour y faucher de l'herbe, tout près du jardin où Aline Duret se trouvait en ce moment. Un petit sécateur à la main droite, préservée des piqûres par un vieux gant, la jeune fille coupait les roses flétries, pour ne laisser aux arbustes que les fleurs en bon état et les boutons prêts à s'ouvrir. Une dernière floraison se montrait aux espèces à sève remontante.

La faux à l'épaule, Élie s'approcha de la clôture du jardin.

Il causait volontiers avec Aline, presque tous les jours, allant et venant dans son voisinage, mais sans s'arrêter plus d'un instant. Lorsqu'il se sentait à son aise, disposé à une sorte d'intimité qui était au fond dans son caractère, il parlait avec abandon, employant même, sans les chercher, des expressions poétiques. Peut-être y avait-il dans son langage, en ces moments-là, une sorte d'affectation inconsciente qu'on remarque chez plus d'un jeune villageois. Élie aimait la nature et en comprenait les beautés, mieux que la plupart des garçons de son âge. Dans une organisation pareille, délicate de sentiments et bien douée, il se fait parfois un développement remarquable à divers points de vue. C'est comme une sève nouvelle, qui remplace l'écorce rustique, écailleuse et rude, sous laquelle se présentent souvent les jeunes campagnards.

— Bonjour, mademoiselle, lui dit-il. Vous ôtez les roses fanées : c'est une image de ce qui se passe dans la vie humaine. Il n'y a que la jeunesse qui soit belle ; seulement, comme les roses, elle ne dure pas longtemps.

— C'est vrai, dit Aline. Toutefois, ne pensez-vous pas qu'il est une

jeunesse contre laquelle les années ne peuvent rien ?

— Je comprends à moitié ce que vous voulez dire, mademoiselle Aline ; expliquez-moi votre pensée plus en détail. Vous savez que mon intelligence est très bornée.

— Je ne le crois pas du tout, monsieur Élie : aussi bien que moi, vous savez que l'Écriture sainte nous parle d'une jeunesse immortelle, bien différente de celle qui ne dure que quelques années.

— Oui ; c'est la jeunesse qui se renouvelle comme celle de l'aigle, dit Élie.

— Précisément. Vous voyez que nous sommes d'accord.

— Jusque-là, oui. Mais que faut-il faire pour la posséder, cette jeunesse qui dure toujours ?

À cette question, Aline s'arrêta dans son travail ; elle vint jusqu'à la barrière qui la séparait de son voisin, et dit à Élie, d'une voix qui pénétra jusqu'à l'âme du jeune homme.

— Est-ce une question sérieuse que vous m'adressez.

— Très sérieuse, je vous l'assure.

— Eh bien, je pense qu'il faut écouter la voix de Dieu quand elle nous parle, et obéir à ce qu'elle nous dit de sa part.

— Mais comment savez-vous que je l'entends, cette voix, et que je lui résiste ? Auriez-vous un don de divination ? Je n'ai parlé à personne de ce que j'éprouve à cet égard depuis quelques jours, et voilà que vous en êtes instruite.

— Mon cher monsieur Élie, reprit Aline, je ne suis qu'une jeune fille sans expérience, mais je crois, d'après la Bible, que la voix intérieure que vous entendez, est adressée à toute créature humaine. C'est la voix de la conscience, ou si vous aimez mieux, celle de l'Esprit de Dieu. Pour ne pas se flétrir de bonne heure comme les roses ; pour vivre d'une vie qui ne s'éteint pas, mais dont l'activité et l'intelligence vont en augmentant, l'homme n'a qu'à suivre l'impulsion qui lui vient d'en haut, et à faire ce que lui dit Jésus-Christ dans son Évangile. C'est là toute ma science. Vous voyez que je suis fort loin de deviner ce qui se passe dans l'âme de mon prochain.

— Merci, mademoiselle. Ce que vous venez de me dire m'encourage et me fait du bien. Permettez-moi de vous serrer la main, en signe de reconnaissance.

Aline était simple, point prude ni romanesque : elle ne refusa pas au brave garçon de lui tendre une main par-dessus la palissade, après quoi Élie alla faucher son herbe, et la jeune fille retourna débarrasser les rosiers de leurs fleurs défraîchies.

Et lorsque, le dimanche au soir, elle vit défilier le cortège des danseurs, il lui fut facile de constater, à l'air du beau couple qui passait

sous ses yeux, que ce n'était pas la voix de l'Esprit saint qui se faisait écouter en ce moment au cœur d'Élie Boron. N'étant point cancanière et respectant trop ce que lui avait confié son jeune voisin, il va sans dire qu'elle n'en avait parlé à personne, pas même à son père, pour lequel Aline n'avait pourtant pas de secret.

Le bal se continuait dans la soirée, pendant que les Rabaut et les Duret, chacun chez eux, faisaient quelque lecture intéressante avant de se livrer au repos. Fatiguées à la suite de leur excursion dans la montagne, Aline et Madeleine se couchèrent de bonne heure. Le père César, au coin du feu, rallumait la braise endormie du foyer, en soufflant sur elle dans un vieux canon de fusil, transformé en fourgon à deux branches, à l'endroit de ce qui fut autrefois la culasse. Il maugréait contre sa femme, qui était une prodigue, disait-il, puisqu'elle avait permis à Élie de s'habiller comme un prince, pour une fichue danse dont il ne donnerait pas deux sous.

Il n'est plus d'usage, assure-t-on, dans ces fêtes de jeunesse au village, qu'il y ait un repas où toute la bande assiste le premier jour ; chacun s'en va souper chez soi, les filles amenant à la maison de leurs parents les amies invitées par elles, les garçons leurs amis. A dix heures, les musiciens posent leurs instruments et vont aussi se restaurer ; les danseurs quittent la salle du bal, où ils reviennent au bout d'une heure.

John Calloux amena donc chez son père un ami venu pour danser à Sarreau avec Méry. Félix Übertin était un joli garçon, fils de famille dans l'aisance, dragon dans la même compagnie que John, très bon vivant, aimant le mot pour rire et ne se gênant pas à cet égard. Il habitait un village à quelque distance. Dans la soirée, il avait demandé à Élie, comme une faveur, de lui prêter Fanny pour danser avec elle ; et celle-ci trouvait que Félix était meilleur cavalier que son partner officiel. Élie n'en prit nullement ombrage, son cœur n'étant pas atteint assez fortement de ce côté-là, pour qu'il reçût une blessure de cette quasi préférence en faveur de Félix Übertin. Lui-même dansa plusieurs fois avec d'autres filles, notamment avec Rosine Castagnard qui lui en sut gré et le lui dit à l'oreille.

Un peu avant la suspension provisoire du bal, avant que personne ne fût sorti de la salle, Fanny dit à Élie qu'elle voulait retourner chez elle pour préparer la table du souper ; et que, puisqu'il était seul à se rendre chez son père, elle l'engageait à l'accompagner chez ses parents. Élie accepta de grand cœur, étant en ce moment sous le charme de sa danseuse, dont la beauté paraissait rehaussée encore par des couleurs plus vives, et dont les épaules découvertes fascinaient son regard. On peut bien penser que la voix intérieure se taisait

en ces instants où ce qui plaît aux yeux attire le regard et obscurcit la conscience. Élie et Fanny sortirent donc ensemble de la salle du bal, où l'on valsait encore. C'était à l'étage de l'auberge ; il fallait suivre un corridor éclairé par une lampe, avant d'arriver à l'escalier. Comme ils allaient descendre la première marche, Fanny dit tout à coup :

— J'ai oublié mon fichu à la patère de la première fenêtre : c'est le rouge, tu sais ; va me le chercher ; tu seras bien gentil.

Élie l'eut bientôt rapporté ; mais, en le plaçant lui-même autour du cou de Fanny, entraîné par la séduction des sens, il déposa un vaillant baiser sur l'épaule, avant de la recouvrir.

— Allons donc ! lui dit Fanny, à quoi penses-tu ? Ce n'est pas là qu'on s'embrasse, dit-elle en tournant une joue du côté d'Élie, comme pour lui montrer la bonne place.

Notre jeune homme profita de l'invitation, et Fanny put compter, si elle le voulut, combien de fois l'expérience fut répétée. Elle était loin de s'en défendre et de trouver la chose désagréable. Heureusement ils étaient seuls, dans le demi-jour de ce long corridor. D'ailleurs, il est probable que, si des passants avaient été témoins de cette embrassade multipliée, ils n'y auraient pas accordé une grande attention. Il n'est peut-être pas une jeune fille, en ces sortes de réunions, qui n'ait eu à subir la même audace de la part de son cavalier, et plus d'une y a répondu de la même manière.

Il m'est arrivé d'assister un soir à une cérémonie toute semblable, dans un lieu absolument identique.

Bras dessus bras dessous, nos deux jeunes gens arrivèrent à la maison Calloux. Bientôt les autres invités furent là. On se mit à table, mais, chose qui étonna beaucoup, Élie refusa de manger. Un poids lui pesait à la poitrine ; une main invisible le serrait à la gorge. Il prit une tasse de thé pour ne pas la refuser à Fanny et ne voulut plus rien.

— Êtes-vous malade ? lui demanda la mère Calloux.

— Du tout ; mais je n'ai absolument pas faim.

— Il aura été souper à l'auberge, pendant que Félix Ubertin dansait avec Fanny, insinua John.

— Tu fais là une supposition absurde, répondit Méry. Élie n'a pas quitté la salle du bal.

— L'appétit lui reviendra demain, ajouta Fanny, ou même déjà cette nuit.

À onze heures, ils retournèrent tous ensemble au lieu de la réunion, cette fois d'une manière tout à fait correcte, chaque garçon donnant le bras à sa danseuse.

Élie se remit aux ordres de Fanny, mais il ne lui disait presque rien dans les temps d'arrêt et dansait d'une manière molle. Félix s'en

aperçut et demanda une valse à Fanny. Celle-ci accepta bien vite, voyant qu'Élie devenait taciturne ou était fatigué. Ayant besoin de respirer au grand air, il vint à la rue. Minuit sonnait aux horloges de la contrée. Le ciel était d'une pureté parfaite ; les étoiles scintillantes au point de faire entrevoir l'infini qui se perd derrière elles. Toujours sur la même ligne inclinée, les *Trois-Rois* rappelaient l'arrivée des mages d'Orient, venant adorer l'enfant né à Bethléem. Les soleils immenses, les satellites joyeux, les vieilles étoiles rouges sans lumière brillante, les millions et les millions de sphères célestes, vues à l'œil nu, tous ces ouvrages obéissaient au divin Créateur qui les gouverne. Ils proclamaient sa sagesse, sa bonté infinie et sa gloire. — Et il y avait là tout près, dans cette salle où résonnaient la musique et le bruit de la danse, une troupe de jeunes hommes et de jeunes filles dont aucune pensée ne s'élevait du côté du ciel ! Et dans une autre salle, remplie de buveurs, les turpitudes, les blasphèmes se mêlant aux chansons ignobles des ivrognes, aux paroles souvent peu convenables d'hommes d'âge mûr.

Livré à lui-même dans cette solitude du milieu de la nuit, Élie fit d'amères réflexions, — disons mieux, — des réflexions bénies. Cette fois-ci, il laissa pénétrer dans son âme le souffle qui voulait la purifier. Il se jugea sévèrement, maudissant jusqu'aux baisers qu'il avait pris sur les joues de Fanny, et s'accusant d'une lâcheté dont il avait honte. « Tout va bien dans le ciel, se disait-il, et ici-bas que faisons-nous ? qu'adorons-nous, à quoi pensons-nous ? Au lieu du Dieu qui nous a donné la vie, nous adorons la créature, quand nous ne sommes pas nous-mêmes nos propres idoles. — C'en est fait. Je renonce à ces folies, et je veux vivre autrement. Heureusement, je n'ai pas d'engagement positif avec Fanny, qui d'ailleurs m'a signifié ses conditions. »

Maintenant, dans l'âme d'Élie, le bien l'emportait sur le mal ; le devoir sur l'amour du plaisir. La puissance de l'Esprit de Dieu se montrait plus forte que la résistance humaine et que l'enivrement des passions. Le cœur du jeune homme s'était rendu.

Remontant subitement à la salle du bal, il pria Félix Übertin de reconduire Fanny à la maison paternelle, lorsqu'elle voudrait y retourner, assurant qu'il ne pouvait continuer à danser.

— Est-il malade ? demanda Félix, lorsque Élie les eut quittés.

— Je ne crois pas, répondit Fanny : quelque chose lui aura fait de la peine, et c'est à cause de cela qu'il s'en est allé.

CHAPITRE XVIII



Le lendemain, vers dix heures du matin, Élie se rendit chez les Calloux, quand il eut terminé son ouvrage ordinaire. C'était lui qui soignait le bétail. Son désir était de voir Fanny en particulier. Il fut servi à souhait, car il rencontra sa chevalière de la veille, comme elle se dirigeait, seule, du côté d'un magasin où sa mère l'envoyait faire une emplette pour le ménage.

— J'allais chez vous, lui dit Élie, pour te faire mes excuses.

— Eh bien, oui. Que diantre avais-tu hier au soir ? Si gentil jusqu'à dix heures, tu étais *tout chose* depuis le souper. Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine ?

— Non, Fanny ; je n'ai à me plaindre de personne, et surtout pas de toi, qui as été bonne et amicale avec moi. Si j'en veux à quelqu'un, c'est à moi-même uniquement. Lorsque je pourrai causer avec toi un peu à loisir, je t'expliquerai ce que j'ai éprouvé depuis quelques jours, et particulièrement hier au soir. Pour le moment, je voulais seulement te prier de me pardonner la liberté sans doute trop grande que j'ai prise avec toi, lorsque nous avons quitté la salle du bal pour aller chez vous.

— Comment donc ! dit Fanny en souriant : mais ce serait plutôt à moi de te remercier. Une marque d'amitié vaut bien quelque chose.

— Sans doute ; mais j'aurais mieux fait d'être plus réservé, plus vraiment respectueux.

— Allons, je crois que tu radotes. Où as-tu péché de si singulières idées ?

— Dans ma conscience. Mais ce n'est là qu'un point sur lequel je ne m'arrêterai pas davantage, puisque tu veux bien me pardonner.

— Simple que tu es ! ne parle donc plus de cette embrassade. Ne dirait-on pas, à t'entendre, que tu as commis quelque gros péché ? Il me semble même que je t'ai rendu une partie de ce que tu m'as

donné; mais peut-être que je me trompe. En tout cas, je ne m'en ferais pas le moindre souci. Après ton départ, que j'ai bien regretté, j'ai dansé jusqu'à trois heures du matin. Félix Übertin est un gentil garçon. Il vient de repartir. — On a décidé, depuis toi, que nous irions en promenade aujourd'hui à Baligny, d'abord après dîner. Tu viendras me chercher. Les garçons de Baligny, à qui les nôtres ont fait honnêteté quand ils sont venus il y quelques temps, nous ont tous invités. Je compte sur toi.

— Sais-tu si l'on dansera ?

— On n'en a pas parlé; mais je pense qu'on s'amusera un moment, puisque nous aurons la musique. Tu mettras tes habits d'hier, n'est-ce pas ? J'ai trouvé que tu avais très bonne façon. On dansera ici dans la soirée.

— Que penseras-tu de moi, Fanny, quand tu sauras que je renonce à la danse, et à ces réunions de la Jeunesse pour toujours ?

— Toi ! voyons : c'est de la pure bêtise, de la mômerie.

— Que ce soit cela, ou quelque chose de beaucoup plus sérieux, c'est une affaire décidée entre moi et ma conscience. Je t'expliquerai une autre fois ce qui m'y a poussé. — Puisque tu me le demandes, j'irai volontiers me promener avec vous cet après-midi; je serai bien aise de causer avec toi en marchant.

— Tu mettras donc tes habits neufs ?

— Oui, pour te faire plaisir.

— Nous autres filles, nous mettons des robes foncées.

— Eh bien, adieu, Fanny. Je te remercie de ce que tu m'as dit.

La grande fille alla de son côté; le jeune homme revint chez lui. %

« Toqué, toqué, ce brave Élie, se disait Fanny en appuyant sur les talons de ses bottines. Sur quelle herbe a-t-il donc marché ? Ah ! c'est ça : j'y suis. Sa voisine l'aura converti à ses idées religieuses. Elle est insinuante, Aline Duret. Et puis, ce n'est pas pour rien qu'elle nous regardait passer hier, avec Madeleine Rabaut. — Enfin, on verra ce que tout ça donnera. Mais si Élie devient tout de bon mômier, nous aurons bientôt fini les affaires. Ce serait encore pis que d'aller s'ensevelir dans leur absurde maison. Et pourtant, il est de fait qu'Élie est un gentil garçon. Félix Übertin de même, mais il parle moins bien qu'Élie et la position de fortune de son père est très inférieure à celle du vieux César. »

Par ces quelques réflexions faites en se rendant au magasin, on voit que Fanny Calloux était fort peu sentimentale. Elle ne comprit rien à la démarche délicate d'Élie. Son caractère était droit sans doute, mais superficiel, léger, et avec cela calculateur.

La promenade eut lieu comme il avait été convenu, drapeau déployé

et musique en tête. A Baligny, le cortège de Sarreau fut reçu avec grand bruit de mortiers. Des plateaux chargés de verres de vin et de pâtisseries furent offerts aux arrivants. On fit quelques tours de danse en plein air, et l'on revint avant la nuit, pour rouvrir le bal dans la soirée. A Baligny, Élie avait passé Fanny à un garçon de ce village, en sorte qu'il put facilement s'abstenir de danser. Mais il ne lui fut pas possible de causer avec elle d'une manière un peu intime, durant le trajet d'un village à l'autre.

La journée du mardi fut employée, par les plus jeunes des garçons, à s'affubler d'oripeaux, à se barbouiller le visage, à tambouriner de manière à casser les oreilles des gens paisibles ; puis, à se présenter à la porte des maisons pour y mendier quelque monnaie, attraper un saucisson, des œufs, demander du vin, etc. On eût dit des sauvages, des imbéciles et des goujats sans vergogne. Quelques-uns avaient pourtant honte de faire un pareil métier.

Quand ils frappèrent à la porte de Benjamin, celui-ci vint les recevoir. Il leur dit de son air grave :

— Je sais ce que vous voulez, car moi aussi j'ai été de la Jeunesse de Sarreau il y a trente ans. Alors il y en avait déjà parmi nous qui faisaient ce que vous faites aujourd'hui, mais je ne les suivais pas. Ils avaient l'air de gros imbéciles, peu capables de devenir citoyens d'un pays républicain, et semblaient plutôt retourner à l'état sauvage. Croyez-moi, mes amis ; renoncez à faire comme eux. Cela n'est digne d'aucun homme. Si c'est une petite cotisation que vous demandez, vous l'obtiendrez bien plus facilement en étant convenables et polis dans toute votre conduite. Voilà 5 francs que je mets dans votre grilloire à café. Êtes-vous satisfaits ?

Aline était venue sur la galerie, pour entendre ce que dirait son père. Assez penauds, les garçons remercièrent le trop généreux donateur, dont l'écu de 5 francs neuf, brillait comme un soleil dans la compagnie des gros sous de cuivre rouge qui nous viennent de la frontière française, et au milieu desquels il était tombé. Avant de se retirer, la cohorte bouffonne se mit à chanter :

Qu'il vive !

Qu'il vive et soit heureux !

Un des plus allurés de la bande, s'adressant à Aline, lui cria de sa voix avinée :

— Bonjour, jolie demoiselle ! Il fallait venir avec nous dimanche ! Je vous retiens pour la prochaine fois.

— Merci, répondit-elle.

Il y avait bien, en effet, de quoi la tenter !

Tel fut donc le dernier acte public de cette fête de jeunesse à Sarreau. Et dire que des créatures raisonnables peuvent y prendre plaisir ! Est-ce qu'aucun progrès, aucune amélioration n'est donc possible à cet égard parmi nous ? À ce propos, on me racontait hier que deux jeunes hommes mariés, pères de famille, venus d'assez loin avec femme et enfants pour rendre visite à leurs parents, étaient partis à onze heures du soir et avaient été passer la nuit dans un bal public, à plus d'une demi-lieue de distance. Ils revinrent le matin, ivres tous les deux. S'ils lisent ce que je viens d'écrire, puissent-ils rentrer en eux-mêmes et s'humilier d'une telle conduite.

La conversion d'Élie fut sincère et très sérieuse. Elle amena dans sa vie une direction et une action bienfaisantes. Il s'était toujours montré fils soumis et respectueux, bien que les idées de ses parents, de son père surtout, allassent souvent à l'encontre des siennes. Dès lors, son caractère s'affermir, sa timidité naturelle fit, peu à peu, place à une assurance qui n'avait rien de trop accentué, ni surtout de prêcheur autour de lui. Il se sentait heureux dans ses nouvelles convictions. Rien ne dilate le cœur comme une sainte obéissance aux enseignements de l'Évangile.

Le père César était tout étonné du changement qu'il remarquait chez son fils. Mais cela ne laissait pas de lui donner une certaine inquiétude. Un soir, il en parlait avec sa femme.

— C'est bien extraordinaire, lui disait-il, de voir comme Élie est maintenant toujours de bonne humeur. C'était déjà un brave garçon avant cette dernière fête. Mais pourtant, il avait de temps en temps des moments d'impatience ou de tristesse. À présent, il paraît content de tout et ne reparle plus de bâtir.

— Ça se peut, répondit la mère Boron ; mais, vois-tu, César, je crains parfois qu'il ne devienne trop pieux. Depuis un mois, il va tous les dimanches à l'église, quand même le sermon est *au tard* ; il nous lit aussi un chapitre de la Bible, le soir, avant d'aller dormir. Je vois qu'il se procure des livres de religion, soit par M^{lle} Aline, soit par Madeleine Rabaut. Tout ça est bon sans doute, mais ça sent la môme.

— C'est bien ce que je me dis aussi. Nous tomberions alors dans un autre extrême, pire que le premier. Ça me tourmente quand j'y pense. Il devrait se marier. Élie est bien en âge de prendre femme, et le mariage changerait ses dispositions.

— Ça se peut, reprit la mère. Mais avec qui se marier ? Il ne va plus chez la Fanny. Ça m'étonne, car il en paraissait coiffé, et tu sais qu'elle est venue voir notre maison. Est-ce qu'il y aurait eu du refroi-

dissement entre eux ? S'il y en a eu, c'est sans doute à cause des réparations qu'il faudrait faire pour les loger, peut-être même de la bâtisse dont elle avait parlé.

— Eh bien oui ! On ne sait pas ce qui lui a passé par l'esprit, pour le changer à ce point. Depuis quelques jours, j'ai beaucoup réfléchi à tout ça, et j'en suis venu à penser que, plutôt que d'entreprendre des réparations qui mettraient tout à bas chez nous, — car ces affreux entrepreneurs ne respectent rien de ce qui est ancien ou ne leur plaît pas, — il vaudrait mieux bâtir une très petite maison, pour un ménage seul, et y consacrer cinq à six mille francs. Je veux en parler à Élie, pour savoir ce qu'il en dirait. J'ai peur qu'il ne s'amourache de la fille à Benjamin ; je les vois souvent causer ensemble, vers la palissade du jardin. Que peuvent-ils avoir tant à se dire ? Une demoiselle de ville et un garçon paysan, ça ne se convient pas.

— Ah ! ça se pourrait que l'idée de l'épouser lui fût un moment venue. On a vu plus d'un mariage pareil. Mais, pas plus tard que ce matin, Élie m'a dit qu'il n'y pense pas du tout, et qu'avec Fanny Calloux ça ne bat plus que d'une aile. Ton idée de consentir à faire un petit bâtiment neuf me paraît bonne. Ça se peut qu'elle plaise à Élie. Parle-lui-en. Mais pour cette année, ce serait trop tard.

Les deux époux en étaient restés là de leur conversation. Il y avait longtemps que don César n'avait été aussi convenable en paroles avec sa femme, ni abordé une idée aussi large que celle de faire construire un petit bâtiment pour y établir son fils. Est-ce que la manière d'être actuelle du jeune homme avec son père avait exercé déjà une bonne influence sur les dispositions du vieillard ? A notre tour, nous dirons aussi, comme la mère d'Élie : ça se pourrait. Quoi qu'il en soit, le père César reprit le sujet avec son fils, peu de jours après :

— Écoute *voir*, lui dit-il, comme ils étaient au fond de la grange où nul ne pouvait les entendre ; je voudrais causer avec toi un moment. Je ne sais pas ce qui t'est arrivé depuis un mois, d'abord après votre danse, mais tu es tout autre. Ce n'est pas que moi ou ta mère nous ayons à nous plaindre de toi, bien au contraire ; mais il y a quelque chose que je ne m'explique pas. Que s'est-il passé, si tu peux me le dire ?

— Mon père, il s'est passé une chose qui me rend heureux et dont je remercie Dieu chaque jour. J'ai compris que le bonheur est d'obéir à la conscience, dans tout ce qu'elle nous commande de conforme à l'Évangile. Je tâche de me tenir à cette règle suprême, et je m'en trouve bien.

— Tu n'as pourtant pas l'intention de te rendre singulier par tes

nouvelles idées, de devenir *mômier*, par exemple ? Je te préviens que cela ne me conviendrait pas.

— Vous pouvez être tranquilles à cet égard, toi et ma mère. Lorsque vous verrez que je m'écarte de mon devoir, en quoi que ce soit, reprenez-moi.

— À la bonne heure. Mais voyons : parlons un peu de mariage. Moi, je voudrais te voir établi. Où en sont tes affaires avec Fanny Calloux ?

— Elles sont bien près de se rompre, quoique je n'aie rien fait pour cela. Du reste, je n'ai jamais eu d'engagement positif avec Fanny. J'aurais été heureux de gagner toute son amitié et je lui aurais donné la mienne. Mais je vois maintenant que nos caractères ont trop de différences pour bien cheminer ensemble, et il y a toujours cette question d'un appartement qui est un obstacle entre nous.

— Si ce n'est que cela, et quoique je la croie un peu radicale, étant la fille d'un père qui l'est beaucoup, je finirais par consentir à mettre cinq ou six mille francs à vous bâtir une petite maison dans le verger. Ta mère et moi, nous continuerions à rester dans la nôtre actuelle. Mais il faudrait que le grand Georges donnât à sa fille une valeur équivalente à celle que j'emploierais à bâtir.

— Je te suis reconnaissant de cette idée, mon père. J'y réfléchirai, et je verrai s'il faut en parler à Fanny. Mais je crois que, même avec la perspective d'une maison neuve, je recevrais un refus. Et quant à une dot, il n'y faut pas penser.

— Au contraire, il faut en faire une condition positive.

— Dans ce cas, je ne me chargerais pas de la formuler. Si nous en arrivions un jour là, — ce que je n'espère pas, — tu pourrais la présenter toi-même.

— Eh bien, nous verrons. Tire la chose au clair avec Fanny ; et si elle dit *oui*, je parlerai à son père. Donne à manger aux bêtes ; l'heure est là.

CHAPITRE XIX



eu à peu, les Duret s'étaient bien établis dans leur jolie maison restaurée. Benjamin avait ajouté divers petits agréments à leur installation. Un poulailler à Fun des angles de la cour, lequel contenait une demi-douzaine de poules de bonne race, avec le coq. Ce petit bâtiment rustique masquait le fumier du voisin César, et c'était bien un avantage. Puis, la vache de Castagnard était dans l'étable de Benjamin depuis quinze jours, avec un mouton, afin que la Neirette ne souffrît pas d'une solitude trop absolue. Le marché avait été conclu d'après le conseil de Jean Rabaut, et ainsi le débiteur de Benjamin s'était libéré de sa dette, pour le paiement de laquelle il eût d'ailleurs tenu parole au jour fixé. Toujours complaisant sans se montrer obséquieux ou trop empressé, Élie Boron avait offert de traire la vache, après avoir trait les leurs ; mais Benjamin n'avait accepté que lorsqu'il ne serait pas là, ou si lui-même avait trop de peine à reprendre ce travail, qu'il faisait très bien autrefois. Le surplus du lait dont le ménage n'avait pas besoin était porté à la vente. Tout cela intéressait le père d'Aline et l'occupait d'une manière agréable. Il retrouvait ainsi librement, avec bonheur, ce qu'il avait dû faire par nécessité dans sa jeunesse. Et Aline était ravie d'avoir du lait pur, parfaitement propre, pour l'usage de la maison. Quelle différence avec celui qu'elle devait acheter au Havre, chez une revendeuse !

À Sarreau, la curiosité du public était toujours éveillée à l'égard de ce que Benjamin pouvait posséder. Mais rien n'en avait transpiré d'une manière certaine. Une cuisinière revenue du Havre avait bien dit que le caissier de MM. Keuline, Marsh et C^e avait reçu une grosse somme à titre de gratification de ses longs services, mais elle en ignorait le chiffre exact. On avait parlé de 20 000 francs : était-ce bien sûr ? Il était permis d'en douter. Tout aussi curieux que d'autres, le grand Georges se disait que Benjamin serait bien forcé d'indiquer sa fortune

mobilière, dans une déclaration pour l'impôt, dès le mois de janvier de l'année prochaine, à défaut de quoi la Commission préposée à cet effet le taxerait arbitrairement, sans recours contre cette taxe, quelle qu'elle fût. Sans doute, ces choses-là doivent rester secrètes; mais comme pour tout ce qu'un homme aura pu faire, dire ou penser en sa vie, il n'y aura pas de secret au jour du jugement final, il n'y a, dès à présent, en matière d'impôt, rien qui ne soit à peu près découvert en public. Et alors, quand le moment sera venu, on saura bien si Benjamin possède plus, ou moins, qu'on ne suppose. Pourquoi, mieux qu'un autre, échapperait-il à la loi commune qui régit la position des contribuables? Il faudra bien qu'il paie 1 franc 60 centimes par 4000, entre les mains du receveur de l'État, quand ce fonctionnaire paraîtra dans la chambre à boire du cabaret, armé de ses cotes d'impôt, toutes préparées pour chacun. Mais il est évident que Benjamin Duret n'aura pas de somme à indiquer pour le produit de son travail, car il n'a aucune industrie quelconque dans le pays, ni sans doute ailleurs. Bah! c'est un pauvre petit rentier, rien de plus. Et cependant, chose rare, il paie tout comptant.

Tel était le résumé succinct des suppositions et des appréciations faites par Georges Calloux et plusieurs autres notables de Sarreau, à l'égard de leur combourgeois revenu du Havre. Il valait mieux s'occuper de cela, que de chercher à bien élever les enfants ou à combattre l'immoralité et l'ivrognerie dans la commune.

Madeleine Rabaut et Aline Duret continuaient avec succès l'école du dimanche, à la grande satisfaction des mères de famille, dont les jeunes enfants étaient au moins *réduits* pendant une bonne heure de l'après-midi, disaient la plupart d'entre elles, au lieu de courir les rues et de penser à mal.

L'automne avec ses premières gelées blanches était arrivé, la vendange terminée depuis quinze jours. Novembre allait être là, avec ses matinées brumeuses et ses nuits longues. Bientôt il ne serait plus question pour Benjamin et sa fille d'aller se promener souvent à la montagne. Il faudrait rester au logis. Mais on y était si bien, si heureux, dans une bonne maison chaude, où l'on avait tout en abondance et sous la main! Qu'une telle existence pût seulement durer! Benjamin s'était assez lié avec Jean Rabaut, comme Aline avec Madeleine. Avec les Calloux, l'intimité restait encore à venir, si elle pouvait un jour s'établir. Les Duret n'avaient pas rencontré dans cette famille, honorable d'ailleurs à bien des égards, des sentiments et des besoins qui répondissent aux leurs. La mère était froide, un peu méticuleuse. Le père ne voyait rien au-dessus de sa chère *démocratique*; et sa façon autoritaire de juger l'opinion d'autrui, ou d'imposer la sienne, ne

plaisait guère au modeste et paisible Benjamin. John aimait la plaisanterie et, dans l'occasion, un bon verre de vin. Il était un peu de l'avis de tout le monde. Nous avons vu que Fanny était superficielle, aimant ses aises, libre dans ses allures, mais sans profondeur véritable dans les sentiments. Restait Méry, destinée sans doute à coiffer sainte Catherine, à moins qu'un honnête garçon, simple comme elle, ne demandât sa main. Aucun de ces divers éléments ne pouvait s'allier d'une manière solide avec les caractères des deux habitants de la jolie maison.

Dans les rares conversations que Fanny avait eues avec Élie, depuis les nouvelles convictions de ce dernier, la grande fille s'était montrée sinon froide, du moins peu amicale. Évidemment il y avait reculé dans la bonne opinion qu'elle avait pu avoir précédemment de son chevalier à la dernière fête. Que s'était-il passé dans son esprit, nous ne dirons pas dans son cœur, car elle n'avait jamais eu un amour véritable pour le fils de César Boron. Il était arrivé une chose assez naturelle ; c'est-à-dire que Félix Übertin, trouvant la fille belle, enjouée, d'une bonne famille, était revenu chez les Calloux, soi-disant pour causer avec son ami John, mais en réalité pour voir Fanny et s'assurer qu'elle n'avait aucun engagement sérieux avec Élie Boron. Or c'était au moment où Élie venait d'exposer à Fanny son nouvel état d'âme qui le rendait si heureux, en lui disant quel bonheur ce serait pour lui si elle voulait partager les mêmes convictions ou tout au moins essayer d'en faire l'expérience.

Fanny avait répondu franchement qu'elle n'en éprouvait pas le besoin ; qu'elle ne voyait aucun mal dans les plaisirs qu'il jugeait maintenant avec sévérité ; mais que cependant elle y penserait et qu'ils en reparleraient. Dès lors, ils ne s'étaient pas revus dans l'intimité, mais Übertin était revenu et avait présenté une demande positive. Fanny dit qu'elle donnerait une réponse prochainement.

C'était peu de jours après celui où le père César fit à Élie l'ouverture dont nous avons parlé. Le lendemain, Élie trouva l'occasion de voir Fanny seule, et, en se promenant autour de la maison Calloux, ils eurent ensemble la conversation suivante :

— Je suis heureux de pouvoir te dire que le caractère de mon père s'est singulièrement adouci depuis quelques semaines. De mon côté, je tâche de lui être agréable en accomplissant de bon cœur ma tâche de chaque jour. Si nous pouvions, ma chère Fanny, arriver à penser de la même manière sur le grave sujet qui me préoccupe, nous aurions bien des perspectives de bonheur au-devant de nous. Dis-moi ce que tu en penses.

— Vois-tu, Élie, lui répondit-elle, il ne faut pas me parler de tes

nouvelles idées ; elles ne me conviennent pas. Je les trouve tant soit peu bizarres. Tu ne t'en aperçois pas toi-même ; mais sois sûr que les gens t'examinent et s'occupent de toi à ce sujet. Il m'a été désagréable, par exemple, d'entendre quelqu'un te donner le sobriquet de *prophète Élie*, depuis qu'on sait que tu es devenu plus religieux. Une autre personne m'a demandé, en badinant, si tu n'allais pas à l'école du dimanche en qualité de *moniteur*. Tout ça, tu peux le comprendre, me va sous les ongles, car les gens s'obstinent à croire que notre relation, simplement d'amitié, est beaucoup plus avancée qu'elle ne l'est réellement. S'il faut, pour faire un pas de plus, entrer dans tes idées nouvelles, eh bien, je l'avoue franchement, je préfère qu'il ne soit plus question de rien entre nous.

— Ce que tu viens de me dire me fait beaucoup de peine, reprit Élie. Mais j'attendrai avec patience que Dieu t'ouvre aussi le cœur, comme il a ouvert le mien, en me faisant comprendre que le vrai bonheur se trouve dans une obéissance volontaire à tout ce qui est bon, juste et saint. Notre âme ne vaut-elle donc pas infiniment plus que les vains plaisirs du monde ? Et voudrions-nous, de gaieté de cœur, n'en faire aucun cas ? Réfléchis encore, je t'en prie instamment, à notre position devant Dieu, et laisse-moi espérer que nous nous comprendrons complètement un jour. D'ici là, je te garderai fidèlement mon affection, et je puis te dire, dès à présent, que mon père m'autoriserait à faire construire une maison, où je serais heureux d'installer ma femme.

Fanny eut l'air de réfléchir un moment, après quoi elle dit.

— Tout cela est très bien sans doute, mais trop dans les temps futurs, dans les nuages de l'avenir. Non ; je préfère que nous restions absolument libres tous les deux, et cela dès aujourd'hui. Tu peux faire la cour à M^{lle} Duret, si cela te plaît ; je n'en prendrai nul ombrage. J'aurais dû te le dire depuis quelque temps déjà, car c'est elle qui t'a converti.

— Fanny, reprit Élie avec sérieux, tu ne m'as pas connu à fond, puisque tu peux me parler de cette manière : Sois assurée que jamais je n'ai eu la pensée de ce que tu supposes, et que ce que tu appelles ma *conversion* ne vient point de M^{lle} Duret.

— Et de qui donc ? demanda la grande fille avec une petite moue dédaigneuse. Serait-ce peut-être de Madeleine Rabaut ? Je ne le pense pas. Mais enfin, qui t'a retourné d'une semblable manière ?

— Je te répondrai par ces mots de l'Évangile : « Le vent souffle où il veut et tu en entends le bruit, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. » J'ai senti ce souffle pénétrer au plus profond de mon être moral, et c'est à lui que

je dois ce que j'ai éprouvé depuis la nuit de notre dernière fête de Jeunesse. Je veux garder le bon espoir que tu reconnaîtras aussi sa douce influence.

— C'est ce que nous verrons. Pour le moment, je reste ce que je suis. Nous sommes libres, je te le répète, afin que nous soyons bien au clair sur notre position réciproque.

— Adieu, dit Élie avec tristesse. Et lui prenant une main, il la serra fortement dans la sienne. — Est-ce donc fini ? ajouta-t-il en cherchant à sonder du regard jusqu'au cœur de la jeune fille.

— Oui ; je t'ai dit que nous sommes libres.

Ils se séparèrent. Fanny ne versa pas une larme. Elle était trop bien décidée déjà en faveur de Félix Übertin. Et pourtant, au moment de congédier l'honnête garçon dont le cœur s'offrait à elle, le sang afflua soudain aux joues qu'elle lui avait tendues deux mois auparavant et sur lesquelles de nombreux baisers avaient été déposés.

Ainsi finit une relation entre deux jeunes gens qui n'étaient pas faits l'un pour l'autre, relation dans laquelle ils s'étaient aventurés sans y avoir suffisamment réfléchi. Élie en aurait versé des larmes, s'il n'avait pas été un homme et qu'il eût eu des torts graves à se reprocher.

Il ne lui fut pas possible, le même jour, d'annoncer la chose à ses parents. Pour le faire sans trop d'émotion, il attendit une occasion favorable. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Le dimanche suivant, le père César dit à son fils, au retour de l'église où ils étaient allés ensemble :

— Je pense que tu iras chez les Calloux après dîner et que tu feras part à Fanny de ma proposition. Puisque tu as pensé à cette fille, il faut en savoir le court et le long. J'aurais préféré que tu te fusses adressé ailleurs, à cause des opinions politiques de son père, et pour d'autres motifs aussi ; mais puisqu'elle te plaît, va de l'avant. C'est du reste, je le reconnais, une fille de bon sang, d'une belle apparence et forte. Quand elle aura dit *oui*, je ferai ma demande d'une dot.

— Mon père, répondit Élie, il n'y a plus rien à faire dans ce moment, ni pour toi, ni pour moi. Fanny a refusé mes propositions, et m'a donné mon congé il y a peu de jours.

— Elle t'a refusé ! elle a osé te donner ton congé ! fit le père en se redressant avec un air de dédain superbe. Elle, cette grande bécasse, cette... (un joli mot que nous ne voulons pas relever). Ce n'est pas possible ?

— Ah ! ça se peut, César, interrompit la mère. J'ai bien vu, quand je lui ai montré l'appartement d'en haut, que la chambre ne lui convenait pas.

— Mais nous lui en aurions fait une autre, ma mère, dit Élie. N'ayons

pas trop de chagrin de tout cela ; je commence à m'y habituer, bien que la rupture m'ait été pénible.

— Raconte-nous comment ça s'est passé, reprit la mère.

— Non, dit le père : je ne veux pas le savoir. C'est une... (il répéta la même invective). Au reste, après tout, j'en suis bien aise. Elle aurait voulu nous dominer tous. Qu'elle aille au diable avec les plumes rouges de son chapeau et sa robe de danse ! Refuser un fils unique, dans la position du nôtre, ça, c'est un affront que je lui ferai sentir.

— Non, mon père. Dans un autre moment, je vous raconterai, à ma mère et à toi, ce qui s'est dit entre Fanny et moi dans notre dernier entretien, et vous verrez qu'elle est encore plus à plaindre qu'à blâmer.

— Ça se pourrait, reprit la mère. Moi, je lui ai toujours trouvé un air en dessous, comme si elle ne disait pas toute sa pensée. Il est possible qu'elle ait un autre amoureux qui lui plaise plus que toi. Et puis, tu n'as pas voulu retourner à la danse le lundi au soir. Elle en aura été choquée.

— Non, ce n'est pas cela. Ne jugeons de rien pour le moment. Elle est libre ; je suis libre ; c'est-à-dire qu'au fond nous restons à peu près dans la même position où nous étions auparavant. Seulement, si elle accepte la main d'un autre garçon, je ne devrai pas m'en étonner, ni m'en affliger. Il est possible encore qu'elle revienne à moi, si Dieu nous destine l'un à l'autre.

— Non ; je m'y oppose formellement, fit le père César. De ce moment, je retire mon offre de bâtir pour la loger convenablement, cette vilaine coquine. — Va tirer du vin et dînons. Voilà midi qui sonne au village.

CHAPITRE XX



— Bonjour, madame Grint. Comment allez-vous ?

— Bien, ma mignonne. Et vous ? et le papa ?

— Très bien ; merci.

C'était Aline, qui, par un brouillard matinal de novembre, était venue chez leur ancienne maîtresse de pension. Un manteau d'hiver couvrait ses épaules et entourait sa jolie taille, qui se dessinait cependant sous la forme moderne du chaud vêtement. Sur la tête, un chapeau de feutre, les cheveux toujours bien arrangés et brillants.

— Qu'il fait bon vous voir, mademoiselle Aline, et comme vous avez une belle santé ! L'air du pays vous convient à merveille. Voilà une chaise : mettez-vous là, pas trop loin, du fourneau. Eh bien, voyons : qu'est-ce qui vous amène ce matin ?

— Un service à vous demander de la part de mon père, et aussi de la mienne.

— Si c'est quelque chose que je puisse faire, je serai charmée de vous obliger.

— Voici ce dont il s'agit : c'est aujourd'hui mercredi. Mon père a invité pour demain, à souper, quelques-unes de ses anciennes connaissances du village, et nous voudrions vous prier de m'aider à préparer ce qu'il faut pour recevoir ces messieurs. A toute rigueur, je puis le faire ; mais je crains de ne pas réussir aussi bien que vous ; et si vous avez la bonté de venir mettre au four un filet de bœuf et deux poulets, je pourrai m'occuper du service de la table. Il faudrait avoir aussi, pour le dessert, une crème au rhum avec des macarons, ou *biscotins*, comme on dit ici.

— Parfaitement, ma chère. Je suis à vos ordres. Comme je n'ai plus personne chez moi depuis cinq semaines, je puis fermer ma maison dès le milieu du jour. Combien aurez-vous d'invités ?

— Il y a d'abord nos deux voisins, les messieurs Boron ; ensuite, M.

Calloux et son fils ; M. Castagnard et M. Rabaut. Madeleine viendra m'aider à servir. Mon père tient à réunir une fois chez lui, avant la fin de l'année, ces personnes auxquelles nous avons des obligations. Mais vous voyez que ce sera tout simple. On se mettra à table un peu après six heures, quand les ouvrages du soir seront terminés.

— Parfaitement. Eh bien, je serai chez vous d'abord après dîner. Il vous faudra une salade et des pommes de terre au plat avec des œufs. Nos hommes de Sarreau ont bon appétit. Ce sera comme un dîner à la française. Eh bien, ma chère demoiselle, j'irai avec plaisir. — N'avez-vous pas été bien étonnée en apprenant que Fanny Calloux a laissé ce brave Élie Boron, pour accepter la cour de Félix Ubertin ? Pour moi, j'en suis encore scandalisée, révoltée. C'est une fille sans cœur. Planter là un garçon d'un si bon caractère, le meilleur parti du village, et uniquement parce que la maison des Boron est vieille ! n'est-ce pas indigne ? Je veux bien que le père César ne soit pas toujours de bonne humeur. Mais quand on a un bon mari, qu'est-ce que cela fait ?

— On nous a dit quelques mots de cela ; mais tout en regrettant pour M. Élie le chagrin qu'il a dû éprouver, s'il aimait réellement Fanny Calloux, nous ne nous en sommes pas préoccupés.

— C'est naturel : pour moi, ces choses-là me scandalisent.

— À demain donc, madame Grint, et encore merci. Aline rentra chez elle. Son père avait tenu à inviter les six hommes en question, pour leur rendre les politesses qu'il en avait reçues ; et ceux-ci étaient d'ailleurs ses plus anciennes connaissances du village. Au premier moment, quand on parla de cette invitation au vieux César, il dit qu'il n'irait pas, puisque Georges Calloux serait aussi là ; mais sa femme et son fils lui firent comprendre qu'il fallait se garder d'avoir l'air d'être fâché du refus de Fanny ; qu'au contraire, c'était une bonne occasion de montrer de la dignité. Il n'était pas chez lui lorsque Benjamin vint faire son invitation.

— Si tu ne vas pas, lui dit sa femme, ça se peut très bien qu'on pense que tu regrettes Fanny pour notre fils.

— La regretter ! ma foi non. J'ai déjà dit au moins vingt fois que c'est une polissonne.

Le jeudi matin, Madeleine Rabaut entra tout essoufflée chez les Duret.'

— Pensez un peu ce qui nous arrive, leur dit-elle. Une dépêche de mon frère nous annonce qu'il sera ici dans l'après-midi. Il a un congé de huit jours. Nous ne pourrons donc pas venir ce soir. Excusez-nous.

— Mais il faut amener votre frère, dit tout de suite Benjamin. Nous serons charmés de faire sa connaissance. Il y a place pour lui à notre

table. C'est entendu ; vous l'amènerez.

— Nous craignons que ce ne soit indiscret d'arriver tous les trois.

— Pas du tout. Nous comptons sur vous.

— Oui, dit Aline, car j'ai absolument besoin de votre aide.

— Eh bien, soit. Nous viendrons, à moins que mon frère ne soit trop fatigué.

Tous furent là au moment fixé. La table était dressée dans la chambre à manger ; on y'avait ajouté les allonges nécessaires. Elle était recouverte d'une nappe à pleine main ; les serviettes d'excellent fil de Normandie ; les plats, la soupière, les assiettes, en porcelaine blanche, tout unie ; les couverts d'argent avec filet. Devant chaque convive, une carafe devin bourru, d'un bon clos de La Côte, laissait voir le liquide pétillant, d'un blanc presque laiteux.

Tous les invités nous sont connus, à l'exception de Daniel Rabaut. Ce dernier, vêtu de noir, comme le sont en général les pasteurs, est de taille un peu plus élevée que la moyenne. Il porte toute la barbe ; ses traits sont agréables, avec un air de gravité sereine. Après avoir salué et remercié ses hôtes, il va serrer la main aux Calloux, aux Boron et à Castagnard. C'est un condisciple d'Élie et de John : ils se tutoient.

Aline avait placé le père César au siège d'honneur ; à droite et à gauche, Georges Calloux et Jean Rabaut. Au milieu de la table, le jeune pasteur et le maître de la maison en face de lui. Les deux fils et les deux filles terminaient la compagnie du côté de la porte. Mais Aline était censée aller et venir autour de la table, et Madeleine aussi quand cela serait nécessaire.

M^{me} Grint s'était distinguée. La soupe, le filet de bœuf et les chapons, tout fut trouvé excellent :

Cuit à point et sans faute,

comme dit Juste Olivier. Le vin parfait, au goût de John Calloux et de Castagnard.

Chacun parlait à sa guise durant le repas. Élie n'avait point un air sombre ; au contraire, il causait volontiers avec les jeunes filles, quand elles pouvaient rester assises un moment. Le père César finit même par se dérider. Quelques verres de cet excellent vin bourru avaient peut-être aidé à la chose. Comme il considérait avec attention sa fourchette d'argent à filet, bien et duement poinçonnée, il dit tout à coup à Benjamin :

— Il est sûr que tu n'aurais pas de si belles fourchettes, si tu étais resté chez nous, au lieu d'aller au Havre, il y a trente ans. Ça t'a profité.

— Ces couverts, répondit simplement Benjamin, m'ont été donnés par M. Marsh, l'associé de M. Keuline qui était mon parrain, comme vous savez. M. Marsh les a fait démarquer et marquer à mon nom, avant de retourner en Angleterre.

— Ma foi, tant mieux, reprit César. J'aurais bien trouvé extraordinaire, si tu avais mis une somme à l'achat de cette argenterie, quoique tu pusses sans doute le faire. Ce sont de très beaux *services*, pesants et par conséquent chers ; mais ça ne rapporte rien.

— En effet, je ne les aurais pas achetés.

— Tu ne nous as jamais raconté, un peu en détail, continua César, ce que tu faisais chez ces messieurs. En quoi consistaient précisément tes occupations ? — Toi, Georges, fais-moi le « plaisir de ne plus remplir mon verre : j'ai assez bu. Mais ce vin est diablement bon.

— À votre santé, ami César ! dit le grand Georges en élevant son verre ; et aussi à la santé de Benjamin et de sa fille.

— Qu'ils vivent ! cria Castagnard, dont les petits yeux brillaient de satisfaction.

— Je t'ai déjà dit plus d'une fois, Georges, reprit César, que, sur la politique, nous ne serons jamais amis. Souviens-t'en, une fois pour toutes. — Puis, se tournant du côté de Benjamin : — Oui, raconte-nous *voir* un peu ce que tu faisais chez ces messieurs Keuline et C^e.

— J'ouvrais le guichet de mon bureau à huit heures du matin. Aussitôt après, je devais répondre à plusieurs personnes venant présenter des bons de caisse, des chèques, des délégations qu'il fallait payer. D'autres personnes apportaient de l'argent. J'inscrivais tout cela dans mes registres, les sommes sorties comme celles qui entraient. A peine avais-je le temps parfois d'additionner une colonne de chiffres, avant de passer à la colonne suivante. Cela durait ainsi jusqu'à midi, moment où je fermais le guichet pour un quart d'heure, pendant lequel je mangeais un pain de deux sous et je buvais un verre de vin apporté par un garçon de service. Je recommençais ensuite le même métier jusqu'au moment de fermer mon guichet, à cinq heures ; et lorsque l'état de la caisse avait été reconnu, soit à six heures, tous les bureaux se fermaient jusqu'au lendemain. J'allais alors dîner chez moi.

— C'est ça qui devait être pénible, dit Castagnard. J'aurais mieux aimé taper sur le blé dans la grange du matin au soir. — À votre santé, messieurs et compagnie !

Questionné de nouveau par le père César, Benjamin raconta son aventure du Havre à Bordeaux, quand il fit le voyage seul, ayant dix-huit cent mille francs dans un petit sac.

— Ça, par exemple, était d'une imprudence impardonnable, reprit

César. Mais voilà, on ne parlait pas tant d'anarchistes et de ces autres affreux coquins qui pullulent maintenant dans les villes. Aujourd'hui, porteur d'une pareille somme, tu aurais été assassiné dès le premier jour. — Je te défends, Georges, de me verser du vin. Si j'en veux, je me servirai assez moi-même. Mêlé-toi de ta *démocratique* et de patronner vos candidats au Conseil national.

— Avec honneur, répondit Calloux piqué au vif.

— Un bel honneur ! continua don César, évidemment excité par ces rasades répétées. Oui, c'est quelque chose de beau que votre manière de préparer les élections ! Quand il faudra voter, de dimanche en huit, je parie que vous enverrez l'huissier municipal déposer dès le matin, dans chaque maison, la liste de vos candidats, comme si le pays vous appartenait.

— Faites-en autant de votre côté, répondit Georges ; vous en êtes libres. L'Association démocratique représente la grande majorité du peuple souverain.

— Qu'elle représente le diable, si elle veut, ça m'est égal. Vous n'êtes qu'un parti, un parti égoïste, qui mènera le pays à sa ruine, où il ne l'a déjà que trop enfoncé. Si vous étiez de vrais démocrates, est-ce que depuis longtemps vous n'auriez pas accordé une place à la minorité dans l'administration ? Au lieu qu'il vous faut tout, toutes les places, et toutes payées, à Lausanne, à Berne, et toujours les mêmes. C'est dégoûtant.

— Pardon, messieurs, si je prends la parole dans votre conversation particulière, dit Jean Rabaut. Nous sommes ici chez un ami, invités par lui pour causer amicalement aussi. Nous lui devons cela, et nul de nous n'aura l'idée de se fâcher pour des opinions politiques. Pour moi, je n'ai jamais compris que des hommes raisonnables, qui doivent être animés de bons sentiments, respectueux de la dignité et de la liberté du prochain, puissent en venir à la haine, à propos d'opinions politiques. Ne vaut-il pas mieux supposer que chacun, malgré des vues différentes, désire le bien du pays ?

— Le bien du pays ! exclama de nouveau César Boron. Un beau bien du pays, ma foi ! Si tu disais les appétits d'un grand nombre, l'ambition de quelques-uns, à la bonne heure. C'est une association qui veut gouverner à sa guise, qui veut tout pour elle et dont les tendances ruineront le pays. Quant à toi, Rabaut, tu es un de ces libéraux d'avant 45, lesquels ont préparé, avec leurs belles idées de liberté, la révolution qui vous a chassés du pouvoir, et c'était bien fait. Eux-mêmes, en 1830, n'avaient-ils pas renversé le gouvernement d'alors ! Tout se paie en ce monde. Ils eurent leur tour aussi. Les radicaux actuels grossissent chaque année le compte de ce que le pays leur deman-

dera, quand ce sera trop tard. Qui vivra verra. Je ne le verrai pas, mais je suis parfaitement convaincu que la chose arrivera.

— Nul de nous, reprit Rabaut, ne sait ce que l'avenir réserve à la Suisse et à notre canton en particulier. Moi aussi, je suis fort loin d'avoir une confiance absolue dans la majorité des hommes qui nous gouvernent et font les lois ; mais je persiste à croire que réellement ils veulent le bien du pays. Qu'ils se soient trompés plus d'une fois, oh ! sur cela tout le monde est d'accord. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour le voir. Espérons qu'ils feront mieux dans la suite, et surtout, tâchons de garder la bonne harmonie au milieu de nous. Pourquoi ne pas chercher à s'éclairer mutuellement, au lieu d'entamer des discussions passionnées, après lesquelles chacun s'enfonce toujours plus dans sa propre opinion ?

— Oui, dit César pour finir : oui, va leur expliquer ta manière de voir, et tu seras traité de vieille bête. Cela, je l'ai entendu de mes deux oreilles. Nous sommes vendus aux Philistins de la *démocratie*, il n'y a pas à sortir de là. Tout ce que tu peux dire n'y changera rien. Demande à Castagnard s'il n'est pas de mon avis.

— Moi, répondit ce dernier, je marche toujours d'après la *Semaine*, comme Georges Galloux d'après la *Revue*. Nous ne pourrions donc nous entendre. L'une dit blanc et l'autre noir. Ainsi, chacun reste dans son idée. Quand on nommera la Municipalité, Georges ne votera pas pour moi, c'est certain ; et moi non plus je ne voterai pas pour lui. Mais malgré cette zizanie du bulletin, nous resterons compères. — À ta santé, grand Georges, en attendant qu'on se dispute plus tard.

— Que pensez-vous de tout ça, Daniel ? reprit tout à coup le père Boron, en s'adressant au jeune ministre.

— Comme pasteur, répondit le fils Rabaut, je ne m'occupe absolument pas de politique. Nous avons autre chose à faire en France, où l'Évangile est encore si peu connu du peuple. J'ai pour principe, d'après la Bible, que le chrétien doit respect et honneur au gouvernement du pays qu'il habite, que ce gouvernement soit monarchique, républicain ou démocratique. Si la souveraineté réside dans le peuple, comme c'est le cas en Suisse et en France, les délégués au pouvoir doivent tout faire en vue de son bonheur, de sa prospérité matérielle et morale, et ne jamais le tromper. La loi doit être égale pour tous, riches ou pauvres, croyants ou incrédules. Est-ce le cas chez nous ? Je l'espère ; mais je ne suis pas suffisamment renseigné à cet égard.

— Écoutez, reprit don César, légèrement calmé par ces paroles de bienveillance, vous devriez prêcher dimanche, à la place de notre vieux ministre, et faire une bonne sortie contre les mauvais gueux qui passent le temps au cabaret, à boire le vin, et qui vont ensuite voter

pour ceux qui le leur ont versé.

— Ah! non, monsieur Boron, je ne ferai pas cela. Si l'on me demande de prêcher, je m'adresserai à la conscience de mes auditeurs, sans distinction de partis ou de personnes. Notre grande affaire à tous est de craindre Dieu et de garder ses commandements.

— Merci, Daniel, ajouta Élie Boron. Je suis absolument de ton avis, et j'allais le dire, si tu n'avais pas répondu à mon père avant moi. — Je propose, dit-il en se levant de sa place, que nous remercions nos aimables hôtes, et que nous buvions tous à leur santé, à leur véritable bonheur.

Benjamin répondit au toast d'Élie par quelques paroles émues. Une dernière fois les verres se choquèrent, et bientôt les invités se retirèrent, Madeleine restant avec Aline pour l'aider à desservir.

TRISIÈME PARTIE

LE CHEMIN DE LA VIE

CHAPITRE XXI



César Boron et Georges Calloux rapportèrent de leur soirée chez Benjamin Duret des opinions assez identiques sur ce que pouvait être la position temporelle de leur ancien camarade. Ces deux hommes, dont les caractères étaient si différents et les idées en politique absolument contraires, étaient arrivés à penser de même sur ce point particulier. Ils étaient bien convaincus maintenant que Benjamin était plus au large dans ses affaires qu'ils ne l'avaient jusqu'ici supposé. Les couverts d'argent, la porcelaine et tout le reste du service de table, annonçaient que leur hôte était dans une bonne position de fortune, dont il ne parlait jamais. César Boron, non plus, n'allait pas crier sur les toits qu'il possédait plus de soixante mille francs de créances diverses, outre ses immeubles, qui en valaient bien 40 000. Il se taxait très bas, ayant eu soin de se munir de titres qui sont exonérés de l'impôt mobilier, en sorte qu'on ne pouvait connaître que très imparfaitement ce qu'il possédait. Le grand Georges était moins bien partagé que lui ; toutefois, il avait quelque argent en sus de son terrain ; mais cela se partagerait entre trois, tandis qu'Élie Boron hériterait de tous les biens de son père et de sa mère. C'est pourquoi Georges Calloux n'avait pas approuvé sa fille Fanny d'avoir rompu avec ce dernier. Si le fils de César avait des idées religieuses avancées ; s'il renonçait aux divertissements publics de la jeunesse du village ; s'il allait à l'église tous les dimanches, il n'y avait, au fond, pas grand mal à tout cela. Lui, Georges Calloux, n'allait, il est vrai, jamais, ou presque jamais au culte public, et quant au culte particulier ou de famille, il n'en était pas question chez lui. En ces choses-là, chacun suivait son goût particulier ou ses instincts ; il ne fallait contrarier personne, et Fanny aurait dû laisser à Élie sa liberté, tout en gardant la sienne propre : mais ne pas rompre. Telle était l'opinion du père. La position de Félix Ubertin ne vaudrait jamais celle du fils unique de don César.

Et c'était d'ailleurs, encore plus que John, un amateur de bon vin dans de grands verres.

Ces réflexions faites au sujet de son ancien ami Duret, Georges Calloux dit à son fils John qu'il devrait songer sérieusement à faire la cour à Aline, puisque certainement elle était une héritière et une fort agréable jeune fille. Il n'était pas nécessaire, après tout, qu'elle travaillât beaucoup à la campagne de ma fille. Par exemple, sans elle, il est probable que nous n'aurions pas cette petite véranda, que nous aimons beaucoup.

— Oui, répondit le grand moustachon, l'idée est belle et bonne ; j'ai même essayé un peu, il y a longtemps, de lui dire un mot par-ci par-là ; mais j'ai vu bientôt que ça ne prenait pas. Dès lors, je me suis un peu plus lié avec Rosine Castagnard.

— Te serais-tu, par hasard, engagé imprudemment avec elle ?

— Oh ! non : les choses ne sont pas allées jusque-là, ni de sa part non plus.

— J'espère bien que tu n'iras pas faire une telle sottise. Il faut essayer de nouveau avec Aline Duret, et cela au plus vite, avant qu'Élie Boron ne s'avance du même côté. Il pourrait se présenter le premier et te couper l'herbe sous les pieds.

— On verra tout ça, répondit John.

Chez les Boron, il y avait eu entre eux la conversation suivante, au retour du souper :

— J'ai réfléchi à une chose, Élie, dit le père. La vue de ces pesantes fourchettes d'argent, de ces grandes cuillers à ragoût, et la manière dont notre ancien domestique Benjamin fait les honneurs de sa maison, — puis la maison elle-même, — tout cela m'a donné l'idée que Duret a de l'argent gagné. On ne fait pas des présents pareils à un employé qui n'est pas déjà dans une belle position. Cette argenterie va avec le reste.

— Ça se peut très bien, ajouta la mère ; il y a longtemps que j'ai la même idée.

— Moi aussi, ait Élie, et cela me fait plaisir pour nos voisins. Ils sont si bons et si aimables ! Il est juste que M. Duret jouisse maintenant du fruit de ses longs travaux, et que M^{lle} Aline le rende heureux par ses soins et son affection filiale.

— Oui, reprit le père ; mais sa fille, quelqu'un la lui prendra, puisqu'elle aura de la fortune, et Benjamin restera seul. Si elle avait été élevée autrement et qu'elle fût capable de travailler à la campagne, je te conseillerais fortement de t'adresser à elle pour remplacer cette grande orgueilleuse, cette fantasque qui t'a abandonné. Mais je me demande si la fille de Benjamin n'est pas trop *demoiselle* pour nous.

Qu'en dis-tu ? Pourrait-elle s'accommoder à notre vie, à nos habitudes, tout en continuant à demeurer avec toi chez son père ?

— Tu as parfaitement raison, mon père ; aussi, bien que je trouve M^{lle} Duret charmante, de caractère et de figure, je ne porterai pas mes pensées si haut. Elle n'est pas destinée à être la femme d'un paysan tel que moi.

— Et encore moins de celui qui porte de longues moustaches. Je voudrais, parbleu, qu'il la demandât, rien que pour apprendre qu'il a été refusé.

— Il ne la demandera pas. John Calloux ne serait pas si présomptueux. On dit d'ailleurs qu'il fait la cour à Rosine Castagnard.

— Ah ! fit la mère de son air dubitatif : ça se pourrait encore, qu'il demandât notre jeune voisine.

— Méfie-t'en toujours et aies-y l'œil, ajouta le père, comme dernier mot sur ce sujet. — Si tu revois Daniel Rabaut, engage-le à remplacer dimanche notre vieux rabâcheur de ministre. Quand celui-ci sombrera, je pense qu'on nommera Daniel. Il vaut bien autant qu'un autre, et nous n'avons pas besoin d'avoir un étranger à la cure. Daniel serait au moins un pasteur indépendant, qui ne s'occuperait pas de politique. C'était pour voir ce qu'il dirait, que je lui ai conseillé de taper en chaire contre les voyous radicaux. Il est bien évident qu'un homme d'Église ne doit pas prêcher la haine du haut de la chaire.

Ainsi parlait-on chez les Boron, le jeudi au soir, après avoir soupé chez Benjamin.

Le samedi, Madeleine et son frère vinrent faire une visite chez les Duret. C'était vers la fin du jour, par un temps froid, sec, avec un souffle de joran d'ouest, précurseur de la neige qui viendrait en décembre. Le frère et la sœur furent reçus dans le cabinet-salon ouvrant sur la galerie. Il y avait un joli feu, dans une de ces cheminées en tôle recouvertes de marbre, qui donnent une bonne chaleur avec peu de bois, dans un petit appartement.

— Comme vous avez bien arrangé votre maison, monsieur Duret ! dit Daniel, après les premières salutations échangées. Il n'y a pas, dans tout le village, une habitation aussi jolie que la vôtre, ni si bien tenue autour.

— J'ai fait ce qui m'a paru raisonnable, étant donné l'état de la maison ainsi que sa position. Il faut bien dire aussi, pour être juste, que j'ai suivi les conseils de ma fille. Par exemple, sans elle, il est probable que nous n'aurions pas cette petite véranda, que nous aimons beaucoup.

— Au printemps et en été, même en automne quand il y a du soleil, elle doit être bien agréable. — Je tenais, mademoiselle, dit Daniel en

s'adressant à Aline, à vous remercier de l'appui précieux que vous donnez à ma sœur pour l'école du dimanche. Madeleine en est heureuse et vous l'aura dit.

— Je fais bien peu de chose, monsieur, et je crains de ne pas savoir m'y prendre comme il le faudrait toujours avec les enfants. Au Havre, nous n'avions pas d'école du dimanche dans le quartier que nous habitons. Si je puis me tirer d'affaire ici, c'est grâce à Madeleine.

— Ne crois pas cela, Daniel, dit la sœur. M^{lle} Aline fait l'école mieux que moi.

— Ce qui est certain, c'est qu'à vous deux, reprit Daniel, vous pouvez faire beaucoup de bien. C'est par les écoles du dimanche que les enfants peuvent être initiés de bonne heure à une vie honnête et pure. La plupart des parents, dans nos villages comme en France, sont incapables de leur donner à cet égard une éducation judicieuse, une direction vraiment chrétienne. Dans la paroisse de Villeu-sur-Drôme, où je remplace le pasteur, il y a plusieurs écoles du dimanche, qui cheminent très bien. Les enfants y viennent avec plaisir.

— Est-ce une grande paroisse ? demanda le père d'Aline.

— Environ trois mille cinq cents âmes, dont un tiers de catholiques. Il y a des fabriques, occupant plus de mille ouvriers. Cette population est très intéressante, pas du tout blasée ou indifférente. Les ouvriers sont reconnaissants qu'on aille à eux et qu'on cherche à instruire leurs enfants.

— Le pasteur que vous remplacez est-il âgé ? demanda Benjamin.

— Non, monsieur. C'est un homme au fort de l'âge, pas plus de quarante-cinq ans, mais atteint d'une maladie grave, qui ne lui permet pas de prêcher. Il passe les hivers dans le Midi, à San-Remo, et ne revient à Villeu que vers la fin de mai, pour en repartir dès le mois d'octobre. Pendant son absence, je suis seul pasteur protestant dans la circonscription.

— Mon frère prêchera ici demain, dit Madeleine. M. Martel le lui a demandé.

— Nous irons vous entendre, monsieur Rabaut, avec grand plaisir, dit Benjamin.

— Je crains que la satisfaction ne soit fort mince, reprit Daniel. En général, je n'aime pas à reproduire une ancienne prédication, qui s'adresse d'ailleurs à un tout autre auditoire, et je n'ai plus le temps d'en écrire une pour demain matin. Je parlerai donc d'abondance. On voudra bien être indulgent. Adieu, monsieur et mademoiselle ; je suis heureux pour mon père et ma sœur que vous soyez de retour à Sarreau.

— Mais nous aussi, nous sommes reconnaissants d'avoir trouvé des

amis dans vos parents, dit Aline.

Ce fut sur ce dernier mot que les visiteurs se retirèrent, après avoir échangé une bonne poignée de main avec le père et sa fille.

Le lendemain, avant la dernière cloche, le temple était déjà garni d'auditeurs de tout âge. C'est un événement considérable pour la population d'un village, lorsqu'un de ses ressortissants monte en chaire et qu'il a du talent comme prédicateur. Plusieurs fois déjà, lorsqu'il étudiait la théologie à Lausanne, Daniel Rabaut avait prêché pour le pasteur de Sarreau. Il faisait alors des sermons d'auditoire, qui renfermaient peut-être de la science théologique, mais étaient peu nourris d'expérience. Quoique bien jeune encore, — il n'avait que vingt-six ans, — Daniel Rabaut avait vu de près les misères et les écarts de la vie, non seulement chez les ouvriers membres de son troupeau, mais tout aussi bien chez de riches propriétaires, chez des négociants directeurs des manufactures existant dans le voisinage. Le milieu dans lequel il se trouvait mûrissait son jugement, lui montrait des hommes avec leurs qualités et leurs défauts ; des vertus puissantes chez quelques-uns, des vices hideux chez d'autres. Prêcher d'exemple dans sa vie, annoncer l'Évangile de Jésus-Christ dans ses prédications et dans ses visites pastorales, tel était le noble but auquel il s'était voué. Il n'avait pas fait du pastorat une *carrière* ; il l'avait reçu et accepté comme une vocation intérieure, à laquelle il s'était abandonné avec foi. C'était à cela qu'il devait l'expression de sérénité qu'on remarquait sur ses traits nobles et purs. Aucun orage de jeunesse n'avait altéré la limpidité du regard.

Daniel Rabaut était un de ces jeunes hommes forts, dont il est dit qu'ils ont vaincu le malin. Son cœur n'avait pas encore connu les passions ; mais l'heure de la joie ou de la souffrance viendrait sans doute aussi pour lui.

Quoi qu'il en soit, le temple de Sarreau était plein lorsqu'il entra, vêtu de la robe du vieux pasteur, et prêt à monter en chaire, quand le régent qui lisait le Décalogue en serait descendu.

Daniel Rabaut parlait déjà avec facilité et naturel ; son séjour de deux années en France lui avait été utile à cet égard. Sa voix était ferme sans rudesse, d'une ampleur à se faire entendre sans effort. Le discours, très simple, » pensé dans la nuit mais non écrit, fut écouté avec grande attention. Aline et Madeleine en furent ravies, et le père Jean Rabaut essuya plus d'une larme furtive. Il avait eu soin de se placer dans un endroit d'où son fils ne pouvait le voir. — Daniel avait pris pour texte de ses paroles un conseil peut-être trop oublié en notre temps par bon nombre de prédicateurs :

« Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là le tout de

l'homme. » (Eccl. XII, 15.)

Nous ne pouvons rapporter ce discours en entier ; ce ne serait d'ailleurs pas sa place en cette histoire. Je me bornerai seulement à quelques idées principales.

Toute la Bible, du commencement à la fin, nous parle de cette crainte salutaire. Elle est le commencement de la sagesse. Ceux qui craignent Dieu sont heureux ; ils sortent de tout. Mais il ne s'agit pas ici de la crainte d'un esclave envers son maître ; moins encore de la crainte des démons, qui tremblent à la pensée du Dieu qui les jugera. La crainte de Dieu salutaire est celle d'un fils respectueux envers son père, celle d'un enfant qui aime celui auquel il doit tout. La crainte qu'on a des hommes est une lâcheté de caractère ; la crainte de Dieu ennoblit l'âme, la restaure, la fortifie. Elle est un fruit béni de l'arbre de vie. C'est pour avoir manqué de cette crainte que nos premiers parents écoutèrent le tentateur ; et lorsque nous tombons nous-mêmes dans le péché, c'est parce que la crainte du Seigneur nous manque dans ces moments-là.

Qui est-ce qui craint vraiment le Dieu trois fois saint ?

Est-ce l'homme qui, pour gagner une pièce de monnaie, n'a pas honte d'abrutir son frère, en lui versant un poison qui certainement le tue à la longue ? Il nous est dit que Caïn, le premier homicide, chercha querelle à son frère et le tua. Celui qui, sous son propre toit, assassine lentement son prochain, par le vin et l'eau-de-vie, est presque plus coupable que le premier-né d'Adam et d'Ève. Non, cet homme-là ne craint pas Dieu.

Est-ce le riche, qui dépense son argent dans les plaisirs du luxe ou dans les jouissances matérielles ? Non, il ne craint pas Dieu, car il n'est pas un administrateur fidèle des biens qu'il a reçus.

Est-ce le pauvre que ronge l'envie ? l'anarchiste violent qui ne rêve que mort et destruction de la société ?

Est-ce l'homme dans le cœur duquel couve une haine sourde, qui déborde par moment et le nourrit de son amertume empoisonnée ? celui qui répond à une offense par une provocation où le fer et le feu sont choisis comme instruments de réparation ?

Est-ce l'indifférent aux choses de son salut ? le buveur qui se place lui-même au-dessous de la brute ? l'avare adorant toujours son trésor sans oser y toucher ? Est-ce le trompeur en affaires, le menteur, l'homme qui se vautre dans l'immoralité ?

Ah ! mes frères, vous l'avez dit vous-mêmes, tous ces hommes-là ne craignent point Dieu ; et parce que cette crainte leur manque, ils font le mal, ils boivent l'iniquité comme l'eau.

Recherchons donc et demandons à Dieu cette crainte salutaire,

respectueuse, filiale, toute d'affection et de sainte confiance. Elle se trouve dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. « Ne craignez pas, a-t-il dit, ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien faire de plus ; mais craignez celui qui, après avoir tué le corps, a la puissance d'envoyer l'âme et l'esprit dans la géhenne. »

« Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là le tout de l'homme. »

CHAPITRE XXII



Pendant que Madeleine et Aline faisaient l'école du dimanche, peu après l'heure du dîner, Daniel Rabaut arriva dans la salle où les enfants étaient réunis. Ce fut une surprise pour tous. Les écoliers, au nombre d'une cinquantaine, se levèrent spontanément ; mais le jeune pasteur les engagea tous à se rasseoir, et pria les maîtresses de continuer l'instruction commencée, ce qu'elles firent simplement, Aline un peu émue, au premier moment, de la présence d'un expert aussi redoutable. Mais elle reprit bientôt avec confiance l'explication du sujet fixé pour ce jour, et Daniel fut étonné de la facilité avec laquelle Aline parlait à ces enfants, du sérieux et de la grâce qu'elle savait y mettre, sans aucune recherche de mots à effet, sans rien de tendu ou d'hésitant dans la manière. Il resta charmé, et il aurait pu l'être à moins. Madeleine aussi se tirait très bien d'affaire, avec une liberté d'allure prise à la longue, mais, on le sentait, avec moins de méthode et de suite dans les idées que sa compagne. — La leçon finie, Daniel Rabaut adressa aux enfants quelques paroles, les engageant à être attentifs, obéissants, et à garder dans leurs jeunes cœurs la bonne semence qui leur était distribuée avec tant d'affection. Il termina par une prière.

Au lieu de rentrer chez son père avec Madeleine, il accompagna Aline jusque devant la maison Duret, et là, il lui dit encore combien il était heureux de l'avoir vue à l'œuvre avec sa sœur, et particulièrement de ce qu'il avait fait sa connaissance et celle de son père ; qu'il espérait les revoir avant son départ.

La pauvre Aline, à moitié gagnée déjà, fut sur le point de lui répondre : « Et moi aussi. » Mais elle trouva pourtant une expression moins compromettante dans sa bouche. Elle n'engagea point Daniel à entrer, ce qu'il n'aurait du reste pas accepté.

Désirant employer l'après-midi de ce dimanche à visiter quelques familles qu'il connaissait depuis son enfance, Daniel voulut d'abord

saluer les parents d'Élie chez eux. Il ne trouva que la mère. Élie était sorti et le père aux soins de ses bêtes. Les jours de novembre sont courts ; s'il y a du brouillard, la nuit arrive de très bonne heure. Il faut être à la grange et à l'écurie, pendant qu'on y voit encore sans être obligé d'allumer une lanterne. La mère Boron n'allait plus à l'église, nous l'avons dit au commencement de cette histoire. Elle reçut le jeune ministre aussi bien que possible, quoique occupée à moudre du café et à faire bouillir du lait pour le goûter de la famille.

— Eh ! vraiment, dit-elle, c'est toi, Daniel ! Excuse-moi si je ne me lève pas. Prends une chaise. Et tu te portes toujours bien ?

— Oui, madame Boron ; je vous remercie. Et vous-même, comment est votre santé ?

— Voilà, comme les vieux qui souffrent de rhumatismes. Mais je ne me plains pas. — Tu es venu voir ton père et ta sœur ?

— Oui ; il ne m'aurait pas été possible de quitter mon poste pendant les fêtes prochaines, et j'ai demandé un congé de quelques jours.

— Ça se peut. Voilà mon lait qui va. Prends *voir* le manche de la *cassette*. Là ! pose-la sur le foyer, ou bien verse le lait dans ce pot rouge qui est sur la table. Merci. Tu fais cela aussi bien que de prêcher un sermon. J'aurais voulu entendre celui que tu as récité ce matin, mais je ne vais plus à l'église depuis des siècles. Élie me lit un chapitre des saintes Écritures, et aussi une méditation quand il en a le temps. C'est un brave garçon. Tu sais qu'il a renoncé à la danse et à tout ce *tremblement* que les autres font ?

— Oui, j'en ai été bien réjoui.

— Ça se peut. Mais, en attendant, c'est ce qui a été la cause de sa rupture avec Fanny Calloux, et cela lui a été, au premier moment, assez désagréable : non pas qu'il eût une grande passion pour elle, mais à cause de ce que le monde en dirait ; tu comprends. Plus tard, il lui a bien pardonné, et il ne pense plus à elle. Mon mari est encore fâché contre cette Fanny, qui est pourtant une brave et vaillante fille.

— Quand repars-tu ?

— Mercredi matin.

— Ça se peut. Il te faudra revenir pour voir Élie. Ton sermon a fait bien plaisir à mon mari. Il dit que tu as tapé fort contre les détaillants d'eau-de-vie et contre ceux qui provoquent les gens en duel. Aussi contre des gens qu'on appelle *anarchistes*. Ma foi, ceux-ci, mon mari ne peut pas les souffrir, et il paraît qu'il a bien raison de les détester.

— J'ai parlé sur la nécessité de craindre Dieu, de l'aimer et de garder ses commandements.

— Ça se peut. C'est un beau texte. J'espère que les gens en feront leur profit. Tu t'en vas déjà ? Veux-tu rester et prendre une tasse de

café avec nos hommes quand ils rentreront ? Je le tiendrai chaud.

— Merci ; pas aujourd'hui. J'ai encore une ou deux visites à faire. Au revoir, madame Boron. Mes salutations à M. César, et mes amitiés à Élie. Dieu vous garde tous !

— Adieu, mon brave Daniel.

Celui qui ne revient dans son village qu'à de longs intervalles, comme c'était le cas pour Daniel Rabaut, retrouve les gens exactement les mêmes. Les traits du visage peuvent avoir vieilli, la démarche devenue lourde, le dos s'être courbé ; mais le caractère, le langage, l'expression sont demeurés ce qu'ils étaient il y a un an, cinq ans, dix ans. Aussi le fils de Jean Rabaut ne fut point étonné d'entendre répéter plusieurs fois la locution favorite de la mère d'Élie. Seul d'entre les Sarreauteurs que Daniel avait revus depuis trois jours, Élie avait une autre expression. Quelque chose d'éclairé, de serein, de paisible se montrait sur son visage. C'était comme le reflet visible d'une bonne conscience et d'une liberté pour le bien qu'on ne lui voyait pas autrefois au même degré.

Pendant que Daniel causait avec la mère Boron, Élie avait rencontré Fanny dans une partie du village où les maisons n'étaient pas rapprochées les unes des autres. Il lui avait tendu la main, et Fanny lui avait aussi donné la sienne.

— Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, lui dit-il. J'espère que tu es toujours en bonne santé ?

— Mais oui ; et toi ?

— Moi aussi. J'ai eu de la peine à m'accoutumer à la vie que j'ai depuis deux mois, mais je m'y fais pourtant, puisque la chose a été ainsi décidée. Ce que je dis là, Fanny, n'est point un reproche. Tu as agi librement et tu en avais le droit. Je désire que tu trouves le bonheur dans ta nouvelle affection.

— Je fais pour toi le même souhait. Oui, je crois qu'il valait mieux nous séparer que de continuer une liaison qui peut-être n'aurait pas bien fini. Nos idées sur plusieurs choses étaient trop opposées. — Est-ce que tu ne rentreras décidément pas dans la Jeunesse pour le bal du nouvel an ? Je danserais volontiers avec toi, pour bien montrer aux gens que nous n'avons rien l'un contre l'autre.

— Merci de ton invitation, Fanny. Mais c'est fini. On ne me verra plus jamais au bal, ni dans les réunions de cette nature. Je t'ai dit quels ont été mes motifs de refus ; ils deviennent toujours plus forts dans mon esprit.

— C'est dommage.

— Non, Fanny ; c'est, au contraire, bien heureux pour moi. Mais adieu ; je ne veux pas te retenir davantage.

De nouveau, les deux jeunes gens se donnèrent une poignée de main sans conséquence, et chacun continua dans sa direction.

Cheminant seule, la jupe retroussée, Fanny Calloux ne pouvait s'empêcher de trouver que son ancien danseur était un beau garçon dans son habillement neuf, et qu'il parlait mieux que Félix Übertin. Mais il était trop tard pour retourner en arrière. Qu'est-ce que les gens diraient ? Et d'ailleurs les sentiments religieux d'Élie ne lui plaisaient pas. Elle aimait le plaisir, les fêtes de la Jeunesse. Sous ce rapport Félix Übertin s'entendait très bien avec elle. Dans ce caractère sec et superficiel à tant d'égards, l'affection ne pouvait être ni bien vive ni profonde.

Chez les parents de Fanny, Daniel Rabaut trouva la famille réunie. On prenait le café de quatre heures. Félix Übertin était là. Il n'y manquait que Fanny, mais elle rentra peu de minutes après l'arrivée de Daniel, à qui la mère Calloux offrit de prendre place à table. Il refusa, comme chez les Boron ; puis il s'assit et se mit à causer un peu avec tous. Le prétendant de Fanny lui fut présenté comme un ami de John.

Georges Calloux questionna Daniel sur sa paroisse française, et fit l'éloge de la prédication entendue le matin, bien qu'au fond il l'eût trouvée quelque peu intolérante.

— Si notre vieux M. Martel quitte bientôt ce monde, dit-il, et sa cure même avant, vous présenterez-vous pour le remplacer ?

— Je n'ai pas examiné cette question, répondit Daniel : il me semble que je ne dois pas m'en occuper, tant que le poste n'est pas mis au concours. En général, peut-être vaut-il mieux que le pasteur ne soit pas un enfant de la localité. Un étranger à la paroisse y exercera une action plus salutaire. Si le poste de Sarreau devient vacant et que je sois libre, je verrai à prendre une décision à ce sujet.

— Oui, je comprends, reprit le grand Georges ; mais votre père étant ici, cela devrait vous engager à vous présenter ; et de votre part ce serait tout ce qu'il y a de plus naturel. Sans aucun doute, vous seriez nommé.

— J'en serais heureux. Ce matin, j'ai été bien réjoui en voyant le temple rempli d'auditeurs. C'est un bon symptôme pour la vie morale et religieuse d'une paroisse, lorsque les gens se rendent en foule à l'église. ,

— Oh ! dit John, c'est parce que tu prêchais, qu'il y avait tant de monde. À l'ordinaire, il y a plus de bancs vides que d'occupés. Chacun ne fait pas comme notre ami Élie Boron, qui ne manque pas un sermon depuis que...

— Depuis qu'il a des convictions sérieuses, tu veux dire ? Oui, Élie

donne un bon exemple à la jeunesse ; je voudrais bien que chacun pensât comme lui.

— Je suis étonné, continua John en badinant, qu'il ne fasse pas l'école du dimanche avec ta sœur et M^{me} Duret.

— En effet, je lui en ai parlé. Il m'a répondu qu'il était trop ignorant de ce qu'il faudrait enseigner, et que d'ailleurs il n'irait pas seul. Si un ou deux garçons voulaient y aller aussi avec lui, il irait volontiers. Mais aucun ne s'en soucie pour le moment. Cela pourra venir plus tard, comme on l'a vu dans d'autres villages, à Ecublens, par exemple, d'après ce qu'on m'a raconté. Pourquoi ne suivrais-tu pas un si bon exemple ?

— Moi ! allons donc : tu plaisantes. Autant vaudrait y envoyer Castagnard, avec son journal la *Semaine*.

Ce propos badin, demi-railleur, fit rire Übertin aux éclats.

— En effet, dit-il, John avec ses longues moustaches ferait joliment peur aux fillettes et trembler les petits garçons.

— Peut-être pour commencer, reprit Daniel ; mais soyez sûr, monsieur, que si quelque chose peut servir à sauver de l'incrédulité la jeune génération qui s'élève et l'amener aux bonnes mœurs, à la tempérance, à la piété, ce sont les écoles du dimanche. Leur action est bien plus efficace sur le cœur des enfants, que toutes les prédications dans les temples et les chapelles. Généralement, les enfants sont mal élevés ; la plupart ne reçoivent aucune bonne éducation, soit que leurs parents n'aient pas le temps de s'en occuper, soit qu'ils en soient incapables. Que voulez-vous qu'un père buveur, jureur, incrédule de fait ou d'habitude puisse enseigner à son jeune fils ? Comment une mère qui s'emporte à la moindre sottise de sa fille, lui parlera-t-elle avec douceur ? Et si elle est surchargée d'occupations, si elle est malheureuse elle-même, saurait-elle la soutenir, l'encourager ? Comment pourra-t-elle la conduire au bon chemin, elle qui peut-être a suivi le mauvais dans sa jeunesse ? C'est impossible, et Vous en voyez les fruits. L'école du dimanche, bien dirigée, peut réparer un si grand mal, combler ce vide qui va s'agrandissant parmi nous et partout.

— Ça, c'est la pure vérité, dit la mère Calloux. On ne sait bientôt plus si ce sont les parents ou les enfants qui doivent obéir. — Repartez-vous bientôt, Daniel ?

— Oui, madame ; après-demain.

— Il ne valait presque pas la peine de faire le voyage pour si peu de temps.

— C'est bien court, en effet ; mais nous avons à Villeu cent cinquante enfants dont je m'occupe et mille ouvriers auxquels je dois une grande

partie de mes journées. Mon devoir est de retourner à mon poste. — Je vous souhaite à tous bien du bonheur.

John et Urbain accompagnèrent Daniel Rabaut jusqu'au milieu du village. Là ils se séparèrent, Daniel se dirigeant du côté de la maison de Castagnard ; les deux autres allant voir ce qu'on faisait au cabaret, où ils s'accordèrent un demi-litre de vin nouveau. — Félix était venu, de la part de ses parents, inviter Fanny et Méry pour une danse qui aurait lieu le dimanche suivant dans leur village.

Chez Castagnard, la visite de Daniel fut courte. Il n'y resta pas même un quart d'heure, le père étant occupé à son bétail, la mère à préparer sa soupe, Rosine se sauvant dans une chambre, avec le châle rose qu'elle crochetait pour l'avoir au nouvel an prochain.

— Ah, ça ! dit le maître de céans, je compte que, pas plus tôt notre vieux ministre parti pour l'autre monde, tu te présentes pour le remplacer. Nous avons besoin d'un prédicateur qui dise à chacun son fait, à moi, tout comme au grand Georges, qui ne va pas au sermon deux fois par an et ne pense qu'à sa *démocratique*. Un beau conseiller de paroisse ! Avec un autre pasteur, il faudra que tout ça change et que les jeunes gens soient plus réservés entre eux. C'est dégoûtant de voir ce qui arrive à la moitié des filles, presque toujours par leur faute. Quand on en a de grandes, on est toujours sur le qui-vive avec elles. Ton père t'a sûrement raconté comme tout ça marche mal par ici. Un pasteur zélé y pourrait pourtant quelque chose ; mais que voulez-vous exiger d'un pauvre vieux qui ne voit pas seulement bien clair ? — N'est-ce pas que le souper était bon chez Benjamin Dureté Voilà un homme, au moins, qui sait vivre. Et sa fille ? Peut-on rien voir de plus bijou ? Et puis, c'est ça qui marche droit ! Ah ! diantre, il ne faudrait pas qu'un de nos étourneaux s'avisât de lui conter fleurettes. Elle le renverrait bien à la semaine des trois jeudis. Et ta sœur ! voilà au moins une fille de sorte. Avec celles qui lui ressemblent, — et malheureusement elles sont rares, — on peut être sûr qu'on n'aurait jamais une catastrophe à déplorer. — Adieu, mon brave Daniel ; fais bon voyage et ne tarde pas à revenir pour tout de bon. — Il faut que j'aie faire boire mes bêtes.

« Que d'ouvrage pour un serviteur de Jésus-Christ ! se disait Daniel en revenant chez son père. Hélas ! qui donc est suffisant pour ces choses ? Toi seul, ô Dieu ! toi qui peux donner la vie aux morts spirituels. Agis par ton Esprit dans ce village et fais pénétrer la lumière de ton Évangile dans toutes les maisons. »

CHAPITRE XXIII



La veille de son départ, Daniel Rabaut vint encore passer quelques moments chez les Duret, pour les remercier de leur bon accueil et prendre congé. Pendant que le père était occupé dans la dépendance, il put causer d'une manière assez intime avec Aline, et se convaincre toujours plus qu'elle était douée de manière à être une excellente femme de pasteur. Il se sentait fortement attiré vers cette nature distinguée, aimable et sérieuse en même temps. Son extérieur la rendait charmante, comme Daniel plaisait aussi à la jeune havraise. Nous avons dit que, jusqu'à présent, Daniel Rabaut n'avait pas éprouvé cette attraction, ce désir intense d'un cœur qui a trouvé l'objet de la plus forte affection humaine. Mais aujourd'hui c'était autre chose. Daniel aimait. Son cœur avait été pris. Inutile d'ajouter qu'Aline partageait ce sentiment. Chez une fille de vingt ans, l'amour prend naissance et se développe peut-être plus promptement que chez un homme ayant quelques années de plus et occupant une position morale toute hérissée de devoirs sérieux. Toutefois il n'avoua rien et ne demanda rien à Aline. Daniel était trop prudent, trop réservé, pour se livrer à aucune démarche pouvant engager l'avenir de l'un ou de l'autre. En partant, il dit à son père et à sa sœur que si, plus tard, sa position lui permettait de se marier, il serait au comble de ses vœux s'il pouvait obtenir la main de l'amie de Madeleine ; mais que jusque-là, il ne laisserait supposer à personne son désir et son intention'. Le père et la sœur l'approuvèrent beaucoup et lui promirent de le tenir au courant de ce qu'ils pourraient apprendre concernant Aline Duret.

Bien que celle-ci fût restée muette avec chacun, avec son père particulièrement, sur la forte impression qu'elle avait reçue et qu'elle gardait dans son cœur, Benjamin s'était vite aperçu de ce qui existait déjà des deux parts. Sans doute il l'approuvait. Comme caractère ferme et élevé, comme instruction acquise et moyens distingués, il

ne pouvait rien désirer de mieux pour sa fille. Mais Daniel n'avait qu'une position assez précaire de suffragant ; et s'il demandait Aline, où la conduirait-il, à supposer qu'elle l'acceptât ? Déjà privé de sa femme depuis deux ans, le pauvre père se voyait d'avance dépouillé de sa fille unique, découronné dans ses vieux jours et livré à une solitude absolue. Si, comme on pouvait le prévoir, Daniel acceptait un poste de pasteur en France, il faudrait qu'Aline allât le rejoindre et s'établir là-bas, peut-être pour toujours. Lui, le père, ne la suivrait pas. Toute cette perspective future remua profondément Benjamin. Était-ce donc pour ce résultat qu'il était revenu en Suisse, qu'il avait restauré sa maison et pris tous les arrangements que nous connaissons ? Ah ! la vie de l'homme a de ces surprises douloureuses, parfois au moment où l'on s'en doute le moins. Mais Benjamin Duret ne tarda pas à prendre une des plus fortes résolutions à laquelle un père puisse être appelé ici-bas, c'est-à-dire qu'il n'hésiterait pas à donner sa fille, son précieux trésor. Si Daniel pouvait devenir pasteur à Sarreau, cela ferait la joie des deux familles. Mais une telle éventualité ne se présentait pas.

Telle était la situation des uns et des autres vers la fin de 1882. De toutes parts on gardait un silence complet ; mais les pensées n'en allaient que mieux leur cours. Dans ses lettres à Madeleine, Daniel ne manquait jamais de dire : « Mes respectueuses salutations et mes meilleurs souvenirs à M. et à M^{lle} Duret. » Il soulignait le mot *meilleurs*, Benjamin et sa fille le faisaient aussi saluer cordialement.

La Jeunesse de Sarreau eut, comme au mois de mai, la fête dont Fanny avait dit un mot à Élie, dans leur dernière entrevue. Cette fête fut encore plus bruyante que la précédente et plus stupide vers la fin. Le vin nouveau agissait fortement sur les cerveaux échauffés de ces garçons et les disposait à d'absurdes folies. Cette fois-ci, Benjamin ne leur donna rien. Comme il savait que c'était inutile de les chapitrer, il s'arrangea de manière à ce qu'ils trouvassent porte close lorsqu'ils viendraient s'y présenter pour faire leur vacarme habituel. Il ne voulait pas contribuer pour sa part à une habitude qui rabaisse le niveau moral des jeunes gens.

Félix Übertin fut le danseur avoué de Fanny. Cela n'étonna personne, puisqu'elle avait passé trois jours dernièrement chez les parents de son prétendant. Lui-même, invité chez les Calloux, y resta tout le temps que dura la fête. Cela voulait dire que Félix et Fanny étaient fiancés. Élie ne s'en fit aucun souci, mais de nouveau la bile du vieux César en fut remuée. Il n'était pas de ceux qui prennent un affront pour un compliment ; et bien qu'il fût content que son fils n'eût plus rien à faire avec cette famille, il ne pouvait prendre son parti de la

rupture et du congé donné.

— Oui, disait-il, qu'elle aille seulement avec son Übertin ; elle pourra le regretter plus tard, cette vilaine.

Comme tous les contribuables appelés à payer l'impôt sur la fortune mobilière, Benjamin reçut, dans la première quinzaine de janvier, un formulaire de déclaration à remplir et à signer. Voyant qu'il était libre de n'en rien faire, il se décida, sans en rien dire, à courir la chance d'être taxé par la Commission, au risque d'avoir à payer quelque chose de plus qu'il ne devait réellement. Pour une première fois, cela ne tirait pas à conséquence. Il lui répugnait de déclarer publiquement ce qu'il possédait. Vingt francs de plus, peut-être, n'était pas pour lui une affaire ; et si la taxe était décidément trop élevée, il ferait lui-même sa déclaration l'année suivante.

Des renseignements verbaux furent demandés à Georges Calloux sur la fortune de Benjamin Duret. Il répondit qu'il n'avait aucune donnée sûre à cet égard, mais que la position devait être celle d'un honnête petit rentier. Un employé dans un bureau ne peut amasser beaucoup d'argent, même en restant trente années à son poste. Benjamin fut avisé qu'il était taxé à 60 000 francs, sans recours. — Georges Calloux l'apprit, on ne sait comment ; mais enfin il en eut connaissance, et il vint exprimer à Duret son étonnement de ce qu'il s'était laissé taxer à un chiffre aussi élevé. Comme il aurait mieux fait de remplir lui-même la formule de déclaration qui lui avait été remise ! Benjamin répondit qu'il était fort loin de réclamer contre cette taxe, lors même qu'il en aurait le droit, ce qui n'était pas le cas. Il payerait l'impôt, sans observation quelconque.

Cette réponse intrigua singulièrement le grand Georges. Il se dit que Duret était plus riche qu'on ne le supposait, et que si John n'était pas un nigaud il ferait résolument la cour à la jeune héritière. John repoussa, au premier moment, la proposition, disant qu'il était en rapport de tonne amitié avec Rosine Castagnard et que, d'un autre côté, il ne se sentait pas assez sûr de lui-même pour entreprendre une campagne aussi difficile. Mais son père, peu à peu, l'y décida.

— Oui, lui dit-il, tu vas perdre ton temps à danser avec Rosine, qui n'aura pas 2000 francs de son père, et tu ne regardes pas même une perle de grand prix, à laquelle tu pourrais penser, tout aussi bien qu'un autre. Tu la laisseras prendre à Élie Boron.

— Peut-être as-tu raison, répondit John, mais j'ai dans l'idée que M^{lle} Duret, — car enfin c'est une demoiselle, — ne sera ni pour Élie ni pour moi. Toutefois, puisque tu m'engages à faire une tentative, j'essayerai. Au bout de peu de temps, je verrai de quoi il tourne. Et si je ne me sens pas parfaitement à l'aise avec moi-même, je ne m'avan-

cerai pas plus qu'il ne faut pour ne compromettre personne.

Caractère honnête, sans doute, mais mal équilibré et vacillant, John Calloux crut qu'il pouvait essayer de plaire à la fille de Benjamin, tout en ayant montré jusqu'à présent ses préférences pour Rosine. N'ayant pas d'engagement positif avec celle-ci, il se dit qu'il serait toujours à temps de lui revenir, s'il était refusé ailleurs. Chez de telles natures, la délicatesse des sentiments n'est pas poussée à un degré supérieur.

Ainsi fut fait. Le dimanche suivant, comme Aline revenait de l'école, John, qui était aux aguets, s'arrangea de manière à se trouver sur son passage et à cheminer avec elle jusqu'à la porte de la maison. En marchant, il lui dit très gentiment :

— Élie Boron m'a dit que vous aviez l'obligeance de lui prêter des livres ; est-ce que vous auriez la grande bonté de m'en prêter aussi un-de temps en temps ? Outre le plaisir que je trouverais certainement à ces lectures, elles me seraient utiles. Je me sens parfois bien ignorant, et ce n'est pas au moyen d'un journal politique qu'on peut se tenir au courant de choses véritablement bonnes et instructives.

— Très volontiers, lui répondit Aline. Je chercherai un volume qui puisse vous intéresser, et je le porterai chez vous. J'avais l'intention de faire une visite à vos sœurs.

— Comme vous' êtes aimable ! Veuillez excuser ma requête. Nous serions bien heureux à notre tour, si nous pouvions vous être agréables.

— Merci, monsieur John. Au revoir !

— Au revoir, mademoiselle Aline.

Le livre fut porté le même jour et reçu avec des expressions de reconnaissance. Fanny avait l'air soucieux, moins ouvert qu'à l'ordinaire. On ne sait trop pourquoi.

Le dimanche suivant, John reporta le volume, avec mille remerciements. Aline lui en donna un autre ; et comme elle le lui tendait, il eut soin de prendre aussi la main et de la garder un instant dans la sienne, qui était celle d'un grand gaillard maniant de gros outils, tandis que celle de la jeune fille était douce, fine, aux doigts minces et allongés. Un peu surprise de cette familiarité peut-être non intentionnelle, Aline retira sa main subitement, et congédia le prétendant.

Cela dura quelques semaines, pendant lesquelles John Calloux vint régulièrement chaque dimanche après-midi changer son volume, lu ou non lu, comme on va changer un livre à la bibliothèque populaire du village. Pourquoi choisissait-il ce jour plutôt qu'un autre ? demandera le lecteur. La réponse est bien simple : parce qu'on ne travaillait pas aux champs, qu'il était rasé, habillé plus proprement qu'un autre jour. Dans la position d'Aline, il ne pouvait évidemment pas se

présenter chez elle en tablier de berger sentant l'écurie, et le buste enfermé dans un gilet tricoté.

Nous avons dit que ces visites se répétèrent trois ou quatre fois. Après la dernière, voici que Georges Calloux arrive un soir chez Benjamin Duret, pendant qu'Aline était en visite chez les Rabaut. C'était au milieu de mars. Les perce-neige avaient fleuri dans les bois. Les anémones rosées, les primevères blondes, les violettes et d'autres fleurs étalaient leur joyeux tapis dans les pentes inclinées au midi. Les vergers bien exposés au soleil étaient émaillés aussi de ces charmantes fleurs. La grive chantait; les pigeons roucoulaient. C'était un peu partout la vie qui reparaisait dans la nature, après un sommeil de bien des mois. Le grand Georges se préoccupait peu de cette première éclosion dans les campagnes; il venait bel et bien poser à Benjamin une redoutable question à laquelle celui-ci ne s'attendait nullement. Après quelques paroles sans importance, le grand Georges ouvrit le feu directement.

— Mon cher ami Benjamin, lui dit-il, je suis venu pour te faire une proposition très sérieuse, telle qu'on peut la présenter à un ami éprouvé depuis plus de trente ans. La voici. Mon fils s'est attaché à ta fille; il l'aime et il serait au comble du bonheur, si elle et toi vous consentiez à l'accepter dans votre famille. J'ose dire qu'il serait un mari exemplaire, un fils respectueux. Il m'a prié de vous présenter sa demande; et dans le cas où elle serait agréée, son intention, pour autant que cela pourrait vous convenir, serait de se donner à vous complètement, c'est-à-dire qu'il viendrait cultiver ton terrain et te décharger ainsi de tes occupations de campagne. Je lui remettrais, à titre d'avancement d'hoirie, une vigne et quelques poses de mes meilleurs prés et champs, afin qu'il eût de quoi s'occuper suffisamment, et tenir deux ou trois vaches. Chez moi, il serait remplacé par Félix libertin, qui est, comme tu le sais peut-être, le fiancé de ma fille Fanny. Celui-ci a des frères et peut facilement quitter la mai. son paternelle. Voilà, mon cher ami, ce que j'ai tenu à t'exposer. Parles-en à Mlle Aline, et tâchez de nous donner une bonne réponse.

— Je suis touché de ta confiance, Georges, répondit Benjamin, après un moment de réflexion. Je parlerai à ma fille, et ne tarderai pas à te faire part de ce qu'elle pense de votre proposition. Mais je crois pouvoir te dire d'avance que je doute fort qu'elle consentit à épouser un cultivateur, quelque honorable que soit cette profession. Elle n'a pas été élevée dans ce but, et quoiqu'elle aime beaucoup la campagne, elle est incapable d'y travailler comme Fanny, par exemple, ou Rosine Castagnard. De moi-même, je ne décide rien. Tout ce que je puis faire, c'est de laisser Aline parfaitement libre. Il ne

m'est pas possible d'aller au-delà.

— C'est déjà bien quelque chose, reprit Georges. Il est évident que M^{lle} Aline n'aurait pas besoin de travailler aux vignes et aux champs. Elle continuerait à faire votre petit ménage, augmenté d'une bouche de plus, voilà tout. Vous auriez l'agrément d'un homme actif, entendu, et d'un bon caractère. Jamais il ne se fâche ; s'il a quelquefois le mot pour rire, ce n'est pas un défaut. Enfin, vous réfléchirez, et tu me diras le résultat. Jusqu'à ce qu'une décision soit prise, nous gardons tous le secret le plus absolu.

Là-dessus, Georges Calloux se leva, serra la main à Duret, et revint chez lui soulagé, mais également tout pensif.

— Je crains que cela ne prenne pas, dit-il à John. Le père la laissera libre ; mais il croit qu'elle n'épousera pas volontiers un cultivateur. On ne tardera pas à connaître la réponse. Il faut attendre ce qu'elle sera.

— Parbleu, dit John, je me considère déjà comme refusé ; et si cela arrive, je n'en sécherai pas sur plante. Je me suis trop peu avancé pour en venir là. Ce que j'ai fait, a bien été autant pour te complaire que pour ma propre volonté. Mlle Aline est charmante, de toutes façons ; mais je t'ai toujours dit qu'elle était trop demoiselle pour moi, et moi trop paysan pour elle. Il faut voir les choses comme elles sont. Qui peut savoir si Élie n'a pas été déjà refusé, uniquement parce qu'il est campagnard ? Il est riche, plus joli garçon que moi, et malgré cela tu vois qu'il n'y a rien eu de sérieux entre M^{lle} Aline et lui. Si Fanny n'avait pas été une bécasse, elle n'aurait pas rompu comme elle l'a fait. Elle ira loin avec Übertin! oui, vous verrez seulement si ça finit bien. Tandis qu'avec Élie Boron elle aurait été heureuse, malgré les idées religieuses de ce brave garçon. Il est évident que, pour ce qui me concerne, je ne retourne pas chez les Duret, tant qu'ils n'ont pas donné leur réponse, qui sera un *non* : je m'y attends.

— Tu n'en sais rien. Moi, je crois au contraire que, dans la pensée de garder sa fille avec lui, Benjamin l'engagera à dire *oui*. Il ne faut pas jeter le manche, pendant qu'il tient encore au balai.

— Tant mieux si tu vois juste. Dans peu de jours, nous saurons lequel de nous deux a eu raison.

CHAPITRE XXIV



Georges Calloux eut beau ne rien dire de ce qui se passait, quelqu'un avait remarqué les allées et venues de John chez les Duret et en avait tiré des conclusions fort justes. Ce quelqu'un, c'était Rosine Castagnard. Le même dimanche où le grand Georges s'en retournait tout pensif chez lui, Rosine le vit sortir de la maison Duret. Elle en inféra tout de suite qu'il se passait quelque chose, et l'on sait qu'elle ne se trompait pas. Le lendemain matin, elle s'arrangea de manière à rencontrer John allant à son ouvrage ; et comme c'était une fille d'un caractère résolu, elle lui parla sans détour.

— J'ai besoin de savoir une chose, lui dit-elle. Est-ce qu'un honnête garçon, qui a dansé de préférence, pendant trois années, avec une honnête fille et lui a extorqué plus d'une embrassade, serait assez lâche pour s'adresser tout de bon à une autre, parce que celle-ci est riche, tandis que la première ne possède pas grand'chose ? Voyons, explique-toi.

— Je vais te faire une réponse toute franche aussi, ma brave Rosine : tu connais la mère Boron ?

— Oui.

— Eh bien, si elle était à ma place, elle te dirait : ça se peut. Mais tranquillise-toi ; rien n'est décidé, et j'ai la conviction qu'il n'y aura rien, dans le sens de ce que tu supposes. Dors seulement tranquille. Nous danserons encore nous deux comme autrefois.

— Ah ! *ça se peut*, reprit Rosine ; tu dis que ça se peut. Eh bien, mon cher ami John, ce qui se peut aussi, ce qui même est certain, c'est que Rosine Castagnard est plus fière que ça. Elle ne dansera plus avec toi, et n'écouterà plus tes belles paroles. Ah ! c'est pour agir comme tu le fais maintenant, que tu m'as embrassée une dizaine de fois au dernier *nouvel an* ! J'en suis charmée. Tu peux aller chercher fortune ailleurs. Heureusement, je ne t'ai rien promis. J'ai été trop coulante,

trop confiante, voilà tout. Et toi, un enjôleur. Adieu.

— Rosine, écoute-moi. Je te dis encore une fois qu'il *n'y aura rien* ; tu en seras avertie la première. Réfléchis aussi que je ne t'ai fait aucune promesse sérieuse.

— Alors, pourquoi m'embrassais-tu sur les deux joues ?

— Une fois par-ci, une fois par-là, quand on danse avec une fille, cela ne tire pas à conséquence.

— Je ne suis pas de cet avis. Mais s'il y a eu entre nous quelque chose, sois sûr qu'il n'y a maintenant plus rien. Fanny a donné mal à propos son congé à Élie, qui ne le méritait pas. Je te donne le tien, et certes, tu ne l'as pas volé.

— Écoute-moi, Rosine.

— Non, non, c'est fini. Va où le cœur te mène, où l'argent te pousse.

Ayant lâché ce dernier mot, Rosine Castagnard tourna sur ses talons, laissant John stupéfait et livré à des réflexions peu agréables. Pour la première fois de sa vie, il convint avec lui-même qu'il avait été non seulement léger de cœur, dans ses dernières démarches, mais de plus un parfait imbécile. Pour faire plaisir à son père, il s'était fourré dans un guêpier, d'où il ne sortirait pas sans de graves piqûres faites à son amour-propre, et il venait d'en recevoir déjà une qu'il n'avait que trop méritée. Rosine était, bien mieux qu'Aline Duret, la femme qui lui convenait ; et fallait-il donc oublier leurs anciens rapports affectueux, presque intimes, pour s'adresser à une personne élevée d'une tout autre manière, qui se souciait fort peu de lui sans doute ? Parce que le père d'Aline avait une fortune de 60 000 francs, était-ce le cas d'aller se lancer chez lui en étourdi, aspirant à la main de sa fille ? C'était absurde et impardonnable. — Voilà ce que se disait John Calloux, tordant sa grande moustache et revenant tout penaud à la maison. Son désir était maintenant d'être refusé par Aline, après quoi il verrait ce qu'il aurait à faire. Rosine était la plus jolie fille du village, malgré les frisottons qu'elle laissait folâtrer sur son front. C'était aussi une bonne travailleuse.

John fit une mine de chien en rentrant au logis. Son père, qui s'en aperçut bien vite, lui demanda sur quelle herbe il avait marché.

— Sur l'herbe des imbéciles, c'est-à-dire sur mon propre gazon, répondit-il.

— Voyons, qu'y a-t-il de nouveau ? Tu n'as pourtant pas encore la réponse que nous attendons ?

— Non ; mais c'est la même chose, et je compte bien que je serai refusé. Si j'étais accepté, — ce qui certainement n'aura pas lieu, M^{lle} Aline est pour cela trop sage et trop clairvoyante, — oui, si j'étais accepté, je retournerais en arrière. M^{lle} Duret n'est pas faite pour moi,

et je ne suis pas fait pour elle. Tu m'as poussé dans une démarche que je déplore maintenant et que je déteste. Mon cœur n'y est pour rien. Je le répète: j'ai été un imbécile. Si ça manque, — et cela doit manquer, — je me marierai à ma guise, sans compter les écus de mon beau-père. Avec le travail et une bonne conduite, on a toujours du pain.

— Ce garçon est fou, dit le père.

— *Ça se peut*, comme dit la mère Boron; mais si je l'ai été un moment, je ne le suis plus tout à fait.

Pendant que John, revenu à lui-même, se débattait en de stériles reproches, mais prenait déjà une héroïque résolution, Benjamin Duret faisait part à sa fille de la demande présentée par le grand Georges. Il n'avait pas voulu l'en entretenir le même jour, surtout pas le soir, afin qu'elle pût dormir d'un sommeil paisible, mais le lendemain, il lui raconta ce qu'on était venu lui proposer la veille, pendant qu'elle était chez les Rabaut.

— Cher père, dit la pauvre Aline devenue toute pâle, qu'as-tu répondu?

— Que je te laissais libre dans le choix d'un mari, mais que probablement tu ne voudrais pas épouser un campagnard.

— Merci, cher père. Non seulement je ne pourrais pas épouser ce brave John, tout bon garçon qu'il est, mais je ne veux pas te quitter.

— Il offre de venir s'établir avec nous, chez nous.

— Non, non, c'est impossible. Va, je te prie, dès aujourd'hui, dire que je le remercie, mais que je ne veux absolument pas me marier.

— J'irai, ma chère enfant. Mais moi je ne puis me faire à l'idée de te laisser seule, quand je partirai pour rejoindre ta mère. Si un parti convenable se présentait, un homme en qui nous pussions avoir confiance pour le caractère, ayant reçu une bonne éducation et de l'instruction, je crois qu'il ne faudrait pas le refuser.

— Il ne se présentera pas, cher père; et comment pourrais-tu rester seul ici? Non; je suis heureuse avec toi; mon premier devoir est de t'entourer de mes soins et de ma tendresse.

— Oui, ma chère enfant, pour le moment. A ton âge, j'ai quitté, moi, fils unique, mon père et ma mère, pour aller gagner quelque argent à l'étranger. Toi, tu pourras être appelée à me quitter, pour faire autre chose. Quoique cette pensée me soit très dure, je tâche de m'y habituer peu à peu. Habitue-toi aussi à ce que le sentier de la vie peut amener pour nous deux. Et puisque nous parlons de ce sujet, que faudrait-il répondre, par exemple, si Daniel Rabaut demandait ta main?

À cette question, Aline devint toute rouge. Elle se jeta dans les bras

de son père, et, la tête sur cette poitrine si pleine de tendresse paternelle, elle murmura ces mots :

— Pardonne-moi, mon père : je t'ai caché quelque chose, et j'ai eu bien tort. Tu as tout compris, n'est-ce pas ?

— Oui, et même je puis te dire que le père de Daniel m'a parlé ce matin. On offre à son fils le poste de pasteur à "Villeu-sur-Drôme, le titulaire actuel ayant donné sa démission pour cause de santé. Daniel demande, dans le cas où il serait nommé et aurait une position stable, s'il lui serait permis de penser à toi. Tu vois que les choses sont plus avancées que nous ne pouvions le supposer. Que faut-il répondre ? Mais surtout, calme-toi.

— Cher père, je ne peux pas te quitter.

— Eh bien, restons-en là pour le moment. Tu n'as rien contre Daniel Rabaut ?

Aline regarda son père, et celui-ci put comprendre dans ce regard, encore mieux qu'il ne l'avait deviné, ce qui se passait dans le cœur de sa fille.

— Est-ce que Madeleine sait quelque chose ? demanda-t-elle en hésitant.

— Elle sait tout, ma pauvre enfant, et depuis le départ de son frère.

— Est-ce que je pourrai lui parler ?

— Sans doute, mais que lui diras-tu ? Il faut être prudente. Son frère n'est pas encore nommé.

— Je lui dirai que je ne peux pas te quitter.

— Oui, et aussi quelque chose de plus. Mais je te le répète : sois prudente. Et dans tous les cas, attends que je sois de retour. Je vais donc chez ce pauvre John.

C'était presque nuit, l'heure où l'on vient de traire les vaches. Lorsque le père d'Aline arriva devant la maison Calloux, John sortait de l'écurie, un seau de lait à chaque main, le tablier de berger serré à la taille, et, sur la tête, les cheveux au vent.

— Bonjour, monsieur Duret, dit-il. — Puis, posant à terre ses deux bidons de fer-blanc : — Vous venez apporter la réponse à mon père : n'est-ce pas ? il n'y a rien à faire pour moi ?

— Hélas ! non. Mais on est reconnaissant et touché de votre honorable intention.

— Suffit. Ayez la bonté d'aller dire cela à mon père. C'est lui qui a tout fait ; moi, je n'ai été qu'un imbécile. Priez M^{lle} Aline de me pardonner. Je lui fais toutes mes excuses.

— Mais non, mon cher ami ; il n'y a ni excuses à faire, ni pardon à demander. Nous nous sentons, au contraire, très honorés par votre demande. Seulement, ma fille ne se reconnaît pas douée pour épouser

un cultivateur.

— Elle a parfaitement raison, Entrez, monsieur Duret. Je vais, comme vous voyez, à la laiterie.

Benjamin n'avait pas de lait à y porter. Sa vache se préparait à vèler dans quelque temps. Voilà pourquoi il était libre en ce moment. La manière drolatique dont John accueillait la réponse le mit à l'aise pour en faire part à Georges Calloux et à sa femme.

— J'ai rencontré votre fils devant la maison, dit-il; nous avons échangé quelques mots, et je vois, d'après ce qu'il m'a dit, que la décision de ma fille ne le surprend pas.

— C'est donc un refus que tu nous apportes, dit Georges.

— Hélas! oui. Ma fille ne peut s'associer, comme il le faudrait, aux travaux de la campagne. Elle remercie John et vous aussi, cela va sans dire; mais elle ne peut entrer dans vos bonnes intentions à son égard.

— Je m'y attendais plus ou moins, et John encore plus que moi. Peut-être que si mon fils avait eu 60 000 francs de fortune mobilière, M^{lle} Aline eût examiné de plus près la proposition. Mais nous ne sommes pourtant pas avec rien, dit-il avec un mouvement de tête indiquant l'orgueil de sa position de propriétaire.

— Mon cher Georges, reprit Benjamin, je puis t'assurer qu'il n'a point été question, dans la décision de ma fille, de ce que tu supposes. Nous aurions été, en tout cas, bien mal placés, pour imaginer que notre position est supérieure à la vôtre. Qu'est-ce que je suis, finalement? Parti de rien, je suis parvenu, à force de travail et de protections particulières, à être un petit rentier. Ce que je possède est fort loin d'être solide comme vos immeubles. En outre, j'ai perdu ma femme; je n'ai qu'une fille, qui me quittera probablement un jour, pour suivre le chemin dans lequel Dieu peut l'appeler à marcher. Toi, tu as le bonheur d'avoir femme et enfants, et vous êtes dans l'abondance des biens de la terre; vous avez une position honorable: ainsi, vous êtes mieux placés que moi.

— N'importe; je me demande ce que vous auriez répondu à Élie Boron, s'il s'était présenté.

— La même chose qu'à vous. Du reste, je suis persuadé que cet excellent garçon ne pense point à ma fille.

— Les Boron sont pourtant du même bord politique que toi, et le fils est un garçon pieux dont les idées peuvent avoir un grand poids en sa faveur.

— Tu fais là une supposition absolument gratuite pour ce qui me concerne, Georges. Je ne suis d'aucun parti politique; il me suffit d'être de celui des honnêtes gens. Quant à la piété d'Élie Boron,

heureux les jeunes hommes qui en possèdent une pareille ! Mais je le répète : Élie ne s'est point présenté et ne se présentera pas. Malgré ce qui nous arrive aux uns et aux autres, je compte que nous resterons bons amis comme précédemment.

— Eh ! je crois bien, dit vite la mère.

— Je vais donc vous dire adieu. Est-ce qu'on peut parler des fiançailles de Mlle Fanny avec M. Übertin ?

— C'est comme tu voudras. Oh ! oui, pourquoi pas ? Ils se marieront prochainement. — Enfin, puisqu'il n'y a rien à faire avec vous, il faut en prendre son parti. John ne veut pas non plus en tomber malade. Quel dommage pourtant ! Quand on pense comme tout se serait bien arrangé pour les uns et les autres, c'est doublement à regretter. Une chose encore : je pense qu'on sera *motus* sur ce qui s'est dit entre nous ?

— Absolument. Si quelqu'un en parle, ce ne sera ni moi ni ma fille.

En revenant chez lui, Benjamin respirait mieux. Un poids bien lourd avait disparu de ses épaules, et son cœur battait plus régulièrement.

CHAPITRE XXV



omme il portait son lait, John rencontra Rosine qui, un bidon plein au bras droit et un carnet à la main gauche, venait aussi au réservoir principal avec le trait du soir.

— Pose voir un instant ta charge, lui dit John en mettant aussi la sienne sur le chemin. J'ai à te parler, Rosine ; où pourrions-nous causer un moment, sans être vus ni entendus ?

— Causer ? pourquoi ? Tu sais bien ce que je t'ai dit ce matin.

— Non ; j'ai tout oublié, excepté que je me suis laissé conduire comme un imbécile. Je veux absolument causer avec toi en particulier, de choses très sérieuses.

— Parles-tu toi-même sérieusement ?

— Quand je te l'affirme, tu peux me croire.

— Eh bien, c'est trop tard ce soir. Viens demain à notre plantage ; j'y serai seule, à dix heures ; j'y vais semer des graines de légumes.

— Bien ; j'irai. — S'approchant tout près du visage de Rosine, il lui dit à demi-voix : — Il n'y a rien de fait là-bas, tu sais ? et rien ne s'y fera. Je te raconterai demain en détail ce qui s'est passé. — Allons maintenant à la laiterie. Si je n'avais pas déjà deux bidons, fit-il à haute voix, je prendrais le tien.

— Merci ; je puis très bien le porter.

Benjamin Duret était parti lorsque John rentra dans la maison, apportant ses deux bidons pleins d'eau fraîche prise à la fontaine publique, après les avoir rincés. Il les vida dans l'évier, puis se mit tranquillement à manger sa soupe qui fumait sur la table, dans un pot jaune à bariolures brunes. Quand il eut avalé la dernière cuillerée et bu un verre de piquette par-dessus, il dit à haute voix :

— Eh bien, vous avez vu M. Duret : que vous a-t-il chanté de bon ?

— Tu le sais aussi bien que nous, répondit la mère, puisque tu l'as vu. Pourquoi nous questionner ? Ton père est déjà bien assez ennuyé de cette affaire, sans qu'il faille en reparler de nouveau.

— Soit. Moi aussi, je ne demande pas mieux qu'on n'en parle plus. Mais puisque Fanny se marie, j'ai l'intention d'en faire autant, et d'amener ici une brave fille pour la remplacer. Elle ne sera pas riche comme M^{lle} Duret, mais, dans son genre, elle est tout aussi charmante qu'elle et pourra aider Méry à faire nos vignes. En deux mots comme en cinquante mille, je vous annonce que je vais demain demander à Rosine Castagnard si elle veut de moi. Si elle refuse, je file d'ici pour l'étranger. Vous voilà au courant. Comme un grand benêt que j'ai été, j'ai fait une démarche ridicule ; je n'en ferai pas une seconde du même genre, soyez-en sûrs. Chacun doit rester dans sa position et à sa place.

Le père Georges ne répondant rien au discours de son fils, la mère se hasarda, presque en tremblant, à prendre la parole pour son mari.

— Es-tu donc bien décidé à demander Rosine ?

— Tout ce qu'il y a de plus décidé.

— C'est vrai que c'est une bonne travailleuse, propre et active, n'est-ce pas, Fanny ?

— Oui, dit la grande fille, sans lever les yeux de dessus son ouvrage.

— En as-tu déjà parlé à son père ? fit avec un soupir le chef de la famille.

— Non ; quand l'aurais-je fait ? Avant d'avoir la réponse de M. Duret ? C'eût été quelque chose de propre ! Je ne vaudrais pas grand'chose, c'est clair ; mais, pour être capable d'une telle infamie, oh non.

— Je te demande, reprit le père, sur un ton d'autorité blessée, si, avant qu'il fût question de l'autre, tu as peut-être prononcé quelque parole imprudente de façon à te lier avec les Castagnard ?

— Non ; pas la queue d'une. J'ai toujours gardé ma liberté.

— Eh bien, va présenter ta demande. Je ne m'y oppose pas. On ne fera qu'une noce pour vous deux. Ce sera autant d'épargné.

— Merci, père. Excuse-moi si je me suis peut-être oublié en causant de tout cela. Je suis persuadé que tu as agi dans le désir de m'être utile et de me rendre heureux ; mais, vois-tu, nous nous sommes fourvoyés tous les deux. Ça me paraît maintenant aussi clair que le jour en plein midi. Il est temps que je devienne raisonnable ; et il me semble que je me connais déjà un peu mieux, c'est-à-dire moins mal que précédemment. J'irai donc demain, et, pour commencer, je verrai Rosine seule. Espérons que tout ira bien.

Cette nuit-là, John dormit d'un plein somme. Depuis que son père avait fait l'intempestive demande, il n'avait plus fermé l'œil.

Le lendemain, à l'heure fixée, il arrivait au rendez-vous. Ce plantage des Castagnard était un carré long, de la superficie d'une dizaine

d'ares, fermé de haies très hautes. Situé en dehors du village, il avait un puits pour arroser les gros légumes dans les temps de sécheresse. À l'un des quatre angles, une espèce de pavillon contenait un banc pour trois personnes. Les côtés qui ne s'appuyaient pas à la haie étaient lattés de bandes de sapin, recouvertes de plantes grimpantes qui masquaient l'intérieur, visible pourtant par une ouverture pratiquée sur le devant.

C'est dans ce réduit caché que Rosine et John vinrent s'asseoir, à l'abri des yeux et des oreilles des passants; le chemin est peu éloigné de ce potager.

— Mets-toi au fond du banc, dit Rosine; je resterai près de la porte. Il faut que j'aie encore bien de la confiance en toi, John, pour consentir à l'entretien que tu m'as demandé. Je te préviens seulement d'une chose: c'est que si tu me touches du bout du doigt seulement, je quitte ma place et m'en vais immédiatement. Fais-moi maintenant l'histoire de ta vilaine conduite.

— Tu sauras tout exactement, répondit John. Donc, je ne pensais pas du tout à M^{lle} Aline, lorsque mon père s'est mis en tête que je devais me présenter. Il venait d'apprendre que M. Duret était taxé à 60 000 fr. pour l'impôt sur la fortune mobilière; et il n'en avait pas fallu davantage pour qu'il me pressât de me diriger de ce côté. Mon futur beau-frère Übertin offrait de venir prendre ma place chez nous si je m'en allais, et Fanny le désirait aussi. A force d'être obsédé, j'ai fini par consentir à essayer. Ah! quel imbécile j'ai été! Mais enfin, sans te faire aucun tort, on peut dire que M^{lle} Aline est charmante....

— C'est vrai, interrompit Rosine; continue.

— Eh bien, que veux-tu? J'ai cédé; je suis allé quatre fois, je crois, demander des livres que j'ai fort peu lus, et chaque fois je n'ai pas dit vingt paroles. Vraiment, j'avais honte du rôle que je jouais, qu'on me faisait jouer. Ai-je été assez bête! — Voulant en finir, j'ai dit à mon père de présenter sa demande, puisqu'il y tenait tant, mais que certainement je ne la ferais pas moi-même. Il l'a faite dimanche, et hier au soir déjà il a reçu la réponse: le plus beau non qu'on puisse imaginer, mais exprimé d'une manière affectueuse et parfaitement convenable. Je ne puis te dire à quel point j'en ai été soulagé. Si l'on avait dit *oui*, je crois vraiment que je serais retourné en arrière, au risque de passer pour fou tout de bon. Mais heureusement que j'ai été refusé, parce que je suis paysan et que M^{lle} Aline n'a pas été élevée pour la campagne. M. Duret, que j'ai vu le premier, comme je venais de traire nos vaches, m'a tout expliqué avec bonté et une grande franchise, après quoi il est allé en faire autant avec mes parents.

— Et qu'a dit ton père?

— Il a dit,... il a dit... je ne sais trop quoi ; mais naturellement il a compris qu'il s'était fourvoyé, et cela lui a été désagréable. Pour moi, qui n'avais pas fermé l'œil depuis deux jours, j'ai dormi comme un loir cette dernière nuit. Rosine, toi qui es une fille de bon sens, comprends-tu que j'aie pu faire une pareille bêtise ? Et remarque une chose : c'est qu'au fond j'en avais honte. Vraiment, il fallait que j'eusse perdu la raison, pendant tout le temps qu'a duré cette aventure. Mais je n'ai pas été dégagé, qu'à l'instant je suis revenu à toi. J'ai senti profondément que j'avais été, comme au reste tu me l'as dit, un lâche à ton égard, et je te prie de me le pardonner. Peux-tu me pardonner ?

— Nous verrons ; continue.

— Je n'ai plus rien à dire, ni de M. Duret, ni de M^{lle} Aline. Mais immédiatement j'ai prévenu mes parents de mon intention de me marier et d'amener ma femme chez nous, dès que la pauvre Fanny sera partie. — Et avec qui as-tu l'intention de te marier ?

— Rosine, peux-tu me le demander ? Avec toi, ma toute chère.

John s'était rapproché.

— Ne me touche pas, fit-elle. Tu sais ce que je t'ai dit en venant ici.

John se retira.

— Oui, reprit la jeune fille, tout cela est bien instructif, et montre la faiblesse humaine dans les tentations. L'argent est une terrible puissance, quand on s'en laisse dominer. Il est évident que si, toute charmante qu'elle est, M^{lle} Aline avait été aussi pauvre que moi, ni ton père ni toi vous n'auriez eu l'idée de la demander en mariage. Je te pardonne, John, parce que, je le vois, tu es sincère dans tes regrets. En outre, c'est plutôt à contre-cœur que tu as agi dans ces circonstances. Mais c'était bien vilain de ta part, et tu dois reconnaître combien tu as manqué de caractère, car tu m'avais dit plus d'une fois que tu ne te lierais pas avec une autre fille.

— C'était horrible.

— As-tu prononcé mon nom devant tes parents ?

— Sans doute. Ils m'ont autorisé à demander ta main.

À ces mots, Rosine devint toute rouge.

— Je te supplie de me l'accorder, reprit John, et que ce soit une chose toute décidée.

— Tu m'assures que ton père ne verrait pas cela avec peine ?

— Peine ou non : il m'a autorisé à venir auprès de toi dans ce but ; je crois au contraire qu'il sera content. Ne me repousse pas, Rosine. Si tu me donnes un refus, je quitte le pays et je n'y reviens jamais.

— Je croyais que tu ne voulais plus faire de folie. Celle-là en serait une assurément. Veux-tu, peux-tu me promettre de devenir un homme sérieux, fidèle à sa compagne, attaché à ses devoirs de chaque jour ?

— Je le promets.

— T'engages-tu devant Dieu à ne pas prendre l'habitude des cabarets, à être modéré dans l'usage du vin, à ne pas te mettre en colère ?

— Avec l'aide de Dieu, je le promets.

— Une fois fiancés, ce serait entre nous à la vie et à la mort. Nous renoncerions dès aujourd'hui aux danses, et toi aux ignobles divertissements auxquels se livrent les garçons dans les fêtes de la Jeunesse.

— C'est aussi mon désir.

— Eh bien, John, je dis *oui*. Tu peux maintenant m'embrasser, puisque je suis ta fiancée.

John ne se le fit pas dire deux fois ; il s'empressa de profiter de la permission.

— À présent, c'est bon, dit-elle. Nous allons chez mes parents. Mais j'ai encore une chose à te demander, une chose de peu d'importance. Tu me ferais plaisir, si tu coupais les bouts de ta moustache : elle est décidément trop longue ; ne la trouves-tu pas toi-même ?

— Je la diminuerai. Et toi aussi, ma chérie, est-ce que tu ne ferais pas mieux de ne plus avoir ces bouts de cheveux sur le front ? Ça le cache en bonne partie, et je trouve que c'est mieux de le voir découvert. Tu n'en serais que plus jolie. Il faudrait les prendre avec les autres et les tirer en arrière.

— J'essayerai, puisque tu y tiens. Ces cheveux viennent là tout seuls, et je n'y donne aucune attention. Allons maintenant chez nous. Nous nous souviendrons de ce kikajon, n'est-ce pas ?

— Ah ! je crois bien.

Encore enfants à divers degrés, mais bien décidés à entrer dans le bon chemin de la vie, John et Rosine arrivèrent chez les parents Castagnard, comme on mettait le dîner sur la table. Le père, la mère et les enfants cadets étaient là.

— Nous venons deux au lieu de moi seule, dit Rosine. Avec votre consentement, mes chers parents, John est mon fiancé depuis ce matin. Je vous avais dit qu'il me demandait un entretien ; vous en savez maintenant le résultat.

— Je vous prie de m'accorder Rosine, dit John à son tour, et de m'accepter comme un membre de votre famille.

— Avec plaisir, répondit le père, puisque vous êtes d'accord. Mais les choses ont marché bien vite, me semble-t-il. John, as-tu demandé le consentement de tes parents ?

— Oui, sans doute.

— À la bonne heure.

— Et ce serait pour quand ? demanda la mère.

— En même temps que le mariage de Fanny, soit dans un mois.

— Voilà qu'il me faudra vendre encore une vache, reprit Castagnard, car il faut de l'argent pour un trousseau. Une fois marié, je pense que tu voteras avec nous ; tu marcheras d'après la *Semaine* ?

— Ah ! si vous saviez comme cette politique m'ennuie parfois ! Elle m'*embête*. Je voterai aussi bien que possible et pour autant que je connaîtrai les candidats. Je ne suis pas un *budgetivore*, comme disait Druey. Jamais je ne postulerai une place dans les emplois publics. C'est une boîte à chagrins pour les trois quarts de ceux qui s'en mêlent. Et quand je vois des individus qui n'ont pas le sou, voter de gros impôts et aller ensuite godailler dans les cabarets, ça me boit le sang.

— Voulez-vous dîner avec nous ? dit la mère Castagnard. On mettra vite une assiette de plus.

— Non, merci ; pas aujourd'hui. On m'attend à la maison.

— Tu sais, John, dit le père, que nous ne sommes pas dans une aussi belle position que vous. Rosine n'aura pas une grosse dot ; cependant, tu peux dire chez vous que je lui remettrai trois actions de la caisse hypothécaire, afin qu'elle n'entre pas dans votre maison avec son trousseau seulement. Cela sera peut-être agréable à ton père. Ces actions sont cotées dans la *Semaine* à 580 francs ; elles valent donc ensemble 1740 francs et sont exonérées de l'impôt.

On voit que les choses *marchaient* aussi d'un bon pas dans la famille de l'honorable Pierre Castagnard.

CHAPITRE XXVI



n vent de mariage soufflait décidément à Sarreau depuis peu de jours, car outre les fiançailles de Fanny Calloux, celles de John avec Rosine, — la perspective qui s'ouvrait devant Aline, — voici qu'une quatrième union matrimoniale était sur le point de prendre racine chez don César

Boron. Élie aussi avait fait ses réflexions, et de très bonnes, nous semble-t-il. Quand il les eut bien mûries dans son esprit et dans son cœur, il dit un matin à son père et à sa mère, après déjeuner :

— Je me décide à vous parler d'une chose qui me préoccupe depuis quelque temps et pour laquelle je viens vous demander un conseil. Comme il ne pouvait plus être question, en aucune manière, de Fanny Calloux pour moi, et que vous désirez de me voir marié, j'ai pensé à une autre personne vraiment distinguée et qui me plaît particulièrement.

— Bon! dit le père César: voilà que tu te seras mis dans l'esprit notre jeune voisine! Où diantre vas-tu penser? Je t'ai dit que, malgré tous ses charmes et la fortune de son père, elle est trop demoiselle pour toi, qui n'es qu'un paysan.

— Mais attends *voir* qu'il se soit expliqué, dit la mère: ça se peut qu'il ne soit pas question de M^{lle} Aline: il n'y a pas rien qu'elle au monde.

— Oui, reprit vite le père, mais sans se fâcher: où veux-tu qu'il aille s'adresser ailleurs? La Méry Calloux n'est pas mariable; et, après la conduite de sa sœur, je me soucie fort peu de voir entrer Élie dans cette famille. Il n'y a que John qui ait un peu de bon sens; au moins il ne donne pas dans la politique de son père.

— Je viens d'apprendre de lui-même, dit Élie, qu'il est fiancé avec Rosine Castagnard. Cela me fait plaisir. Rosine a du caractère, et de plus elle est fort gentille.

— Pour ça, c'est vrai, reprit César. J'ai causé deux ou trois fois avec

elle, et je lui ai trouvé un bon raisonnement. Il n'y a que ces cheveux sur le front qui me déplaisent. Mais voyons : de qui serait-il question pour toi ?

— Il faut d'abord me dire si tu maintiendrais l'offre que tu m'avais faite de bâtir une maison.

— Oui, si la fille nous convient.

— Eh bien, j'ai l'intention, si vous m'y autorisez, de demander Madeleine Rabaut.

Le père César tira son mouchoir de poche de coton jaune et brun, éternua deux fois et finit par dire, quand il put parler :

— C'est une brave et pieuse fille. Je ne vois pas pourquoi nous t'empêcherions de la demander. Jean Rabaut a bien, si l'on veut, des idées trop libérales en politique ; il est de cet ancien parti que 1845 a mis dans le tombeau et qui avait préparé les voies au radicalisme, qui les prépare au socialisme, que les anarchistes remplaceront. Mais ça ne fait rien. Les Rabaut sont de braves gens, et je pense bien que Daniel sera un jour pasteur de notre paroisse. Suis donc à ton intention, après quoi je te dirai mon dernier mot sur l'affaire de la maison à bâtir.

— Merci, père ; mais il faut que je sois sûr de pouvoir loger convenablement ma femme, si je suis accepté.

— Oui, va seulement. Je n'aime pas les affaires qui traînent. — Et toi, la mère, que dis-tu ?

— Je dis comme toi. Mais s'il était refusé !

— Refusé ! ah ! bien oui : je voudrais voir qu'il fût refusé !

— Ah ! ça se pourrait, César, et ce ne serait pas le premier. On dit que le fils Gouillardeau avait demandé Madeleine, et qu'elle n'en a rien voulu.

— Je crois bien : s'appeler Gouillardeau, il y aurait de quoi en pleurer nuit et jour.

Le brave don César, en disant cela, ne réfléchissait pas que le nom de *Boron* n'était ni des plus agréables à prononcer, ni d'entre les plus aristocratiques du village. On se connaît si peu soi-même.

Encouragé par ses parents, Élie vint faire sa demande, qui fut acceptée de grand cœur. Madeleine ne pouvait désirer un meilleur parti, pour le caractère et la position. De son côté, Jean Rabaut, depuis longtemps déjà, faisait le plus grand cas d'Élie. Aussi celui-ci revint-il tout joyeux raconter à ses parents l'excellent accueil qu'il avait reçu.

— Eh ! que diantre ! fit don César, cane pouvait pas aller autrement. Tu auras une bonne femme et nous une brave belle-fille. Qu'a-t-elle dit pour la maison ?

— Tu vas être bien étonné, mon père. Quand j'ai parlé de ton projet de bâtisse, Madeleine a dit tout de suite: «Non, pas pour moi. Je connais la chambre et la cuisine du haut de votre maison; s'il est possible de les mettre en bon état de propreté, peut-être d'agrandir un peu la fenêtre de la chambre, je m'en contenterai parfaitement. Il me serait pénible de penser que ton père fasse une grosse dépense dont je serais la cause.»

— Ah! elle a dit cela, reprit don César avec des yeux brillants de satisfaction. Eh bien, c'est un modèle de fille. Ah! elle se contenterait de ce que cette drôlesse, dont il n'est plus question heureusement, a refusé! Eh bien, je vous ferai une maison de 12 000 francs au lieu de 6000. Tu pourras, quand tu le voudras, aller dire à l'entrepreneur Corthy de venir marquer la place du futur bâtiment. Il pourrait commencer tout de suite, et avoir fini en automne. Va lui dire ça, à cette brave Madeleine, et aussi à Rabaut. Ça leur fera plaisir.

— Tu es vraiment bien bon pour nous, mon père; mais faisons d'abord réparer l'appartement de l'étage. Je voudrais pouvoir me marier dans peu de mois, et un bâtiment neuf ne peut être habité la première année sans danger pour la santé. Nous avons le temps de réfléchir à cet égard.

— Soit; mais je tiens à ce que tu dises mon intention aux Rabaut, et qu'on en parle aussi dans le village. Ce sera un fameux soufflet donné à celle dont il n'est plus question. Oui, retourne d'où tu viens et amène avec toi ta future; je veux l'embrasser. Je vais de ce pas conter cette histoire à Benjamin Duret. Mais j'ai eu diantrement peur que tu ne te fusses amouraché de M^{lle} Aline.

— Ça ne se pouvait pas, César, dit la mère: comment aurais-tu voulu qu'Élie pensât à épouser une demoiselle qui a *le brevet supérieure*?

— Je te dis que ça se pouvait, avec ton ça se peut qui revient à tout bout de champ! Tâche de tourner ta langue en dedans, quand elle va lâcher ces trois mots qui sont, ma foi, souvent ridicules.

— Et toi, tâche aussi de ne pas jurer à tout propos, car c'est très vilain dans la bouche d'un homme de ton âge.

Élie était déjà parti lorsque les vieux époux se faisaient de tels reproches. Évidemment, César Boron était un peu excité par un dénouement si heureux et si imprévu. Il se rendit immédiatement chez les Duret.

Comme Aline fut contente en apprenant cette bonne nouvelle! Elle avait la plus grande estime pour Élie, et lui-même lui devait beaucoup, car on se souvient que ce fut peu après l'arrivée des Duret qu'Aline eut plusieurs entretiens religieux avec son jeune voisin. Et

puis, l'idée que Madeleine deviendrait peut-être un jour sa belle-sœur était bien douce au cœur d'Aline. Mais que d'éventualités, que d'obstacles pouvaient encore se mettre en travers d'un tel bonheur! Benjamin Duret fit compliment à don César sur l'heureux événement qui allait lui donner une excellente fille.

— Oh! oui, dit César, c'est une créature du bon Dieu. Les deux iront très bien ensemble. Je veux leur bâtir une maison dans mon verger. Il te faudra, toi qui t'y entends, donner un bon conseil à Élie. Qu'il ne se fie pas trop à ce Corthy, qui est de la *démocratique* à Georges Calloux. À propos : est-ce vrai que tu es taxé à 60 000 francs?

— Oui.

— C'est une infamie. Tu aurais mieux fait de te taxer toi-même.

— Je me taxerai l'année prochaine, si je vis.

— Tu feras bien. Mais échange tes valeurs contre des titres qui ne paient pas l'impôt chez nous. Il y a la Banque cantonale et la Caisse hypothécaire qui sont *exonérées*, comme ils disent dans leur fichu baragouin⁸.

— Oui, j'y ai déjà pensé.

— lime faut parbleu retourner chez moi, car je suis sûr que Babaut y est avec sa fille. Adieu. — Bonjour, mademoiselle Aline. Ah! ça, n'allez pas faire comme toutes ces filles qui se marient par là. Où seriez-vous mieux qu'avec votre papa? Il ne pourrait d'ailleurs se passer de vous.

— Merci, monsieur, répondit la pauvre fille, qui mit sa petite main douce dans la grosse patte brune du vieux paysan et en reçut un serrement énergique.

Jean Rabaut et Madeleine étaient en effet venus avec Élie. Ils causaient dans la cuisine, où le père César les trouva en rentrant chez lui.

— C'est donc bien vrai, dit-il à la fiancée, que vous consentez à devenir notre fille et la compagne d'Élie?

— Oui, monsieur, et je suis heureuse que vous vouliez bien m'accepter.

— Alors, vous me permettez de vous embrasser sur les deux joues. Vous aurez un bon mari, et, sans vous connaître encore beaucoup, je crois qu'il aura une bonne femme. Une fois mariés, vous pourrez faire l'école du dimanche ensemble, car je vois bien qu'il en a une envie du diantre, depuis qu'il est devenu un modèle de garçon. Entre les deux, vous tâcherez d'inculquer de bons principes aux enfants, afin qu'ils ne deviennent pas de mauvais sujets plus tard, les filles des nez en l'air,

8 - En 1856, la loi d'impôt a changé tout cela.

les garçons des ivrognes. Vous donnerez l'exemple du travail et de l'économie. — Toi, Rabaut, malgré tes idées libérales que je n'approuve pas, tu as su au moins élever tes enfants d'une bonne manière. Peut-être as-tu été trop ambitieux en laissant ton fils faire des études et se vouer au saint ministère. De cette manière, il est sorti de la position sociale dans laquelle il est né, ce qui est toujours une chose imprudente. Mais enfin il a réussi, et ses études ne t'ont pas ruiné, comme cela est arrivé à tant d'autres, dont les fils auraient mieux fait de rester paysans, ou chaudronniers comme leurs pères, au lieu de vouloir être des messieurs, des employés de l'État pour en dévorer les revenus. — Mais ne parlons pas de ça. Voilà donc ces enfants qui se marieront prochainement, et pour cela il leur faut un endroit pour se loger, en attendant qu'ils aient une maison neuve au grand soleil. Avez-vous été voir l'appartement d'en haut ?

— Non, dit Élie.

— Eh bien, allons-y nous quatre. La mère n'a pas besoin d'y venir ; elle le connaît comme sa poche.

Au bout d'un quart d'heure, ils redescendirent, ayant décidé que les deux pièces de l'appartement seraient plafonnées, les murs plâtrés, puis recouverts d'un joli papier à la chambre, dont la fenêtre serait agrandie et recevrait un châssis neuf à grandes vitres. — Il fallut naturellement trinquer tous ensemble, avant de se séparer. C'était très curieux et, au fond, réjouissant de voir cet intraitable César Boron causer avec abandon, sans trop émailler son langage de mots toujours malsonnants dans la bouche d'un vieillard. Ce mariage lui plaisait.

— C'est curieux, dit-il une fois, que je n'aie pas pensé plus tôt à cette brave Madeleine. Mais on se connaissait peu ; je n'allais pas chez vous, et elle ne venait pas chez nous. On voit qu'elle se porte bien. Elle est d'une bonne grandeur, sans être minçolette, ni ramassée sur la taille. Je n'aime pas celles qui sont aussi grandes que des perches à secouer les noix. — Ce que je dis te fait rire, Madeleine, — tu vois que je te tutoie déjà ; — tant mieux. Mais sois sûre que je ne me trompe pas dans mes appréciations. — Quant à toi, mon pauvre Jean, tu vas te trouver bien seul. Comment organiseras-tu ton ménage, quand ta fille sera ici ?

— Je prendrai une domestique.

— C'est ça ; tu ne peux faire toi-même ta soupe ? N'en prends ni une vieille ni une jeune. Les vieilles sont des *câques*, des pots cassés qui vont toujours plaignant ; les jeunes, la plupart du temps, c'est le diable dans une maison. Une veuve d'une cinquantaine d'années est ce qu'il te faut. Et puis, si tu tombais malade, Madeleine irait te voir souvent. Ne te gêne pas de dire dans le village que je vais faire bâtir une

maison pour nos enfants. Je serai bien aise qu'on le sache. Je me suis contenté de notre vieille jusqu'à présent ; mais je comprends que ce n'est plus la même chose pour une génération nouvelle. La place, d'ailleurs, manquerait plus tard.

— Ça se peut, dit enfin la mère, qui jusqu'à ce dernier mot de son mari n'avait pu ouvrir la bouche.

— Tu dis que ça se peut, reprit vite don César ; moi je pense qu'avec l'aide de Celui qui attache les fruits aux arbres, cela viendra. Eh bien, au revoir, puisque vous partez. A propos : quelles nouvelles de ton fils ?

— Le pasteur dont il est le suffragant a donné sa démission pour cause de maladie ; on offre à Daniel de le nommer à sa place.

— Tant mieux. Mais au moins qu'il n'accepte le poste que sous la condition de pouvoir quitter, dans le cas où une paroisse de notre canton l'appellerait. Nous avons besoin de bons ministres, pour remplacer les vieux qui s'en vont. Que les protestants français se tirent d'affaire entre eux comme ils pourront. Est-ce que vous autres Rabaut, vous êtes les descendants de celui qui s'appelait Paul et prêchait au désert ?

— Nous ne savons pas, et je ne le pense pas. Si cela était, nous en saurions quelque chose.

— J'en suis bien aise pour vous. Ce Paul Rabaut était un digne ministre, un homme courageux. J'ai lu dans un volume, que je te prêterai si tu veux, que sa tête fut mise à prix. On alla jusqu'à promettre vingt mille livres, à celui qui le prendrait, mort ou vivant. Quels tas de gueux, tout de même, que les rois de France en ce temps-là ! Mais Paul Rabaut eut un fils qui vota la mort de Louis XVI. Ça, c'est une tache de sang dans une famille ; et voilà pourquoi je suis bien aise que vous n'ayez rien à faire avec ce Rabaut-Pommier. Portez-vous bien.

À la fontaine, où César conduisit ses vaches, il se trouva côte à côte avec le grand Georges, qui venait aussi abreuver les siennes. Les bêtes des deux ennemis politiques n'avaient pas l'air de s'aimer non plus beaucoup. Après avoir bien rempli leur panse, elles auraient, pour un rien, croisé les cornes. Cela leur prenait quelquefois, on ne sait pourquoi. Les animaux domestiques épouseront-ils les querelles de leurs maîtres ? On l'a vu chez des chiens, mais pourtant pas chez des vaches.

— À propos, dit César à Georges ; j'ai appris le mariage de ton fils avec Rosine Castagnard. Je vous en félicite. C'est une brave fille, une travailleuse qui a du caractère. Ton fils ne pouvait mieux choisir. Par la même occasion, — fais voir attention à ta vache noire, qui bronche

des yeux contre ma blanche. Le diable soit des vaches!⁹ — oui, je te dirai qu'Élie et Madeleine Rabaut sont fiancés depuis ce matin. C'est un mariage qui me fait plaisir. Aussi, je vais leur faire bâtir une bonne maison dans mon verger. C'est assez naturel, ne trouves-tu pas ?

— Certainement. Je vous fais à tous mes compliments.

Arrivé chez lui, le grand Georges annonça la nouvelle à sa femme et à ses filles, sans ajouter un mot de plus. Mais les réflexions amères n'en suivaient que mieux leur cours dans les pensées des uns et des autres.

9 - NdÉ: Les vieux cultivateurs québécois disaient, lorsqu'il y avait de l'agitation dans l'étable: le *yaube* est aux vaches!

CHAPITRE XXVII



Dans la même semaine, l'entrepreneur Corthy, mandé par Élie, vint examiner les réparations à faire dans la vieille maison du père César Boron. Il fut bientôt d'accord avec les fiancés et dit que tout serait vite expédié. En même temps, il apportait déjà le croquis d'un plan pour le bâtiment neuf à construire. Il voulut voir la place choisie, et fixa avec Élie l'orientation qui leur parut la plus convenable. Le père approuva, laissant la responsabilité de la chose à son fils, qui avait déjà pris conseil de son futur beau-père et de Benjamin Duret. «

— Faites comme mon fils conviendra avec vous, monsieur Corthy, avait dit César : je ne me charge que d'une chose, savoir des paiements, à mesure que l'ouvrage avancera. À la fin finale, les travaux seront reconnus par des hommes du métier. Des échantillons de serrures, des fiches de portes et de fenêtres, espagnolettes, ferrures des contrevents, etc., seront déposés, afin qu'on soit sûr que les mêmes qualités seront employées dans le bâtiment. Je me ferais volontiers à vous, qui êtes un honnête homme ; mais par principe je ne me fie à aucun démocrate de votre bord. Voilà pourquoi je prends mes précautions. Vous ne vous en formaliserez pas.

— Je m'en formalise si peu, monsieur Boron, que je voulais moi-même vous proposer le dépôt dont vous parlez. Il est juste et naturel aussi que vous ne me fassiez pas des demandes qui pourraient être en dehors de nos conventions.

— D'accord ; rien de plus juste. Mais je vous demanderai tout de suite une chose, une condition à laquelle je tiens : c'est que toutes les clefs des serrures soient en fer forgé et non en fonte ; ces dernières sont des clefs de bêtes brutes. Ils suffit qu'elles s'accrochent à n'importe quoi, et les voilà cassées.

— Vous avez parfaitement raison, et vous serez obéi.

— Arrangez aussi le plan de manière à ce que la somme de 12 000

francs ne soit pas dépassée. Il n'y aurait que 50 centimes de plus, je ne les donnerais pas.

Le changement des dispositions bien connues de César Boron fit grand bruit dans le village. Chacun s'en occupait plus ou moins, et faisait sur ce sujet des réflexions à sa manière.

— Cet homme n'est plus le même, disait l'un; il dit bonjour le premier, quand on le rencontre.

— C'est Élie qui l'a converti, ajoutait quelque moqueur, fort peu converti lui-même.

— Voyez-vous, ajoutait un troisième à demi-voix; il préfère avoir Madeleine Rabaut pour belle-fille, plutôt que la grande Fanny Calloux. Celle-ci a tout de même fait une énorme bêtise. Et puis, don César n'entend pas badinage sur la *démocratique*.

— Il n'a, ma foi, pas tort, faisait un quatrième, qui s'était arrêté pour écouter ce que disaient les trois premiers. Mais si Élie avait été un peu plus monsieur, la demoiselle Duret aurait bel et bien été pour lui, tandis que c'est Daniel Rabaut qui l'emmènera, vous verrez.

— À *houah!* pas plus! disait l'un des autres: comment veux-tu, Tiennon, qu'elle quitte son père? Ce n'est pas possible dans leur position.

— Eh bien, vous verrez si je me trompe. Soixante mille francs peuvent tenter un ministre sans fortune, tout aussi bien qu'un négociant de la ville, outre que M^{lle} Aline a une mine à croquer et un charmant caractère.

Cette simple supposition fit, dès ce jour, courir le bruit que c'était déjà tout arrangé entre les Rabaut et les Duret. Et pourtant aucun des intéressés n'en avait soufflé mot à personne. Voilà comme les choses cachées peuvent se divulguer, prendre consistance, lors même que le plus grand secret a été gardé.

Benjamin Duret, nous nous en souvenons, avait exigé qu'aucun rapport de correspondance n'eût lieu entre Daniel et Aline, tant que la nomination de pasteur à Villeu ne serait pas faite. Il n'autoriserait les jeunes gens à s'écrire que lorsque Daniel serait officiellement installé. Et alors, il faudrait voir si les deux caractères se conviendraient suffisamment. Benjamin ne voulait donner sa fille qu'à des conditions de bonheur parfaitement solides. Ce temps suspensif dura presque un mois. Enfin une lettre vint annoncer que tout s'était passé à la satisfaction de Daniel. Nommé pasteur réformé à Villeu-sur-Drôme, avec un traitement de 3000 francs et la jouissance du presbytère, il viendrait à Sarreau présenter sa demande, aussitôt qu'il aurait l'autorisation de quitter sa paroisse pour deux semaines.

En même temps que cette bonne nouvelle parvenait aux deux

familles, une autre circulait déjà dans le village. Le vieux pasteur Martel avait eu une attaque d'apoplexie dans la nuit, et sa fin était imminente. Il mourut, en effet, le lendemain. Dès que César Boron l'apprit, il accourut chez Jean Rabaut, pour lui dire que Daniel devait se mettre sur les rangs tout de suite, comme candidat au poste de Sarreau et Pétaz. Outre ces deux villages, il y avait encore la commune de Ginier, qui faisait partie de la paroisse appelée à donner un successeur au vieillard qui serait peu regretté, malgré ses longs services.

Rbaut dit qu'il fallait au moins attendre que la vacance fût officielle, le poste mis au concours. Il ne serait pas convenable de se présenter plus tôt. Et puis, il ne savait pas si Daniel consentirait à renoncer à la position qui lui était assurée à Villeu, pour venir s'établir à la cure de Sarreau.

— Comment ! répondit le vieux César : il nous laisserait en plan ici, pour continuer à faire son service en France ! Ce serait quelque chose de beau ! Ne s'est-il pas réservé qu'il pourrait quitter ce Villeu, s'il était appelé dans son pays ?

— Oui ; il est libre à cet égard ; mais le voudra-t-il ?

— S'il ne profite pas de l'occasion, reprit César, elle sera perdue peut-être pour toujours. Et, à sa place, il nous viendra peut-être un pasteur radical, un franc-maçon, comme on dit qu'il y en a déjà quelques-uns dans le clergé vaudois. Dépêche-toi d'écrire à Daniel, et conseille-lui de ma part de se présenter tout de suite.

— Et si notre paroisse en nommait un autre ? Il n'est point sûr que Daniel eût la majorité des électeurs pour lui.

— Comment ! il ne serait pas nommé ! Lui se présentant, les hommes de Sarreau donneraient leurs voix à un autre, venant on ne sait d'où ! C'est une chose impossible. Et si cela était, jamais on ne me reverrait à l'église. C'est ton fils qui doit s'établir à la cure ; et quand il y sera, Benjamin Duret lui donnera sa fille. Elle sera une excellente femme de ministre, outre que son père lui fera certainement une petite dot.

— Quelqu'un vous a-t-il parlé d'une supposition pareille ?

— Non pas de la dot, mais oui bien d'un mariage très probable. J'en ai aussi parlé à Benjamin, qui ne dit ni oui ni non, en sorte qu'on peut penser que vous êtes d'accord.

— Nous ne le sommes que sur un point, c'est que Daniel et M^{lle} Aline n'ont pas échangé entre eux une seule ligne, depuis le départ de mon fils. C'était une chose convenue, tant que Daniel n'avait pas une bonne position à offrir. Vous en savez maintenant autant que nous. Excepté Élie, à qui Madeleine l'a dit, étant autorisée, vous êtes la seule personne instruite de nos intentions.

— Merci de la confiance. Tout ça m'intéresse ; mais je trouve qu'Élie aurait bien pu m'en souffler un mot. Enfin, la chose pressante est que Daniel écrive à Lausanne, pour annoncer qu'il se présente comme candidat au poste de Sarreau-Pétaz-Ginier.

— Je vous ferai part de sa décision à cet égard.

Don César revint chez lui, secouant ses cheveux frisés et se disant : « Voyez-vous ce garçon ! il savait toute l'histoire ? Ces amoureux, c'est plus secret que le fond de la mer. — Il faudra faire attention à Georges Calloux. Avec ses idées politiques, il serait bien capable de patronner un autre candidat, surtout si celui-ci était du même bord que lui. Ces radicaux se tiennent tous par la manche. « Vote pour moi, je voterai pour toi ; » c'est là leur grand principe. »

Don César ne se trompait pas dans ses appréciations du régime politique auquel il pensait en ce moment ; mais il aurait pu s'avouer en même temps, qu'il était tout aussi exclusif que le parti si fortement blâmé dans son opinion. avec Madeleine ; et les occupations de son jardin faisaient aussi une bonne diversion à ses pensées. — En avril, c'est le moment où il faut semer les graines nouvelles, sarcler les plantes qui ont passé l'hiver, tailler les arbustes et faire de l'ordre un peu partout. Benjamin soignait sa vache, qui lui avait donné un joli veau du même manteau que la mère : blanc, avec des mouchetures rouges. Comme c'était une génisse, Benjamin avait décidé de l'élever. Cela lui plaisait mieux que de vendre le lait, avant le sevrage du nourrisson.

Avril donnait ses violettes ; les pêchers étaient roses dans les vignes ; les amandiers tout blancs. Le parfum des premières fleurs embaumait l'air dans la campagne, et les bois commençaient à se feuiller. Ça et là, quelque arbre forestier, plus précoce que d'autres de la même espèce, émerge au milieu de ses voisins encore dépouillés. Sa fraîche verdure prouve que la sève circule dans ses veines et s'étale au soleil. On dirait qu'il jouit de cette merveilleuse résurrection. Et pourquoi n'en jouirait-il pas ? Toutes les créatures non responsables doivent être heureuses dans leur épanouissement. Les arbres éprouvent-ils une souffrance, lorsque la hache vient les frapper ? C'est possible encore. Comme la vie, le mystère est partout dans la nature.

Averti par son père, Daniel Rabaut répondit qu'il se présenterait certainement pour le poste de Sarreau-Ginier, aussitôt que la vacance serait officielle, ce qui renverrait peut-être de quelques semaines son départ pour la Suisse. Qu'en attendant, il demanderait du temps pour son installation à Villeu, afin de n'être pas lié par une consécration particulière. Il pria son père de le recommander à la continuation d'une bienveillance qui lui était précieuse, infiniment

plus qu'il n'osait l'exprimer.

Hélas ! il n'était pas besoin d'être recommandé auprès d'Aline, dont le cœur battait fortement en sa faveur. Heureusement, elle pouvait causer de tout cela avec Madeleine ; et les occupations de son jardin faisaient aussi une bonne diversion à ses pensées. - En avril, c'est le moment où il faut semer les graines nouvelles, sarcler les plantes qui ont passé l'hiver, tailler les arbustes et faire de l'ordre un peu partout. Benjamin soignait sa vache, qui lui avait donné un joli veau du même manteau que la mère : blanc, avec des mouchetures rouges. Comme c'était une génisse, Benjamin avait décidé de l'élever. Cela lui plaisait mieux que de vendre le lait, avant le sevrage du nourrisson.

En voyant les choses s'arranger peu à peu selon le désir de Daniel Rabaut et d'Aline, le pauvre père ne pouvait s'empêcher de soupirer. Mais que faire ? Il n'était pas égoïste au point de vouloir garder sa fille pour lui seul. On dit que des pères font cela, sans regrets comme sans remords. Ils ont oublié qu'eux aussi ont aimé d'amour une fois en leur vie. Alors, ils acceptaient bien cette parole attribuée au Créateur : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Et si Dieu n'a pas dit cela de la femme, c'est qu'il n'était pas nécessaire de le consigner dans la Genèse. Tout autant que pour l'homme, si ce n'est davantage encore, il n'est pas bon que la jeune femme soit seule. Elle a besoin d'un plus fort qu'elle pour la soutenir et la protéger ; elle a besoin de donner son cœur à celui qu'elle aime.

Mais si Benjamin souffrait par moment, jamais l'idée de retourner en arrière ne lui serait venue. Ce qu'il avait dit à sa fille était sacré pour lui, et quoi qu'il pût lui en coûter, il la céderait à Daniel, quand il faudrait accomplir ce sacrifice.

— Est-ce vrai, lui demanda le grand Georges, qui s'arrêta un jour à causer avec lui, que Daniel Rabaut pense à ta fille ? On en parlait ce matin à la fontaine, et j'ai dit que je ne savais rien. Naturellement, excepté à toi, je ne voulais pas faire de questions sur un sujet pareil.

— Je me proposais de t'en dire un mot à notre première rencontre. Jusqu'à présent, je n'aurais pas su que t'expliquer. Oui, je crois que Daniel Rabaut s'est attaché sérieusement à ma fille, mais sans l'avoir revue depuis son départ d'ici, et sans lui avoir écrit une seule fois. Lorsque j'ai dû te donner ma triste réponse, les intentions de Daniel m'étaient déjà connues, mais je ne pouvais pas en parler. Tu peux comprendre maintenant d'autant mieux que ma situation n'était pas facile. Je ne sais ce qu'elle deviendra dans la suite, et je tâche de ne pas trop m'en préoccuper. Toi, tu es heureux de voir le sort de tes deux enfants aînés fixé.

— Oui, un beau sort ! C'est vrai que Rosine est une fille de cœur et

de caractère ; elle a une bonne influence sur John, et ils sont heureux. L'autre nous cause un gros chagrin. Je sais bien qu'un grand nombre de filles se conduisent tout aussi mal qu'elle durant le temps des fiançailles, mais ça ne les excuse pas, et moins encore les garçons qui abusent de leur faiblesse. Tout ça me donne du noir.

— Quand on m'a dit ce qui arrive, je n'ai pas voulu le croire ; mais puisque tu me le confirmes toi-même, c'est donc bien vrai. Cela me fait une vive peine pour vous tous. Hélas ! si la crainte de désobéir à Dieu existait dans le cœur des jeunes gens, ils ne s'abandonneraient pas à leurs passions. Mais la crainte de Dieu est maintenant bien rare. Je crois que les enfants sont mal élevés ; on ne leur enseigne pas même le respect affectueux qu'ils doivent à leurs parents. Et si tu me permets de te le dire, Georges, je crois aussi que la plupart des pères de famille s'occupent trop de politique dans notre pays. Cela n'est pas bon, et Dieu a mis devant nous de plus importants devoirs qui sont négligés. N'es-tu pas frappé de l'ébranlement de toutes choses sur la terre, et même dans les entrailles de la terre ? Ébranlement moral, ébranlement religieux, social, politique. Je ne lis qu'un journal, mais il est rare qu'on n'y annonce pas quelque suicide, quelque crime, quelque assassinat dans chaque numéro. Je vois qu'ici, dans un simple village où très peu de personnes souffrent de la pauvreté, où vous pourriez tous être si heureux, vous êtes divisés en partis politiques irréconciliables, d'autant plus irréconciliables qu'ils sont irréflechis et sans raison d'être. Moi, je me sens étranger au milieu de toutes vos discussions à propos d'élections, d'impôts, ou je ne sais de quelles autres questions. Certes, cela ne fait guère honneur à la démocratie dont vous êtes si fiers.

— C'est que tu reviens d'un pays où le despotisme a régné pendant des siècles, répondit Georges Calloux ; d'un pays où il faut que le gouvernement républicain combatte l'ultramontanisme, représenté par le clergé et les légitimistes ; puis, il y a aussi, dans un autre camp, les bonapartistes, les orléanistes et la noblesse. Tu ne juges pas les choses à un point de vue juste chez nous. Si tu faisais partie de l'Association démocratique, tu verrais comme le pays est bien gouverné. Les journaux qui ne sont pas de notre bord ne disent que des mensonges.

— Est-ce que tu les lis, ces journaux ?

— Non, certes pas. Je me garde bien de les lire. Ils sont stipendiés par des hommes qui voudraient gouverner à leur guise, par des aristocrates, des réactionnaires, des ambitieux....

— Allons, mon brave Georges, ne parlons plus de cela. Si les choses vont de mal en pis, je retourne au Havre, où, en fait de clameurs, je

n'entendrai que le bruit de la mer, quand elle se fâche sur les côtes.
— À quand les noces de tes enfants ?

— Le mois prochain, tous les deux le même jour, et Fanny quittera la maison le soir même. Je languis que nous soyons débarrassés de cette bagarre.

CHAPITRE XVIII



Une année s'était écoulée depuis le retour de Benjamin Duret dans son village natal. Durant ces douze mois, que de choses nouvelles avaient passé sous les yeux de l'ancien caissier et sous ceux de sa fille ! que de pensées dans leur esprit, que de sentiments nouveaux dans les cœurs !

Et comme cette première année avait été heureuse ! Bien établis dans leur jolie maison restaurée, ils avaient tout en abondance, avec le premier des biens temporels : une bonne santé. Benjamin jouissait des légers travaux agricoles auxquels il s'était remis et qui fortifiaient sa tête chauve. Aline aussi, vivant au grand air, s'occupant un peu au jardin et faisant son petit ménage, était devenue une fille vigoureuse, malgré sa tournure plutôt mince et la finesse de ses traits. Et puis, il avait fallu l'incident presque burlesque de John Calloux pour secouer cette existence jusque-là si tranquille. Et à peine cet incident était-il vidé, comme on dit dans les assemblées délibérantes, que voici Daniel Rabaut tout prêt à remuer le cœur de la jeune fille, jusque dans ses profondeurs les plus intimes. Mais cela n'était point un malheur. Non, le chemin de la vie est tel que nous ne pouvons nous y attarder ; il faut avancer, marcher toujours. La route présente parfois d'agréables contours, des perspectives ravissantes ; mais parfois aussi elle est semée de durs cailloux. D'épais brouillards viennent nous cacher le soleil, des obstacles nombreux nous barrer le passage. Heureux, dans ces moments-là, celui qui se sent conduit par l'Ami céleste pour qui les ténèbres sont lumière et devant lequel disparaissent les obstacles !

À Sarreau, les deux mariages Calloux ont eu lieu. Fanny est partie en versant des larmes, le cœur serré, sans aucune joie. Sa chambre est occupée par John et la gentille Rosine ; Méry a pris l'ancien cabinet de son frère. La jeune femme s'est mise tout de suite à une activité très appréciée dans sa nouvelle famille. Depuis bien des semaines, ses frisottons autrefois ébouriffés sur le front sont rentrés

dans l'ordre général de la chevelure, et cela lui donne un air posé, régulièrement gracieux. Son beau-père est maintenant très content de ce mariage si promptement conclu, et dont il avait été assez offusqué au premier moment. John a diminué de moitié la longueur de sa moustache. Lui aussi va bien ; il boit son vin dans de petits verres et va peu au cabaret. Ce grand garçon jovial, assez turbulent autrefois et mal équilibré, prend de l'aplomb d'une bonne manière. La politique radicale de son père est loin de l'attirer.

Chez les Duret, comme chez les Rabaut, tout est décidé. Ce n'a pas été sans un grand combat chez Aline, ni sans déchirement pour le père. Daniel est à Sarreau. Inscrit au Département des cultes comme postulant, il doit prêcher demain à Sarreau et à Ginier. Le dimanche suivant, ce sera le tour de l'autre candidat, M. Tramelan, jeune pasteur dans la montagne, à l'extrémité du canton. Il n'y a pas d'autres concurrents. La nomination aura lieu le troisième dimanche. Daniel ne sera plus là. Il doit repartir dans peu de jours, aussitôt qu'il aura terminé la série considérable des visites qu'il doit faire, dans les trois villages, aux paroissiens les plus en évidence par leur position. C'est la coutume. Aline l'accompagnera dans quelques-unes de ces visites : sa vue ne peut être qu'une bonne recommandation. Espérons que tout ira bien pour le couple futur. Ils s'aiment tendrement et se le disent, maintenant que la glace est rompue. — Au premier moment, Aline ne voulait pas entendre parler de quitter son père, s'il fallait renoncer à la cure de Sarreau. Mais Benjamin exigea qu'il n'y eût aucun empêchement au mariage, lors même que l'éloignement d'Aline deviendrait nécessaire. Nul ne pouvait connaître d'avance le résultat du scrutin ; mais pourtant il semblait que Daniel avait bien des chances d'être nommé. Il était connu dans la contrée comme un jeune homme dont la conduite avait toujours été correcte ; il avait fait de bonnes études, parlait bien et ne manquait pas de talent. Caractère sérieux, pasteur par vocation intérieure et non par profession seulement, il pouvait être bien utile dans une paroisse de campagne. Sans doute que les électeurs de Sarreau voteraient en masse pour lui. Ils tiendraient à honneur d'avoir pour pasteur officiel un de leurs combourgeois. C'était l'idée de César Boron ; il n'était pas possible qu'il en fût autrement, à moins que M. Tramelan ne plût davantage aux grands démocrates de la localité, et que ceux-ci ne donnassent le mot d'ordre à la petite gent radicale. Mais pour sûr, cela n'arriverait pas.

— Voyons, disait don César à Jean Rabaut, il s'agit de se remuer. Tu devrais aller recommander ton fils à Georges Calloux et à toute sa clique, au lieu de rester les bras croisés comme tu le fais. Ne connais-

tu pas, toi qui es un homme religieux, le passage qui dit : « Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; on ouvre à celui qui heurte ? » Toi, tu ne demandes rien, tu ne cherches pas et tu ne vas frapper à aucune porte. Que diantre faites-vous, toi et Benjamin ? Vous ne bougez pas de votre place. Croyez-vous donc que la cure de Sarreau va s'ouvrir toute seule devant ton fils ? Voyons, bougez donc ! Moi, si je n'étais pas la bête noire de tous ces imbéciles, j'irais de maison en maison pour dire à tel ou tel : Hein ! c'est entendu : on nommera Daniel Rabaut. — Mais si j'allais faire ainsi de la propagande, je nuirais plus à ton fils que je ne lui serais utile.

— Merci de votre bonne intention, répondit Jean Rabaut, mais je ne veux point me mettre en avant de cette manière. Benjamin Duret encore moins que moi. Daniel prêchera demain dans les deux temples. Les membres de l'assemblée de paroisse voteront comme ils l'entendront, et, j'espère, d'après leur conscience, sans aucune espèce d'entraînement.

— Ah ! que vous êtes donc simples, toi et Benjamin ! Vous croyez que la moitié de ces gens ont de la conscience ? Demande *voir* à cette bûche de frêne si elle en a, de la conscience ! Et l'autre moitié des électeurs comprendront-ils quelque chose au sermon de Daniel ? Quelques-uns, oui ; le plus grand nombre, rien du tout. On voit bien que tu es de cette école d'avant 45. Alors, on croyait à la bonté humaine, à la délicatesse de la conscience, à la générosité des sentiments, à la moralité. Tu dois connaître le mot d'un grand démagogue qui aurait dit, peu avant la révolution de cette époque : « Je la leur ferai passer, cette aristocratie de la moralité. » Et il a bien prouvé qu'il en était capable. Alors aussi, on croyait qu'il suffisait d'avoir une bonne école normale pour former des régents sans défaut et sans tache. On a été puni par où l'on avait péché. Et vous risquez, toi et Benjamin, d'être laissés par derrière quand il s'agira de voter.

— Je neveux pas même aller voter, et Benjamin non plus. Nous laisserons les électeurs absolument libres.

— Vraiment, je crois que vous préférez, toi, que ton fils travaille pour les Français, et Benjamin, que sa fille s'en aille avec Daniel au bout du monde. Diantre si vous n'êtes fous !

— Non, César ; j'espère bien que nous conservons notre bon sens. Si Daniel est nommé, j'en rendrai grâce à Dieu de tout mon cœur ; si c'est un autre qui obtient le poste, je croirai qu'il valait mieux que mon fils ne l'eût pas. Serait-il convenable, je vous le demande, que ma voix fit pencher la balance de notre côté ? A aucun prix, je ne voudrais assumer cette responsabilité, et Benjamin non plus.

— Ah ! vous avez une telle délicatesse de sentiment ! Crois-tu, par

hasard, que les radicaux agiraient de même, dans votre position ?

— Je ne suis pas radical en politique, vous le savez.

— J'allais dire un gros juron,... mais je me retiens, puisqu'il s'agit d'une affaire d'église. Mais vous serez battus, je t'en préviens.

— À la garde de Dieu !

— Oui, eh bien, c'est ça : à la garde de Dieu ! répéta César en haussant les épaules. Crois-tu, Dieu me pardonne, qu'il viendra voter lui-même pour Daniel ? Je vous trouve, ma foi, tout ce qu'on peut de plus ridicules. Eh bien, moi, j'irai parler à Georges Calloux, puisque vous ne voulez rien faire.

— Nous vous en serons reconnaissants ; mais n'allez pas casser les vitres.

— Je sais assez ce que je lui dirai. Je connais mieux que toi les radicaux.

— C'est possible ; mais moi aussi j'en connais quelques-uns, et il en est parmi eux de très honorables.

— Eh bien, veux-tu que je te dise une chose : il y en a aussi qui ne valent pas le diable.

Sur ce mot dont l'exagération serait épouvantable, si on le prenait au pied de la lettre au lieu de n'y voir qu'une locution familière et burlesque, don César retourna chez lui. On travaillait aux fondations de son bâtiment. Il passa vers les ouvriers, auxquels il recommanda de faire de bon mortier et de n'employer que de la chaux de première qualité.

— N'ayez crainte, monsieur Boron, lui répondit un de ces braves Savoyards ; mais savez-vous ce qui rend le mortier solide, outre le sable et la chaux lourde ?

— Non ; qu'est-ce que c'est ?

— Un verre de vin, de temps en temps.

— Est-ce que votre patron ne vous en donne pas ?

— Le patron ne s'occupe pas de cet article ; il a trop d'autres choses sur les bras.

— Croyez-vous que les miens soient encore assez bons pour vous apporter un baril de trois litres ?

— Certainement, monsieur Boron. On voit que vous êtes fort. Mais pour vous épargner cette peine, j'irai chercher le baril.

— Allons, venez avec moi.

L'ouvrier posa sa truelle, grimpa en un clin d'œil sur le bord supérieur du terrain et arriva chez don César comme celui-ci se rendait à sa cave.

— Faut-il vous suivre ? demanda le maçon.

— Non, attendez-moi là ; ou bien, allez demander un verre à la bour-

geoise.

L'ouvrier pénétra dans la cuisine, où la mère Eriquo lui donna un verre cannelé, dans lequel un liquide quelconque paraissait toujours trouble.

— Vous ne le casserez pas, dit-elle.

— Non, madame. Je le rapporterai avec le baril. Votre mari fait bien de bâtir une maison neuve ; celle-ci est vieille et doit être humide.

— Ça se peut : oui, elle est vieille ; et nous aussi nous sommes vieux.

— Oh ! que non, madame la mère. Vous êtes encore bonne pour quarante ans. Mais il faudra venir habiter la maison neuve dans un an.

— On verra tout ça ; allez seulement.

Comme Daniel Rabaut devait prêcher le lendemain, le père César attendit que la prédication eût eu lieu, avant de parler à Georges Calloux. Il voulait pouvoir le faire en connaissance de cause.

Le temple de Sarreau contenait bien une centaine d'auditeurs adultes, sans compter les enfants. Georges Calloux était à sa place ordinaire de municipal, où il ne venait s'asseoir que deux ou trois fois par an. Depuis la dernière prédication de Daniel, qui avait eu lieu à la fin de décembre, il n'était pas rentré dans la maison de prière. Le mariage religieux de ses enfants avait eu lieu dans une autre paroisse. César Boron et son fils, Benjamin, Jean Rabaut, Aline et Madeleine étaient déjà entrés, lorsque Lisette Grint fit son apparition. Ayant de la peine à trouver une place libre, Castagnard lui offrit la sienne, au bout d'un banc d'hommes, où la brave femme se trouvait seule de son sexe. Castagnard se tint debout, chose qui ne s'était pas vue de temps immémorial dans le temple de Sarreau.

Pour son texte, Daniel se borna aux sept mots suivants, qui se lisent en tête de l'épître aux Philippiens : « Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ. » Le fond de son discours était une exposition du ministère évangélique, tel qu'il le comprenait et désirait l'exercer. Annoncer Christ venant dans le monde pour en être la lumière, pour sauver les hommes, les retirer de l'iniquité et les appeler à la sainteté. Montrer que celui qui le reçoit dans son cœur devient une créature nouvelle, capable de faire le bien et soumise à l'influence du Saint-Esprit ; affirmer qu'un tel changement des affections produit dans l'âme la sainteté, la paix et le bonheur, tels furent les principaux points développés dans cette prédication très simple, bien dite et bien pensée. A propos de Timothée, Daniel Rabaut montra ce que doit être le jeune pasteur appelé à la tête d'une paroisse. Ne jamais présumer de lui-même ; ne s'imposer en aucune manière ; ne faire aucune acception de personnes, mais être toujours prêt à visiter les pauvres et les malades, à consoler les affligés, à se donner enfin, à l'exemple du

Maître divin et des deux grands serviteurs dont les noms se trouvaient réunis dans son texte, voilà ce que Daniel présenta comme sermon d'épreuve à ses auditeurs. Il fut écouté avec attention, peut-être autant par curiosité que par de réels besoins religieux.

À la sortie du temple, quelques personnes vinrent lui serrer la main, Castagnard et John Calloux entre autres. Mais naturellement le plus grand nombre des hommes s'en allèrent sans même le saluer. — Rosine s'approcha d'Aline et de Madeleine, qui, sorties des premières, attendaient leurs pères au bord du chemin.

— Je vous félicite toutes deux, leur dit-elle. J'ai été heureuse d'entendre M. Daniel, et je fais bien des vœux pour qu'il nous reste.

— Dieu le veuille ! répondit Madeleine. Merci de tes bons souhaits, Rosine.

— Nous irons vous voir, dit Aline.

— Oui, venez. — Il faut que j'aie vite préparé le dîner. Au revoir, mesdemoiselles.

Pendant que la foule s'écoulait, Castagnard causait avec Élie Boron.

— Voilà ce qui s'appelle une bonne prédication disait le père de Rosine. C'est clair comme le jour et ça marche tout seul. Ma foi, je pense bien qu'on s'entendra avec ceux de Ginier et Pétaz, pour nommer ton futur beau-frère.

— Oui, j'espère que nous pourrons le conserver, et aussi M^{lle} Aline.

— Oui, elle aussi, car elle est charmante. Te souviens-tu comme elle servait bien à table, quand nous avons soupé chez son père ? Et avec ça qu'elle a un brevet *supérieur*. Qu'est-ce que c'est que ce brevet ?

— C'est un diplôme, obtenu à la suite d'examens et qui donne le droit d'enseigner en France.

— Ah ! fort bien. — Quand te maries-tu ?

— Nous attendons que le sort de Daniel soit fixé ; et alors il est probable que les deux mariages auront lieu le même jour, comme cela s'est fait pour Rosine et Fanny Übertin. Ce sera dans quelques semaines seulement. Bonjour, Pierre.

CHAPITRE XXIX



Les fiancés firent leurs visites dans le village dès le même jour. C'était très joli de les voir passer dans la rue, Aline au bras de Daniel, et tous deux ayant un air parfaitement heureux. Ils causaient avec cette confiance, cet abandon que donne l'amour vrai, dans le sentiment d'une complète dépendance de l'Être divin, qui est lui-même tout amour. L'un et l'autre voulaient marcher dans la voie sérieuse et sainte du devoir, en comptant sur le secours de Dieu. C'est bien là une route royale, en même temps que c'est le chemin étroit dont parle Jésus dans l'Évangile.

Partout ils étaient bien reçus. Chez les Calloux, même par le grand Georges, ils furent accueillis avec une cordialité à laquelle Aline pouvait peut-être ne pas s'attendre, de la part du père de son ex-prétendant pour rire. Rosine fut charmante avec Aline, et John très affable avec Daniel. Pour lui et sa jeune femme, les choses vieilles étaient passées, une vie nouvelle les animait, bonne et honorable vie, en attendant que la grâce de Dieu lui donnât un charme de plus en la sanctifiant. La brave Lisette Grint, toujours la même, ne put faire autrement que d'embrasser Aline, et de dire à Daniel qu'il était un grand coquin, puisqu'il prenait ainsi à ce pauvre père son unique enfant.

— Eh bien, fit-elle, je m'y suis toujours plus ou moins attendue, comme à une chose qui était dans les idées du bon Dieu à votre égard. C'est pourquoi je n'ai pas été étonnée quand on me l'a dit comme sûr et certain. Mais, après tout, la cure n'est pas si loin de votre maison ; et s'il plaisait au père de l'habiter aussi, vous savez qu'il y a une chambre du côté de la montagne, avec un grand fourneau en catelles.

— Nous n'en sommes pas encore là, répondit Daniel. Il se peut fort bien que je ne sois pas nommé, et je serais alors un bien plus grand

coquin, puisque j'emmènerais Aline en France.

— Mais, mon cher ami, à quoi pensez-vous quand vous dites cela ? Ce serait une ingratitude monstrueuse, si les hommes de la paroisse ne vous donnaient pas leurs voix. Ah ! si les femmes pouvaient voter, vous seriez bientôt nommé, et ce serait un grand bonheur, car vous ramèneriez les gens à l'église. Mais voilà comme ils sont faits, ces honorables messieurs : ils se réservent le droit de voter, sans doute parce qu'on ne les voit presque jamais à l'église. S'ils y vont trois fois par an, c'est tout le bout du monde. Eh bien, quoi qu'il en soit, mon cher monsieur Daniel, j'ai la conviction très arrêtée que vous serez nommé, et par conséquent M^{lle} Aline ne devra pas s'expatrier.

— Nous le désirons vivement, et nous en serions bien reconnaissants.

Devant repartir le mardi, Daniel employa une bonne partie du lundi à faire des visites aux paroissiens de Ginier et Pétaz ; mais il alla seul. Dans ces deux villages, il reçut un bon accueil ; aussi revint-il, le soir, tout heureux de sa tournée. Mais son père lui dit de ne pas trop se réjouir ; qu'au jour de la votation, ces mêmes paroissiens qui lui avaient fait si bon visage, pouvaient parfaitement se tourner du côté de l'autre candidat.

— Il y a parfois, lui dit-il, des influences venant on ne sait d'où, qui produisent un résultat auquel on ne s'était pas attendu. Il suffirait que deux ou trois chefs du parti opposé s'entendissent pour donner le mot d'ordre, et tous les électeurs de ce bord voteraient dans le sens indiqué. Si M. Tramelan leur plaît, c'est lui qu'ils choisiront de préférence, sois-en sûr. La volonté de Dieu est là, sans doute avant tout, mais on peut penser aussi que la chance n'est positivement en ta faveur que si l'autre candidat déplaît ou manque de tact. On dit que c'est un homme aimable, d'un caractère souple, serviable et généreux, mais prédicateur à phrases ronflantes. La Fontaine n'aurait pas dit de ses sermons :

C'est le fond qui manque le moins.

Voilà ce que je tiens d'un de ses paroissiens qui est marchand de vaches.

Daniel repartit donc pour Villeu le lendemain. Il fut décidé que, s'il était nommé à Sarreau-Ginier-Pétaz, il quitterait son poste actuel le plus tôt possible, d'une manière définitive, et viendrait prendre possession de la cure de Sarreau ; puis, que le mariage aurait lieu dès que son installation serait faite. Que si, au contraire, il devait rester en France on arrangerait les choses de façon à ne pas retarder le départ d'Aline. Élie et Madeleine se marieraient en même temps. Pour tous, il fallait en finir.

Le père César attendit d'avoir vu et entendu l'autre postulant, avant d'aller chez Georges Calloux. Il saurait alors mieux à quoi s'en tenir sur M. Tramelan et sa prédication.

Celui-ci vint donc prêcher à Sarreau et à Ginier le dimanche suivant. C'était un jeune pasteur aussi, marié depuis peu, bien rasé, parlant avec assurance. Comme on l'avait dit à Jean Rabaut, il avait des inflexions à effet; mais quand il cherchait à augmenter l'émotion, ou simplement l'attention de son auditoire, il devenait facilement déclamateur. On sentait la boursoufflure dans le ton et les paroles. A côté du sujet qu'il traita du reste fort bien, il parla des campagnes vaudoises, de la belle nature au milieu de laquelle vivait un peuple ami du progrès, actif au travail, doué de qualités qui lui faisaient honneur. Cela était vrai sans doute, à quelques égards du moins, et c'était habile. Le brave Daniel n'avait pas songé à faire vibrer cette corde populaire, et même y eût-il pensé, que certainement il n'eût pas voulu employer ce moyen de plaire à ses auditeurs campagnards. En outre, M. Tramelan accepta par-ci par-là un verre de vin dans les visites qu'il fit. Le Vaudois aime à trinquer, on le sait de reste. Depuis le premier verre bu, Daniel avait refusé, disant partout qu'il ne lui était plus possible de boire. Bref, à vue de pays, bien des hommes de Ginier et Pétaz inclinaient déjà en faveur de M. Tramelan. Celui-ci, après le culte, ne fit à Sarreau que deux visites, une au syndic et l'autre au régent. Connaissant la position prépondérante de son compétiteur dans le village, il jugea prudent de ne pas s'aventurer dans les maisons de parents ou d'amis des Rabaut.

Dans l'après-midi, le père César se rendit chez Georges Calloux.

— Excusez-moi si je vous dérange, dit-il en acceptant la chaise rembourrée que Rosine lui présenta tout de suite, mais je tenais beaucoup à causer un peu avec toi, Georges, de notre affaire de pasteur. Nous les avons entendus tous les deux, et je pense qu'il ne peut être question de nommer M. Tramelan. Il a une bonne voix, il gesticule à tort et à travers, mais tout ça ne vaut pas Daniel Rabaut. Qu'en dis-tu?

— Tout à fait de votre avis. Pour ce qui me concerne, je suis décidé à voter pour le futur beau-frère de votre fils. — John, sans doute, fera de même.

— Certainement, fit le jeune homme.

— À la bonne heure. Au reste, je suppose que nous serons tous d'accord à cet égard dans notre village. Comment pourrait-il en être autrement?

— Tous, c'est beaucoup dire, reprit Calloux; mais la majorité des votants de Sarreau, oui.

— Écoute, Georges. Tu vas rendre un service à ce brave Daniel. Je sais que, si tu le veux, tu peux exercer une bonne influence sur le résultat du scrutin. Conseille aux électeurs de ton bord de voter comme nous.

— Ah ! non : c'est une question de conscience dont je ne veux pas me mêler. S'il s'agissait d'une élection politique, je verrais ce que j'aurais à faire. Mais dans le cas présent, je ne dirai rien. Chacun votera comme il le jugera bon. Si l'on me demande auquel des deux je donne ma voix, je dirai que c'est à Daniel Rabaut ; mais rien de plus. C'est une chose trop sérieuse.

— Oui, je comprends, dit César secouant sa tête grise. Oui, tellement sérieuse pour ceux qui en font réellement une affaire de conscience, que voilà Jean Rabaut et Benjamin Duret qui même ne veulent pas voter.

— Ils ont tort, reprit Georges. Leurs deux suffrages peuvent décider la majorité en faveur de leurs enfants.

— C'est justement parce qu'ils ne voudraient pas être la cause de cette majorité qu'ils s'abstiendront. Voilà au moins des gens véritablement consciencieux.

— Oui, mais ce n'est pas habile de leur part, continua Georges Calloux, du même ton froid qu'il avait gardé durant toute la conversation. — Vous faites construire une jolie maison, ajouta-t-il. J'ai vu le plan dans les mains de Corthy. C'est dommage que vous ne vous y soyez pas décidé il y a un an ; vos enfants auraient pu s'y établir tout de suite.

— Oui ; j'en ai du regret. J'aurais pu ne pas bâtir, puisque ma future belle-fille se contentait de l'appartement qu'ils occuperont cette année. Mais j'ai tenu à leur faire ce plaisir. N'ayant pas d'autre enfant qu'Élie, et l'argent nécessaire étant prêt, il m'a semblé naturel d'entrer dans sa manière de voir.

— Vous avez bien fait, et vous jouirez de le sentir si bien établi.

— Enfin, Georges, vois encore si tu ne peux rien de plus pour la votation de dimanche prochain. Tu rendrais par là un grand service à ton ami Duret, qui sera privé de sa fille unique, si Daniel reste en France.

— Je le voudrais bien ; mais, comme je vous l'ai dit, c'est une chose trop sérieuse.

César se leva, salua et revint chez lui.

« Une chose trop sérieuse, » se disait-il. Ah bien oui ! Je vois sa tactique. Si Daniel est nommé, Georges fait partie de la majorité ; si c'est l'autre qui l'emporte, eh bien, Georges a voté pour Daniel. Coquin de Georges ! Il a encore sur le cœur la conduite de sa grande

filles; mais est-ce notre faute, à nous, si elle n'a pas voulu de mon garçon. Élie l'a, parbleu, échappé belle. »

Cette semaine d'attente parut bien longue à Aline, qui se laissait aller parfois au découragement, en pensant qu'elle devrait abandonner son père, s'il fallait suivre Daniel en France et, dans tous les cas, sortir de leur jolie habitation. Quelque bonne que fût la cure, elle était moins agréable que leur demeure actuelle. La cure de Sarreau se trouvait dans une espèce de cul-de-sac, sans vue sur le lac et les montagnes.

Un incident très inattendu vint tirer Aline d'inquiétude au sujet du ménage de son père quand elle ne serait plus là. Il s'en produit parfois de tels dans les circonstances difficiles de la vie. Voici ce que c'était. Un ancien employé de la maison Keuline, Marsh et C^e, écrivit à Benjamin pour lui demander s'il pourrait lui indiquer dans son voisinage une maison très simple, mais commode, où il pût venir passer les étés avec sa famille. Si l'on trouvait ce qu'il désirait, M. Astragal, — c'était son nom, — louerait volontiers pour quelques années. Mais il ne voudrait pas dépasser le prix de 600 à 700 francs. C'était donc quelque chose de tout simple qu'il fallait chercher.

Benjamin pensa immédiatement à la maison de Lisette Grint, puis à demander si, sa maison étant louée, Lisette voudrait venir chez lui comme domestique. Cette combinaison les arrangerait tous, et la veuve trouverait là une occasion de gagner une jolie somme, tout en étant moins fatiguée elle-même.

Benjamin et Aline vinrent lui parler, lui tout expliquer, mais sans rien dire encore de la possibilité de venir faire le petit ménage du père.

— Eh bien, fit-elle, — on sait qu'elle commençait toujours par ces deux mots, — oui, ça me conviendrait beaucoup : 600 francs de loyer et 100 francs pour les meubles à fournir. Ces gens apporteraient leur argenterie, leur linge de table et de toilette. Oui, ça m'irait. Mais où me loger ? où aller et que faire ?

— Vous viendriez chez moi, Lisette. Il me faudra une domestique après le départ de ma fille. Je vous prendrai avec plaisir, et vous ne seriez pas malheureuse.

— Mais n'irez-vous pas dîner tous les jours et souper chez vos enfants, à la cure ? Il n'y aurait que le déjeuner à faire. Je périrais d'ennui dans une telle oisiveté.

— Oh ! que non. D'abord, il n'est point sûr que Daniel Rabaut soit nommé pasteur ici ; ensuite, lors même que mes enfants occuperaient la cure et que j'irais souvent les voir, je tiens à ce qu'ils soient chez eux et moi chez moi. Les choses doivent aller ainsi pour être bien réglées, quand on se marie. Donc, vous auriez à faire mon ordinaire

complet, et vous travailleriez au jardin. Quand je serais absent, vous soigneriez la vache. Bref, vous tiendriez la maison propre et en ordre. Je vous donnerai 250 francs de gages. Cela vous va-t-il ? Si vous dites *oui*, j'écris aujourd'hui même à M. Astragal, et nous aurons la réponse encore cette semaine.

— Eh bien, *voui* ; je dis *voui* ; seulement, j'aurai quelque peine à dire « monsieur, » chaque fois qu'il me faudra demander quelque chose.

— Vous vous y accoutumerez sans peine, dit Aline, que cette prompte décision soulagea beaucoup. Je vais vite faire un croquis de votre maison, pendant que mon père écrira. On mettra mon dessin dans la lettre.

Et ainsi fut fait. Le samedi au soir, une lettre de M. Astragal annonçait qu'il était enchanté de l'arrangement proposé, et qu'il priait Benjamin d'écrire une location bien en règle pour trois ans, afin qu'il la trouvât toute prête à signer en arrivant.

L'élection du pasteur eut lieu le lendemain, après le culte. M. Tramelan fut nommé à une grande majorité. Les électeurs de Ginier et de Pétaz votèrent presque tous pour lui, et probablement aussi bon nombre de ceux de Sarreau. Il fallait s'attendre à ce résultat, qui ne surprit point Jean Rabaut ni Benjamin Duret. Mais le père César ne put s'empêcher de dire à haute voix, devant l'église :

— Ah ! ça vous ressemble bien ! Les voilà, ces gens à conscience délicate ! Il fera chaud, quand on me reverra ici.

César Boron pouvait se souvenir d'une parole, prononcée par Celui qui, plus que personne ici-bas, fut en butte à la contradiction : « Je vous dis, en vérité, qu'aucun prophète n'est honoré en son pays. »

CHAPITRE XXX



n apprenant la fâcheuse nouvelle, Aline eut un moment de douleur qu'elle ne put réprimer. Elle se jeta au cou de son père, pleurant à chaudes larmes, comme si quelque grand malheur lui fût arrivé. Et pourtant elle s'était plus ou moins attendue à l'échec qui les frappait tous. Mais dans les cas de ce genre, et malgré tout ce qu'on peut prévoir de contraire à ce qu'on désire, il reste toujours le secret espoir que les choses s'arrangeront d'une autre manière. Quand la réalité est là, poignante et glacée, il faudrait pouvoir se soumettre tout de suite et abandonner la situation à la volonté suprême de Dieu.

Aline y revint bientôt, car sa foi était déjà ferme pour son âge. Daniel, au reste, l'avait préparée à ce qui arrivait maintenant.

« Chère bien-aimée, lui disait-il dans sa dernière lettre, nous acceptons, n'est-ce pas, dans le sentiment d'une complète dépendance de notre Père céleste, le résultat de l'élection, quel qu'il soit ? Si je suis nommé, nous en serons reconnaissants envers le Seigneur et envers la paroisse ; si c'est un autre ouvrier qui obtient le poste, nous considérerons la situation avec confiance, et nous travaillerons ensemble à Villeu, où il y a tant à faire et des âmes disposées à recevoir l'Évangile. Pour moi, je me sens parfaitement calme, et j'espère que vous l'êtes, que vous le serez aussi dans le cas où M. Tramelan serait nommé. »

Jean Rabaut vint bientôt chez les Duret, pour savoir comment ils prenaient la chose et en parler avec eux. Le père disait qu'il s'était toujours attendu à l'élection de M. Tramelan ; qu'il fallait l'accepter sans murmurer contre les électeurs hostiles à Daniel et ne garder contre eux ni rancune, ni sentiment d'amertume.

— Aline est à moitié Française par sa mère, disait Benjamin, et les

Rabaut le sont aussi par leurs aïeux ; il est juste que les enfants reportent leur activité dans leur ancienne patrie. Comme je le disais à ma fille, j'ai quitté à vingt ans mon père et ma mère pour aller chercher fortune au Havre ; Aline fera mieux que moi, puisqu'elle ira gagner des âmes avec son mari, dans un pays qui est tout autant le sien que celui-ci.

— Je suis heureux de vous entendre parler de cette manière, dit Jean Rabaut. Sur tout cela, je pense exactement comme vous ; mais néanmoins le coup est rude pour moi. Mon fils et ma fille vont me quitter en même temps ; car bien que Madeleine s'établisse dans notre village, elle entre dans une famille nouvelle, et va porter un autre nom ; elle aura d'autres devoirs, et je serai seul. Il faudra nous voir le plus possible ; nous tâcherons de nous consoler ensemble et nous demanderons à Dieu de veiller sur nos enfants. — Est-ce vous, Aline, qui écrivez à Daniel, ou si je dois le faire ?

— Je mettrai quelques mots dans votre lettre, mais il vaut mieux, je crois, que vous racontiez vous-même ce qui s'est passé. Tous le ferez avec plus de calme et plus d'ordre que moi.

— Bien, ma chère enfant. Madeleine viendra chercher votre lettre dans une heure.

— Comme Rabaut allait partir, César Boron entra, après avoir heurté à la porte.

— Bonjour, mes pauvres gens, dit-il tout- de suite. Je viens vous faire part de mon indignation. C'est une infâmie que cette élection. J'en ai honte pour la paroisse. Ce sont des hommes qui ne vont pas deux fois par an au sermon qui ont fait la nomination. Et vous me direz que tout ça est bien conduit ! que c'est ainsi que les choses devraient se faire ? Comment ! Nous avons là un enfant du pays, un garçon fait exprès pour être ministre, et on va lui préférer un Tamerlan qui vient on ne sait d'où ! Ah ! les sacrés coquins ! Mais voilà les fruits de votre beau système de démocratie appliqué à l'Église ! Toi, Rabaut, tu es un honnête homme ; mais ta politique libérale ne vaut pas deux sous. Je te redirai pour la centième fois que c'est elle qui est la cause première du mal qui nous dévore. Et nous en verrons bien d'autres plus tard, avec ces jeunes beaux parleurs qui se croient des aigles et finiront par tout mener, tant le peuple les croit sur parole. Quant au citoyen Tamerlan, je ne retournerai certainement pas à son prêché. C'est un radical. Pour un pasteur, avouez que c'est bien choisir.

— Vous auriez tort de lui en vouloir, dit Jean Rabaut, parce qu'il a été nommé. Il avait le droit de se présenter, et il en a usé, voilà tout. J'espère que vous continuerez à vous rendre au temple, comme précédemment ; votre présence y sera d'un bon exemple. Tout

meurtri que je sois par ce qui nous arrive, j'ai bien l'intention d'aller entendre M. Tramelan, s'il annonce l'Évangile et non des doctrines peu chrétiennes.

— Chrétiennes ou pas, je n'en veux rien, reprit César. Est-ce *Tramelan* ou *Tamerlan* qu'il se nomme, ton ministre ? — Non ; j'irai à l'école du dimanche, où Élie fera la prière quand Madeleine aura expliqué deux versets aux enfants. Ça me suffira, lors même que ma femme dit que ça ne se peut pas.

— C'est *Tramelan*, reprit Rabaut, que la sortie de César faisait sourire malgré lui, et non *Tamerlan*.

— Ce dernier nom lui conviendrait mieux que l'autre, puisqu'il est venu se fourrer où il n'avait que faire. Je veux remercier aussi Georges Calloux de sa coopération.

— Vous savez qu'il a voté pour Daniel, et son fils aussi. Il ne s'en cache pas.

— Oh ! oui, continua l'irritable César ; nous connaissons les affaires. Calloux est un malin qui a su tirer son épingle du jeu. Savez-vous ce qu'il a dit à Jeannaut Brossu qui se félicitait devant lui de l'élection :

« — Mais tu sais que j'ai voté pour Daniel Rabaut ?

» — Vraiment, fit l'autre ; je te trouve bien bon de reste, après que Duret t'avait refusé sa fille pour John.

» — C'est vrai, a repris Calloux ; mais Duret l'avait déjà promise et ne pouvait la donner à deux. Benjamin m'a toujours traité amicalement ; je ne voulais pas me brouiller avec lui. »

Voilà comment le grand Georges répond à son monde. Il était sûr d'avance que ces gueusards de Ginier et de Pétaz auraient le dessus. — Je m'en vais ; bonjour.

Malgré leur chagrin, les deux pères et Aline s'abandonnèrent à un petit accès de gaieté, après le départ de l'irascible don César. Ce qu'il venait de leur débiter servait de contrepoids à leur tristesse. C'eût été bien autre chose encore, s'il avait entendu Georges Calloux dire à sa femme ? « Benjamin et don César ont eu sur le nez ; Rabaut de même. Chacun son tour n'est pas de trop. Nous avons eu le nôtre ; c'était juste qu'ils eussent le leur. »

Castagnard aussi fut un des premiers à offrir ses condoléances aux vaincus dans la lutte électorale :

— Ça n'a pas bien marché, leur dit-il, et j'en suis tout chagriné. Il ne faut pas s'en trop tourmenter. Ça marchera mieux une autre fois.

En attendant, il s'agissait pour les divers intéressés, de *marcher* résolument. Tout fut bientôt décidé de part et d'autre ; les deux mariages fixés à trois semaines de date. D'ici là, Daniel serait installé comme pasteur définitif à Villeu, puis il viendrait huit jours avant

celui du mariage. Les publications officielles étaient faites. Il ne restait que le contrat d'Aline à passer. César ne donnant rien à son fils, Rabaut pas grand'chose de plus qu'un trousseau à Madeleine, tout serait bientôt expédié. L'activité nécessaire aux divers arrangements matériels fut une bonne diversion au chagrin de la pauvre Aline, bien heureuse cependant de devenir la compagne de Daniel pour toute la vie.

Lorsque celui-ci fut arrivé, Benjamin demanda un notaire pour stipuler l'acte qu'il voulait remettre à sa fille. A cette occasion, il pria César Boron et Castagnard d'être témoins pour signer au contrat. Grand fut l'ébahissement du père d'Élie, lorsque Benjamin fit la déclaration suivante :

« Je donne à ma fille, en toute propriété et pour en recevoir les revenus, la somme de 40 000 francs, en titres au porteur. »

— Voici ces titres, dit-il, en posant un portefeuille sur la table. Monsieur le notaire, veuillez vérifier si le compte y est bien.

— En ordre parfait et au complet, dit le notaire, après avoir compté les titres, qui tous étaient de mille francs.

— Pardon, messieurs, si je fais une observation au sujet de cet article, dit César Boron ; mais je demande au père de la future s'il est réellement en position de se défaire d'un si gros capital. J'ai des scrupules, même des doutes sérieux à cet égard, connaissant le chiffre de sa taxe pour la fortune mobilière.

— Vous pouvez être rassuré sur ce point, répondit le père d'Aline. — Écrivez seulement, monsieur le notaire.

— Alors, comment diable ça se fait-il ? riposta le vieux paysan. Parti avec rien, tu es donc revenu au pays en millionnaire ?

— Oh ! non ; je suis fort loin d'en être là. Mais grâce à trente années de travail, et à une gratification reçue lors de la cessation de la maison de commerce dans laquelle j'étais caissier, il me reste amplement de quoi vivre, en sus de ce que je donne à ma fille, qui a déjà 10 000 francs de sa mère.

— Ma foi, tant mieux, fit Castagnard. Ainsi on peut dire que les affaires ont bien marché. Ça n'arrive pas à tous ceux qui vont chercher fortune à l'étranger. Il faut que le Havre soit une *rude* bonne ville ; mais voilà, c'est un port de mer où il arrive sans doute beaucoup de vaisseaux chargés de denrées sur lesquelles on peut réaliser de gros bénéfices ?

— Ou faire aussi de lourdes pertes, reprit Duret. Lorsque tout fut stipulé, l'acte signé, César, qui avait l'air préoccupé, dit tout à coup à Rabaut :

— J'ai envie de remettre la jouissance de mon bien de terre à

Élie : ça te va-t-il, Madeleine ? Puisque Benjamin donne 40 000 francs à sa fille, je peux, tout aussi bien que lui, donner à Élie la jouissance de mon terrain. — Comment faut-il faire ça sur le papier, monsieur Chauderon ?

M. Chauderon répondit qu'il ferait volontiers un brouillon de la remise gratuite en question, ou l'acte même, si M. Boron le désirait.

— Oh ! grand merci, reprit César. Le brouillon suffira. Élie le copiera et nous le signerons lui et moi. Je trouve qu'un garçon qui se marie doit être en mesure de nourrir sa femme et d'élever ses enfants.

Nul ne s'était attendu à pareille histoire de don César. On appela Élie pour signer aussi au contrat, après quoi, tous dînèrent ensemble dans la salle à manger-, où Lisette Grint, déjà installée, avait mis le couvert.

Au jour fixé, l'aîné des petits-fils de l'oncle Gruffin étant arrivé, les deux mariages furent célébrés à l'État civil, et dans le temple de Courson, don César ayant déclaré qu'il n'y assisterait pas si c'était à Sarreau et par le ministère du citoyen nouvellement installé à la cure. On alla donc à Courson, chef-lieu d'une paroisse située à peu de distance. En char, on ne met guère que dix minutes pour le trajet. Les deux épouses attirèrent les regards des assistants, par leur air modeste et heureux. On sait qu'Élie était un joli garçon, Daniel Rabaut un homme déjà formé au contact de la vie, d'un extérieur agréable aussi.

Dès le même soir, les deux couples partirent, les jeunes Rabaut, à droite, pour la France ; les Élie, à gauche, pour un voyage en Suisse.

John Calloux emmena chez lui le jeune Mettecal-Gruffin, et lui fit faire une promenade en char aux environs.

Les deux pères réunirent leur solitude chez Benjamin Duret, où Lisette Grint essaya de les égayer un peu en leur racontant des commérages de son ancien quartier, à propos de la famille Astragal, maintenant installée dans sa maison. Mais cela ne prenait pas. L'esprit des deux hommes était ailleurs. La pensée, plus sérieuse. Le cœur souffrant, quoique bénissant Dieu.

Le sentier de la vie devenait court pour eux et bien dépouillé de fleurs. Ils y marcheraient résolument, regardant plus haut que ce monde, fermes dans leur foi, comme voyant Celui qui est invisible, et lui remettant avec confiance le sort de leurs enfants.

Chez César Boron, les vieux époux étaient au moins réunis dans leur vieille baraque :

— Ça se peut-il bien que les voilà mariés tous les quatre ? disait la mère.

— Hélas ! oui, ma pauvre femme, ça se peut, comme tu dis, et même il n'y a rien de plus certain, répondit don César.

CHAPITRE XXXI



Un court bulletin terminera cette simple histoire.

Nous sommes en 1885, juste deux ans après les mariages des jeunes couples de Sarreau.

Les nouvelles de nos amis sont bonnes.



La plus récente est celle de la nomination de Daniel Rabaut, comme pasteur de la paroisse de Courson, voisine, on s'en souvient, de celle qui n'a pas voulu de lui et a choisi M. Tramelan. Le précédent titulaire de la cure de Courson ayant opté pour un poste dans une ville, cette paroisse n'a pas hésité à le remplacer par Daniel, qui a obtenu la presque unanimité des suffrages. C'est un sujet de joie pour les deux pères, qui vont avoir leurs enfants à une petite distance de chez eux. Le vieux César, toujours le même, se propose d'aller au culte à Courson.

Un petit Benjamin Rabaut, de quatorze mois, trottine déjà autour de sa mère, jeune femme vaillante, une vraie compagne de pasteur. Les nouveaux devoirs d'Aline n'ont point altéré sa santé, qui est excellente. Elle sera regrettée à Villeu-sur-Drôme, tout autant que son mari.



La maison neuve des Boron est habitée depuis l'automne de l'année précédente. Madeleine y a mis au monde une fillette à laquelle on a donné pour parrains les deux grands-pères. César espère bien qu'un garçon viendra plus tard. Lui et sa femme se sont pourtant décidés à occuper la chambre d'*en haut*, d'où ils voient ce qui se passe autour du bâtiment neuf. Celui-ci fait très bien dans le paysage. Don César

ne regrette nullement les 12 000 francs qu'il y a dépensés.



Castagnard et bien d'autres avec lui, trouvent que les choses marchent de mal en pis dans notre pays et partout sur la terre. On dirait que les corps célestes seuls obéissent encore à la Sagesse divine, à l'ordre parfait du Créateur. Les hommes continuent à s'entre-détruire par leurs armées, le plus souvent dans un but qui n'est point honorable, ni même avoué. Au lieu de s'entendre pour travailler au bien de la patrie, les partis politiques s'épuisent en haines stériles, les uns pour se maintenir au pouvoir, les autres pour les en faire descendre. La discorde et la haine profitent de cet état de choses ; mais les pays en souffrent, moralement et matériellement.

D'autre part, la richesse vaniteuse et imprudente, continue à étaler son luxe en public, sans réfléchir qu'elle excite de cette manière l'envie du prolétaire, de l'ouvrier qui gagne péniblement son pain s'il est honnête, ou qui, s'il est ivrogne, dépense le gain de sa journée dans les cabarets.

Et puis, dans les ténèbres comme au grand jour, de criminels anarchistes prêchent la guerre à l'ordre établi, approuvent le meurtre public ou particulier, n'importe par quels moyens pourvu qu'on tue et qu'on prenne à autrui ce qui ne nous appartient pas¹⁰. Faudra-t-il peut-être, dans vingt ans, que tout père de famille se tienne sur la porte de sa maison, armé d'un fusil, pour y recevoir les assassins ? Ah ! tout cela est épouvantable. Il faut entendre le vieux César, quand il en parle à Georges Calloux ! — Celui-ci, au contraire, trouve que nous marchons de progrès en progrès démocratiques. Peut-être sera-t-il trop tard lorsqu'il ouvrira les yeux et sera lui-même atteint dans ses intérêts agricoles. En attendant, et quoiqu'il n'approuve pas certaines choses dans le projet de Constitution nouvelle présenté au peuple, il est bien décidé à l'accepter demain. Il ne pourrait ni s'abstenir, ni voter autrement. Castagnard, toujours d'accord avec la Semaine et d'ailleurs bien convaincu de ce qu'il doit faire, écrira un gros *non* dans son bulletin.



John et Rosine vont très bien. Ils n'ont pas encore d'enfant ; c'est

10 - Ceci était écrit en février 1885. Prophétie, hélas ! trop hien accomplie au printemps de 1886.

dommage ; mais ils ont le temps d'en avoir. Rosine est une maîtresse petite femme.

Fanny n'est pas heureuse ; son mari s'est mis à boire, et cela va mal entre les époux.

Lisette Grint est une brave domestique. Dans son département chez Benjamin Duret, tout marche bien, comme dit Castagnard. Elle trouve les sermons de M. Tramelan meilleurs depuis une année ; il est positif que le pasteur de Sarreau a fait de réels progrès dans la prédication. C'est d'ailleurs un homme de bon conseil, dévoué à sa paroisse, ayant soin des pauvres et des malades.



Ainsi le sentier de la vie s'élargit devant nos jeunes ménages. Des perspectives nouvelles s'ouvrent dans leur avenir. Qu'ils persévèrent dans la bonne voie, et ils seront heureux. Le devoir accompli les soutiendra dans les épreuves ; ils sentiront que Dieu est avec eux. Et quand les cœurs sont joyeux, des accents de reconnaissance s'élèvent jusqu'au trône de Celui qui est tout amour.

Les pères arrivent à la vieillesse. Ils ont déjà parcouru un long chemin. Eux aussi, s'ils sont de véritables disciples du Christ, regardent en haut, et bénissent l'Auteur de toute grâce. — Nous les quittons, ainsi que le lecteur, avec un bon serrement de main.

28 février 1885.

